



JENNA BLACK  
FILLE  
D'AVALON-1  
DERRIÈRE LE VOILE



## PROLOGUE

Tout a basculé le jour où ma mère s'est pointée ivre morte à mon récital de chant lyrique. Elle n'était pas simplement éméchée, mais chancelante et balbutiante, et tout le monde pouvait se rendre compte qu'elle était complètement bourrée. Pour couronner le tout, elle est arrivée en retard. Lorsqu'elle a poussé les portes de la salle de concert, manquant s'étaler sur une chaise pliante du dernier rang, l'assemblée tout entière s'est retournée et a fusillé du regard le grossier personnage qui osait interrompre le spectacle.

J'étais dans les coulisses, tellement gênée que j'aurais aimé disparaître. Mme Morris, mon professeur de chant, était la seule personne de l'assistance à savoir que le grossier personnage en question était ma mère. J'avais soigneusement évité tout contact entre ma mère et les élèves de ce lycée - le dernier où j'avais atterri et avais bon espoir de passer mon diplôme de fin d'études secondaires si, pour une fois, nous restions plus d'un an d'affilée dans la même ville.

Lorsque vint mon tour de chanter, Mme Morris me gratifia d'un regard plein de sympathie avant de poser ses mains sur le piano. J'étais encore rouge de honte et j'avais la gorge si serrée que je craignis que ma voix ne se brise dès qu'elle franchirait mes lèvres.

J'ai naturellement un beau timbre de voix, le résultat d'un héritage génétique top secret - bref, de mes gènes elfiques. Honnêtement, je n'avais pas besoin de leçons de chant mais, à quelques semaines des vacances d'été, je cherchais surtout un prétexte pour quitter régulièrement la maison sans que ce soit trop prenant. Les leçons de chant remplissaient ces critères. Et me plaisaient beaucoup, accessoirement.

Mon cœur se mit à battre la chamade et mes paumes devinrent moites lorsque Mme Morris attaqua l'ouverture. Je tâchai de me concentrer sur la musique. Si j'exécutais ma partition du début à la fin comme si de rien n'était, personne dans le public ne saurait que l'imbécile ivre morte du fond de la salle était ma mère.

Mme Morris fit résonner les dernières notes de l'ouverture, et ce fut à moi. En dépit de mon abattement, je me laissai emporter par la musique et habiter par la beauté du « Voi che sapete » des Noces de Figaro, l'une de mes arias préférées de Mozart. Traditionnellement chantée par une femme jouant le rôle d'un jeune garçon, cette aria met parfaitement en valeur ma tessiture limpide de soprano, dotée d'un léger vibrato qui confère sa touche humaine à ma voix elfique.

Je ne fis aucune fausse note et n'oubliai pas les paroles. Mme Morris hocha même la tête à une ou deux reprises, quand mon phrasé correspondait exactement à ce qu'elle attendait. Mais je savais que j'aurais pu mieux faire, y mettre davantage de cœur, si je n'avais pas été préoccupée par la présence pernicieuse de ma mère dans la salle.

Je poussai un soupir de soulagement. Mon répit fut de courte durée. La plupart des parents et des élèves applaudirent poliment, du bout des doigts, même s'ils avaient apprécié ma prestation. Ma mère, en revanche, me gratifia d'une standing ovation qui lui valut d'être une fois de plus la cible de tous les regards. Et révéla aux yeux de tous notre lien de parenté.

Si un éclair tombé du ciel m'avait foudroyée à cet instant, je l'eusse sans doute accueilli avec joie.

Jamais je n'aurais dû lui parler de ce récital mais, même en sachant à quoi m'en tenir, une partie de moi avait espéré qu'elle viendrait m'entendre chanter, m'applaudir et me soutenir comme une mère normale. Je suis une vraie patate !

Je me demandais combien de temps il faudrait cette fois-ci pour que l'histoire fasse le tour du lycée. Dans mon ancienne école, j'étais tombée un jour sur une pétasse de pom-pom girl alors que je faisais les courses au supermarché avec ma mère - une tâche limite au-dessus de ses forces dans son état. À peine vingt-quatre heures plus tard, toute l'école était au courant que ma mère était alcoolique. Je ne faisais déjà pas franchement partie des élèves populaires, mais après ça... Disons que, pour une fois, j'avais été heureuse de déménager.

À seize ans, j'ai déjà vécu dans une bonne dizaine de villes différentes. Nous bougeons constamment pour empêcher mon père de nous retrouver. Ma mère a peur qu'il n'essaie de lui retirer ma garde, ce qui, compte tenu du fait qu'elle n'est pas un modèle de vertu parentale, ne lui serait sûrement pas trop difficile.

Si je n'ai jamais vu mon père, ma mère m'a tout raconté de lui. L'histoire varie selon son degré d'ébriété ou de déprime du moment mais, ce dont je suis à peu près certaine, c'est que ma mère est née en Avalon où elle a vécu pratiquement toute sa vie, et que mon père est un faë plutôt influent là-bas. Sauf que ma mère ne savait pas qui il était quand elle a commencé à fricoter avec lui. Elle s'en est aperçue à peu près quand elle est tombée enceinte de moi, et elle a quitté Avalon sans prévenir personne.

Parfois, ma mère raconte qu'elle s'est enfuie parce que mon père est un homme terriblement mauvais qui m'aurait maltraitée. C'est sa version des faits quand elle est sobre, le mythe qu'elle a construit pour m'ôter toute envie de faire sa connaissance : « Ton père est un monstre, Dana. » Et elle ajoute toujours, pour justifier nos déménagements : « Il ne faut pas qu'il puisse te retrouver. »

Mais quand elle a un coup dans le nez et se répand en confidences, elle prétend avoir pris le large pour me protéger des sinistres intrigues politiques au cœur desquelles je n'aurais pas manqué de me trouver plongée en tant que fille d'un faë haut placé en Avalon. Dans ces moments-là, elle en rajoute des tonnes, comme quoi mon père était un type épatant, l'amour de sa vie, mais que son devoir de mère passait avant tout. La blague !

J'aurais voulu m'éclipser discrètement avant la fin du récital, mais je n'ai pas osé. Peut-être ma mère avait-elle poussé le vice jusqu'à venir en voiture, et je ne pouvais décemment pas la laisser conduire dans son état. Une pensée coupable s'insinua en moi - et ce n'était pas la première fois - me soufflant que ma vie serait sans doute plus simple s'il lui arrivait malheur. J'eus honte de laisser de telles idées me traverser l'esprit. Je ne souhaitais évidemment pas la mort de ma mère. Je voulais seulement qu'elle arrête de boire.

Mme Morris me prit à part dès que le spectacle fut terminé, et la pitié que je lus dans son regard était à la limite du supportable.

—Tu as besoin d'aide, Dana ? me demanda-t-elle doucement.

Je secouai la tête, évitant son regard.

—Non, merci. Je vais... m'occuper d'elle.

Je piquai de nouveau un fard et me dépêchai de filer avant que les autres ne viennent me féliciter pour ma brillante performance (mais oui !), ou tâcher d'en apprendre un peu plus sur ma mère histoire d'avoir quelques ragots tout frais à colporter.

Quand je vins la rejoindre, Maman tentait de se mêler aux autres parents. Elle était trop hagarde pour percevoir le message subliminal qu'ils lui adressaient tous : on ne parle pas aux alcooliques. Consciente que tous les regards étaient braqués sur moi, je la pris par le bras.

—Allez, viens, on rentre à la maison, murmurai-je entre mes dents.

—Dana ! s'exclama-t-elle en hurlant presque. Tu as été formidable !

Elle se jeta à mon cou comme si elle ne m'avait pas vue depuis trois ans et me serra contre elle à m'étouffer.

—Contente que ça t'ait plu, me forçai-je à répondre tout en me tortillant pour me dégager de son étreinte.

Je me dirigeai vers la sortie en la tramant derrière moi, ce qui, heureusement, ne sembla pas la déranger.

Ça pourrait être pire, songai-je en mon for intérieur.

Je n'eus pas besoin de lui demander comment elle était venue. À peine avions-nous mis le pied dehors que je vis notre voiture, si mal garée qu'elle occupait trois places. Je remerciai silencieusement le ciel qu'elle n'ait renversé personne.

Je tendis la main.

—Les clés.

Elle fit mine de me prendre de haut en reniflant : pas évident quand on doit se cramponner à la rampe pour ne pas dévaler tête la première l'escalier d'accès au parking.

—Je suis parfaitement en état de conduire, déclara-t-elle.

La colère me brûla la poitrine, mais je me contins car je savais très bien où me mènerait une dispute. Si je jouais la fille calme et raisonnable, je pourrais l'installer sur le siège passager et disparaître beaucoup plus rapidement. Lui faire une scène sous les yeux des badauds était la dernière chose dont j'avais besoin. Maman leur avait déjà largement donné de quoi jaser.

—Laisse-moi conduire quand même, répondis-je. J'ai besoin d'entraînement.

Un peu moins ivre, elle aurait perçu l'irritation dans ma voix, mais cela lui passa au-dessus de la tête. Elle me tendit les clés, à mon grand soulagement.

Je nous ramenai à la maison. Les mains crispées sur le volant, je tâchais de me calmer. Ma mère m'inonda de compliments dithyrambiques sur ma prestation puis, quand la boisson eut finalement raison d'elle, elle se mit à cuver. Je savourai ce répit, même si je savais par expérience que j'allais avoir un mal de chien à l'extirper de la voiture.

Une fois garée dans notre allée, je songeai à tout ce qui m'attendait et je compris que je ne pourrais plus supporter cette existence bien longtemps. Je n'imaginai rien de pire que la vie que je menais avec ma mère. Obligée de mentir constamment, de la couvrir quand elle se saoulait et zappait une réunion parents-profs, ou bien oubliait de m'accompagner au lieu de rendez-vous pour une sortie de classe. Du plus loin qu'il m'en souvienne, j'avais toujours redouté par-dessus tout que mes amis - enfin, le peu d'amis que j'arrivais à garder en

déménageant si souvent - ne découvrent l'alcoolisme de ma mère et n'en déduisent par association d'idées que j'étais moi aussi une sorte de tarée. J'avais malheureusement eu la confirmation que mes craintes n'étaient pas sans fondement.

Depuis l'âge de cinq ans, j'étais l'adulte de la famille, et il était grand temps pour moi de prendre les choses en main. J'allais contacter mon père et, s'il ne me donnait pas l'impression d'être réellement un pervers qui maltraite les enfants, j'irais vivre avec lui. En Avalon. La cité folle au carrefour de notre monde et du royaume de la Faëry, la ville où magie et technologie semblaient cohabiter paisiblement. Je croyais alors que la vie que pourrait m'offrir Avalon serait plus heureuse et normale que celle que j'endurais auprès de ma mère.

Jamais de toute ma vie je ne m'étais autant trompée.

## CHAPITRE 1

J'avais les mains moites et la gorge nouée lorsque mon avion entama sa descente sur Londres. Je n'en revenais toujours pas d'être là, d'avoir eu le courage de fuir ma mère. J'essayai mes paumes sur mon jean tout en me demandant si Maman s'était déjà rendu compte de mon départ. Quand j'avais quitté la maison, elle cuvait une sacrée cuite, et il lui arrivait de dormir vingt-quatre heures d'affilée dans ces moments-là. J'aurais aimé être une petite souris pour voir la tête qu'elle ferait quand elle trouverait le mot que je lui avais laissé. Je voulais croire que mon départ serait le déclic qui lui ferait lâcher la boisson. Mais ce n'était sans doute qu'un vœu pieux.

Je n'avais eu aucun mal à trouver le numéro de mon père. Quand elle était sobre, ma mère s'était toujours refusée à me révéler son nom, qui n'était même pas mentionné sur mon acte de naissance. Mais il avait suffi d'un jour d'ivresse où elle était d'humeur loquace et d'une ou deux questions bien choisies pour découvrir qu'il s'appelait Seamus Stuart. Les faës, m'avait-elle expliqué, n'ont pas de noms de famille dans la Faëry, mais ceux qui vivent en Avalon ont adopté cette coutume pour se conformer aux pratiques humaines.

Avalon est une petite ville de moins de dix mille habitants, et l'annuaire que j'avais consulté en ligne ne mentionnait qu'un seul Seamus Stuart. Quand je l'avais appelé pour lui demander s'il connaissait une certaine Cathy Hathaway - c'est le nom de ma mère -, il avait admis sans difficulté qu'il avait autrefois eu une petite amie de ce nom-là. J'avais donc immédiatement su que c'était bien lui. Lors de cette première conversation, il m'avait tout de suite invitée à venir le voir en Avalon, et s'était même spontanément proposé de m'offrir le billet d'avion pour Londres en première classe. Pas une seule fois il n'avait demandé à parler à ma mère, ni ne s'était inquiété de savoir si j'avais sa permission pour lui rendre visite. J'en avais d'abord été étonnée, et puis je m'étais dit que c'était elle qui avait raison : s'il avait su où me trouver, il serait effectivement venu me chercher sans se poser plus de questions. À cheval donné, on ne regarde pas les dents, me rappelai-je à moi-même.



L'avion toucha le sol et le train d'atterrissage absorba le choc avec un bruit mat. Je pris une profonde inspiration et tentai de me calmer. Plusieurs heures me séparaient encore de ma rencontre avec mon père. Faë de naissance, il ne pouvait pénétrer dans le monde des mortels. (S'il avait décidé de m'enlever, il aurait dû faire appel à des complices humains.) L'incomparable magie d'Avalon tient au fait que la ville existe simultanément dans le royaume de la Faëry et dans le monde des mortels. C'est le seul et unique lieu où ces deux plans coïncident. Quand mon père regarde par-delà la ville, il voit uniquement les paysages de la Faëry, et s'il traverse la frontière, il disparaît aux regards du monde des mortels.

Il s'était arrangé pour qu'un ami humain vienne me chercher à l'aéroport de Londres afin de me conduire en Avalon. Et ce ne serait qu'après avoir passé les services d'immigration d'Avalon que je pourrais enfin faire sa connaissance.

Je me soumis aux contrôles de l'immigration et des douanes de Londres dans une sorte de transe. J'étais bien trop nerveuse et excitée pour dormir dans l'avion et le décalage horaire commençait vraiment à se faire sentir. Je suivis le flux des voyageurs jusqu'au hall d'arrivée, et entrepris de repérer mon nom dans la mer de pancartes brandies par les chauffeurs qui attendaient.

Je ne le vis pas.

Je regardai encore une fois, examinant soigneusement chaque inscription au cas où mon nom aurait été mal orthographié. Mais la foule des chauffeurs s'amenuisait et personne ne venait. Je me mordis les lèvres et consultai ma montre, que j'avais pris soin de régler sur l'heure de Londres. Il était 8 h 23 du matin. La dernière fois que j'avais parlé à mon père, il avait estimé que si mon avion n'avait pas de retard, je passerais le poste des douanes aux alentours de huit heures et quart. Son ami aurait donc dû être là.

Je respirai à nouveau à fond et m'efforçai de me détendre. L'ami de Papa n'avait que huit minutes de retard. Pas encore de quoi s'alarmer. Je me dégottai un siège confortable près des portes, et jetai des

regards nerveux à la recherche de quelqu'un qui aurait l'air de courir comme s'il était en retard. Je repérai un certain nombre de personnes pressées, mais aucune ne portait de pancarte à mon nom.

À 8 h 45 et sans aucunes nouvelles de mon chauffeur, je m'accordai le droit à un début de panique. J'allumai mon portable dans l'intention d'appeler mon père, mais je découvris que je n'avais pas de réseau. Il était un peu tard pour se demander si les téléphones américains fonctionnaient à Londres. Je m'appliquai à ravalier mon angoisse. Mon père m'avait fait parvenir un très joli camée, un médaillon en forme de rose blanche, en guise de cadeau de retrouvailles, et je m'aperçus que je le tripotais machinalement.

J'avais déjà pris l'avion plusieurs fois dans ma vie, et, pour peu que le vol soit assez long, ma mère était à coup sûr dans les vapes à l'arrivée. Depuis l'âge de huit ans, j'étais capable de nous guider dans un aéroport, de récupérer les bagages et de trouver un taxi pour nous conduire où nous devions aller. C'est vrai que, jusqu'ici, je n'avais jamais connu de destination plus exotique que le Canada, mais bon, j'étais en Angleterre ici, pas en Inde.

Je me raisonnai pour ne pas m'affoler, et finis par trouver une rangée de cabines téléphoniques. Comme il était impossible de compter sur ma mère pour payer les factures et tout le reste, je possédais ma propre carte de crédit. Je m'en servis promptement pour passer un appel longue distance en Avalon.

Je laissai sonner le téléphone chez mon père une bonne dizaine de fois, mais personne ne répondit. Je raccrochai en me mordant la lèvre.

Toute cette aventure me rendait déjà assez nerveuse comme ça, je n'avais vraiment pas besoin de me retrouver en rade à Heathrow sans pouvoir joindre mon père. Ajoutez-y un petit coup de jetlag et je n'avais qu'une envie : me blottir au fond d'un lit douillet dans les bras de Morphée. Je réprimai un bâillement - si je commençais, je ne m'arrêterais plus.

À neuf heures et quart, je dus admettre que mes chances de voir apparaître l'ami de mon père étaient devenues pratiquement nulles. Et

il était probable que ce dernier ne réponde pas au téléphone parce qu'il m'attendait comme prévu à la frontière d'Avalon. Bon, j'allais devoir dégotter un taxi. Après tout, Avalon n'était qu'à une quarantaine de kilomètres de Londres. Pas de quoi en faire une jaunisse, pas vrai ?

Je changeai de l'argent avant de monter dans un de ces énormes taxis noirs typiquement britanniques. Ça me fit déjà tout drôle de voir le chauffeur installé du mauvais côté, sans parler du fait de rouler sur la voie de gauche.

Mon chauffeur conduisit comme un fou furieux en débitant un flot ininterrompu de paroles pendant tout le trajet jusqu'à la Porte Sud d'Avalon. Il avait un accent très prononcé, peut-être bien cockney, et je ne comprenais qu'un mot sur trois. Heureusement, il ne semblait pas attendre d'autre réponse de ma part qu'un sourire et un hochement de tête occasionnels. J'espérais qu'il ne me voyait pas me crispier et grimacer chaque fois qu'il manquait de renverser quelqu'un.

Comme tout le monde, j'avais vu beaucoup de photos d'Avalon. Il existe des milliers de guides de la ville - j'en avais deux dans ma valise - et tous les films de fantasy possèdent au moins une ou deux scènes tournées en Avalon, puisque c'est le seul endroit du monde des mortels où la magie est réellement opérationnelle. Découvrir Avalon de mes propres yeux me fit le même effet que la première fois que j'avais vu le Grand Canyon du Colorado : aucun photographe sur terre ne pouvait lui rendre justice.

La cité d'Avalon est bâtie sur une montagne. Oui, une vraie, une authentique montagne qui se dresse vers le ciel au milieu de l'étendue des prairies verdoyantes, où paissent les moutons de la campagne environnante. Un peu comme si l'on avait catapulté les Alpes à l'endroit où elles paraîtraient le plus incongrues.

Des habitations, des commerces et des bureaux occupent le moindre centimètre carré des flancs de la montagne. Une unique route pavée en spirale mène jusqu'à l'édifice ressemblant à un château qui orne le sommet. Plusieurs rues secondaires, pavées de galets ronds, partent de la grand-route, seule assez large pour permettre le passage des voitures.

La base de la montagne est ceinte de larges douves aux eaux boueuses, elles-mêmes cerclées par une haute barrière électrifiée. On ne compte que quatre Portes pour accéder à la cité proprement dite, disposées à chaque point cardinal. Mon père était censé m'attendre à la Porte Sud. Le chauffeur de taxi me déposa près du poste de garde - un bâtiment de trois niveaux aussi long que la moitié d'un pâté de maisons - et j'éprouvai un pincement au cœur en le regardant s'éloigner. Les voitures étaient autorisées à franchir les Portes d'Avalon, mais il aurait fallu que mon chauffeur soit en possession d'un visa. Sac à dos à l'épaule, je suivis les panneaux « visiteurs » et traînai ma valise jusqu'à une longue file qui s'enroulait sur elle-même comme un labyrinthe. Naturellement, celles réservées aux résidents étaient beaucoup moins longues.

Le temps d'arriver au bout, je dormais pratiquement debout malgré mon anxiété.

Après le poste de contrôle, on avait aménagé une petite aire de stationnement où, comme à l'aéroport, des gens attendaient les voyageurs avec des pancartes. Je les passai en revue le temps que l'agent des frontières tamponne mon passeport, sans y trouver mon nom.

—Un instant, mademoiselle, me dit le douanier après avoir examiné mon passeport pendant ce qui me parut facile dix ans.

Incrédule, je le regardai sortir de sa guérite et s'éloigner, mon passeport à la main.

Ma bouche se dessécha quand je le vis s'adresser à une femme colossale vêtue d'un uniforme bleu marine... qui portait pistolets et menottes à la ceinture. Et je n'en menais vraiment pas large quand l'agent me désigna du doigt à la femme qui se tourna pour me regarder. Je ne rêvais pas, elle s'avançait bien vers moi. Je remarquai que le douanier lui avait remis mon passeport, ce qui n'était sûrement pas bon signe.

—Voulez-vous bien me suivre, mademoiselle... (elle ouvrit mon passeport pour vérifier mon nom)... Hathaway.

Elle avait un accent étrange, presque britannique sans l'être tout à fait. L'agent des douanes fit signe à la personne suivante, et je dus obtempérer pour ne pas finir piétinée par la famille de cinq personnes qui se présenta derrière moi.

—Il y a un problème ? demandai-je d'une voix que je voulais détachée, mais que je ne pus empêcher de trembler.

La femme sourit, mais ses yeux demeurèrent glacials. En même temps, elle posa une main sur mon bras et m'entraîna vers une porte sur le côté du bâtiment, qu'elle ouvrit avec une carte magnétique.

Je m'apprêtais à saisir la poignée de ma valise, mais un homme en combinaison fut plus rapide que moi. Il y apposa une étiquette orange fluo avant de la faire disparaître derrière le comptoir.

J'envisageai de faire un esclandre avant de me raviser, songeant que je ne m'enfoncerais que davantage dans le borbier où je me trouvais déjà.

—Tu n'as rien à craindre, dit la femme, qui passa sans transition au tutoiement, tout en me traînant en direction de la porte.

Bon, j'exagère un peu en disant qu'elle me traînait. Sa main exerçait une légère pression sur mon bras, plutôt comme pour me guider. Mais j'avais la nette impression que si je faisais mine de m'arrêter, son pilotage ne serait plus aussi courtois.

—C'est la procédure habituelle. Nous interrogeons un certain pourcentage de nos visiteurs. (Son sourire s'élargit tandis qu'elle faisait glisser sa carte dans la fente.) Disons que c'est ton jour de chance.

Le stress et le manque de sommeil eurent raison de moi, et les larmes me montèrent aux yeux. Je me mordis l'intérieur des joues pour les empêcher de couler. S'il s'agissait vraiment d'un contrôle aléatoire, alors pourquoi l'agent des douanes avait-il examiné mon passeport avec tant d'insistance ? Et pourquoi mon père ne m'avait-il pas prévenue de cette possibilité ? J'étais sûre et certaine de n'avoir rien

lu à ce sujet dans les guides touristiques.

La femme me fit entrer dans un bureau gris et aseptisé, meublé de ce qui aurait pu passer pour les rebuts d'une chambre d'étudiant, où flottait une odeur de laine mouillée assez désagréable. Mon cerbère me fit signe de prendre place sur une chaise pliante en métal, avant de s'installer dans un fauteuil à roulettes d'apparence beaucoup plus confortable qu'elle tira de derrière le bureau. Encore une fois, elle me sourit.

—Je m'appelle Grâce, annonça-t-elle, sans que je sache s'il s'agissait d'un nom de famille ou d'un prénom. Je suis le capitaine des services de l'immigration et je vais simplement te poser quelques questions à propos de ta venue en Avalon. Ensuite, tu pourras continuer ton voyage.

Je déglutis avec difficulté.

—D'accord, acceptai-je. Comme si j'avais le choix.

Grâce se pencha et sortit un carnet à spirale d'un tiroir de son bureau, qu'elle assortit d'un stylo en argent finement ciselé. Je suppose que les faë ne sont pas fans des stylos Bic.

—Quel est l'objet de ton séjour en Avalon ? me demanda-t-elle.

À ton avis ? Une fille de seize ans ne se déplace pas pour raisons professionnelles, banane.

—Je viens voir ma famille.

Elle nota ma réponse, puis coula un regard vers moi.

—Et tu n'es pas un peu trop jeune pour voyager toute seule ?

Je me redressai sur ma chaise. Oui, d'accord, je n'ai que seize ans, mais je ne suis plus un bébé. Je suis bien assez grande pour tenir les comptes, payer les factures et servir de chauffeur à ma mère quand elle est trop saoule pour conduire. Les yeux de Grâce brillèrent

d'amusement en voyant ma mine outragée, et je réussis à tempérer mon irritation avant de prendre la parole.

—Je devais retrouver quelqu'un à l'aéroport, dis-je, consciente que ça ne répondait pas directement à sa question. Mais la personne n'est pas venue et j'ai pris un taxi. Normalement, mon père m'attend après le poste de douane.

Grâce hocha la tête d'un air pensif en griffonnant sur les pages de son bloc.

—Quel est le nom de ton père ?

—Seamus Stuart.

—Adresse ?

—Euh... 25, Ashley Lane.

Une chance que j'aie pris la peine de lui demander son adresse avant de venir. Je n'aurais jamais imaginé que ça me serait utile.

—Est-ce qu'il était dans le hall d'arrivée ? Je peux aller le chercher si tu veux.

—Hum... En fait, je ne l'ai jamais vu, et je ne peux pas vous dire s'il était là ou non.

J'espérais ne pas avoir les joues trop rouges. Je ne sais pas pourquoi je trouvais gênant de ne pas connaître mon père, mais j'étais terriblement mal à l'aise.

La femme prit encore quelques notes sur son carnet. Je me demandais ce qu'elle pouvait bien écrire. Je n'étais quand même pas en train de lui raconter ma vie. Et pourquoi les services de l'immigration avaient-ils besoin de me poser toutes ces questions débiles ? J'y avais déjà répondu en faisant ma demande de visa.

—Est-ce que vous allez me rendre ma valise ? interrogeai-je, trop

nerveuse pour rester assise sans rien dire.

—Bien sûr, mon petit, répondit-elle en me gratifiant d'un autre de ses sourires hypocrites.

Au même instant, la porte du bureau s'ouvrit. Le type en combinaison qui avait pris ma valise passa la tête et attendit que Grâce lui accorde son attention. Ce qu'elle fit avec un haussement de sourcils interrogateur.

—C'est confirmé, annonça-t-il.

Pour la première fois, le sourire de Grâce parut sincère.

—Qu'est-ce qui est confirmé ?

Sans trop savoir pourquoi, je trouvais ce vrai sourire encore plus flippant que le faux.

—Ton identité, mon petit. Tout porte à croire que tu es bien la fille de Seamus Stuart, déclara-t-elle.

J'en restai bouche bée.

—Et comment pouvez-vous confirmer ça ?

—Laisse-moi donc me présenter convenablement, dit-elle au lieu de répondre à ma question. Mon nom complet est Grâce Stuart. (Son sourire se fit carrément malicieux.) Mais tu peux m'appeler tante Grâce.



## CHAPITRE 2

J'ai dû rester plantée là sur ma chaise, comme une idiote, la bouche ouverte. Grâce éclata de rire en voyant la tête que je faisais tandis que je tâchais de reprendre mes esprits.

Pour la première fois depuis que j'avais posé les yeux sur elle, je fis abstraction de son uniforme et de ses manières intimidantes pour voir à quoi elle ressemblait vraiment. Elle était grande et mince comme un mannequin. Son corps androgyne rappelait celui d'un jeune garçon. Un peu dans mon genre. L'espoir d'avoir un jour des formes s'évanouit. Ses cheveux blond cendré étaient épais et brillants, ramenés en une longue natte qui tombait jusqu'aux reins et dégageait un visage aux traits anguleux. Des yeux bleus comme les miens, mais taillés en amande. Typiquement elfiques.

—Vous êtes la sœur de mon père, dis-je, oscillant entre la question et la simple constatation.

Grâce applaudit comme si je venais de faire un salto arrière. Je sentis aussitôt le rouge me monter aux joues.

—Bravo, ma chère, commenta-t-elle d'un ton suggérant que j'étais longue à la détente. Seamus est... comment dire... retenu pour le moment. Mais il m'a chargée de m'occuper de toi jusqu'à ce qu'il puisse... se libérer.

Je la regardai en plissant les yeux.

—Si c'est ce que vous appelez vous occuper de moi, je crois que je me débrouillerai aussi bien toute seule.

Ce n'est pas dans mes habitudes de me montrer aussi grossière - surtout avec les représentants de l'autorité - mais la combinaison du décalage horaire, du stress et de toutes ces complications m'avait rendue grincheuse, et c'est un euphémisme.

—Vous auriez pu vous présenter dès le début au lieu de me faire mourir de peur avec votre numéro digne de la Gestapo.

Grâce cligna deux ou trois fois les yeux. Je doutais qu'elle ait l'habitude que quiconque lui réponde sur ce ton, et surtout pas une adolescente humaine.

Tout sourire quitta ses lèvres et un froid arctique gagna son regard.

—Une adolescente dont personne n'a jamais entendu parler débarque en affirmant être la fille sang-mêlé d'un des plus hauts dignitaires de la cour des Lumières, et tu crois que nous allons te laisser passer sans te poser de questions ? dit-elle d'une voix aussi glaciale que ses yeux. Seamus n'avait aucune idée qu'un enfant était né de son union avec ta mère. Il t'a peut-être accueillie à bras ouverts comme étant de son sang, mais il n'était pas inconcevable que tu puisses être un imposteur.

Un des plus hauts dignitaires de la cour des Lumières ? Ma mère m'avait bien dit que Papa était une huile, mais il avait l'air encore plus haut placé que je ne l'avais imaginé.

—Pendant que nous discutons, mes hommes ont fouillé tes bagages afin d'y prélever ta brosse à cheveux. Ils ont ainsi été capables de déterminer que tu es bien celle que tu prétends être.

J'étais furieuse de cette violation de mon intimité, mais également très intriguée.

—Vous avez pu effectuer un test ADN en seulement un quart d'heure ? demandai-je, incrédule.

Grâce me gratifia d'un autre de ces regards condescendants signifiant qu'elle me trouvait un peu simple d'esprit.

—Pas un test ADN, mon petit.

Oh. La magie. J'avais presque oublié. Mon visage s'empourpra de nouveau. Grâce avait le chic pour me donner l'impression d'être

stupide, et j'aurais parié qu'elle le faisait sciemment. Je ne savais pas ce qu'elle avait contre moi mais, de toute évidence, il y avait un contentieux. Je n'avais pas l'esprit très clair et j'éprouvai une fois de plus le désir de me blottir au fond d'un lit douillet. Malgré le stress - et la contrariété -, je laissai échapper un bâillement.

Le visage de Grâce s'adoucit, montrant une sollicitude à laquelle je ne crus pas une seconde.

—Pauvre petite, dit-elle. Tu dois être épuisée après un si long voyage. (Elle se leva, d'un mouvement étonnamment gracieux.) Viens par ici.

Je me demandai si elle se rendait compte qu'elle me parlait comme à un animal de compagnie.

—Nous allons te trouver une chambre pour que tu puisses te reposer.

Je restai assise, ne sachant pas très bien ce qu'elle entendait par là.

—Je suis libre de partir ?

—Je vais m'arranger pour me faire remplacer une heure ou deux, dit-elle, éludant ma question comme elle semblait l'affectionner. Je t'emmène chez moi. On peut s'arrêter en route pour manger quelque chose, si tu le souhaites. Il y a tout un tas de bistrots très agréables dans mon quartier.

Mon estomac se mit à gargouiller, mais je n'étais pas sûre que ce soit dû à la faim. Ce dont j'étais certaine, en revanche, c'est que je n'avais aucune envie d'aller chez Grâce.

—Vous ne pouvez pas simplement me conduire chez mon père ? tentai-je, sachant d'avance que la réponse serait négative.

Grâce prit un air attristé.

—J'ai peur que ce ne soit impossible, mon petit. Ton père est absent pour le moment et je n'ai pas les clés de chez lui. Mais rassure-toi, tu ne resteras qu'un jour ou deux avec moi, jusqu'à ce que ton père soit

en mesure de s'occuper de toi.

Manifestement, je n'aurais pas mon mot à dire dans cette histoire, et je tâchai de me faire une raison.

—D'accord, dis-je en me levant, espérant juste ne pas avoir l'air trop déçu.

—Épatant ! lança-t-elle d'un ton faussement enthousiaste.

Épatant ? Qui disait « épatant » de nos jours ? Évidemment, tante Grâce étant native de la Faëry, j'imagine qu'elle devait avoir plusieurs millions d'années, même si elle n'en faisait pas plus de vingt-cinq.

Je suivis donc Grâce dans un dédale de couloirs à donner le vertige. Je ne pus m'empêcher de remarquer les caméras de surveillance qui épiaient nos moindres mouvements.

Elle s'arrêta dans ce que j'identifiai comme une salle de repos à cause de la présence d'un four à micro-ondes et d'un distributeur d'en-cas et de boissons. Un petit groupe d'agents en uniforme était assis autour d'une table. Grâce aboya des ordres - elle prenait ses dispositions pour que l'un d'eux la remplace le temps de sa petite excursion - et nous reprîmes notre marche à travers les couloirs.

Nous arrivâmes finalement devant une porte à serrure magnétique. Tante Grâce y fit glisser sa carte, et la porte s'ouvrit sur la zone de stationnement que j'avais repérée lorsque j'attendais à la douane. Elle me guida vers une élégante Mercedes noire en si parfait état qu'elle aurait pu sortir de chez le concessionnaire. Elle avait l'odeur délicieuse des voitures neuves, un peu gâchée par celle d'un désodorisant ridicule en forme de rose suspendu au rétroviseur. Mais au moins, ça me changeait des Arbres magiques dont semblaient raffoler les chauffeurs de taxis.

—Ta valise est dans le coffre, m'informa tante Grâce sans me laisser l'occasion de lui poser la question.

Elle mit le contact, et nous prîmes la route.

Le pont qui enjambait les douves était un ouvrage d'art étroit offrant seulement deux voies de circulation, et la rambarde me parut bien fragile. Sans doute parce que les vilaines eaux sombres qui coulaient en dessous me donnaient la chair de poule.

M'efforçant de ne pas regarder l'eau, je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule - avec une certaine nostalgie - au poste de garde qui marquait la frontière entre Avalon et le monde des mortels. Une partie de moi regrettait déjà d'avoir quitté la maison de ma mère. Certes, j'en avais plus que marre de la vie avec elle, mais au moins je savais alors à quoi m'en tenir.

Une vague de nausée me submergea soudain et ma vue se brouilla. Je me retournai vivement pour regarder la route devant moi.

—Ça ne va pas ? s'enquit tante Grâce.

Je secouai la tête, réprimant un haut-le-cœur.

—Juste le stress et le décalage horaire, et peut-être aussi le mal des transports.

Je me demandai ce qu'elle dirait si je vomissais dans sa voiture flambant neuve. J'étais certaine qu'elle n'apprécierait pas.

—Quand vous dites que mon père est « retenu », qu'est-ce que cela signifie ? lui demandai-je tandis que mon estomac retrouvait - une chance - son calme.

—Disons qu'il a... quelques soucis judiciaires.

La Mercedes progressait sans effort sur la route à deux voies qui serpentait autour de la montagne.

—Mais ne t'inquiète pas. Tout devrait être réglé d'ici à un jour ou deux. Et je prendrai bien soin de toi jusqu'à son retour.

—Où est-il ?

La commissure de ses lèvres se crispa, et elle hésita une fraction de seconde.

— Très bien, si tu tiens vraiment à le savoir, dit-elle comme si ça faisait des heures que je la harcelais, il est en prison.

Je hoquetai de surprise. Pilotant la voiture d'une seule main avec désinvolture, elle posa l'autre sur mon genou, qu'elle tapota. Je dus lutter contre l'envie de bondir loin d'elle.

— Tout ça n'est qu'un malentendu, ajouta-t-elle d'un ton qui se voulait rassurant. Il comparaitra demain ou après-demain au plus tard devant le Conseil, et il sera alors libéré.

Mon père était en prison. J'avais imaginé devoir faire face à un certain nombre de problèmes en Avalon, mais certainement pas à celui-là. Ma main remonta de nouveau vers le camée que je portais en pendentif, mes doigts caressant nerveusement le relief du bijou. Ma tante pinça les lèvres en l'apercevant, mais ne dit rien. Je laissai néanmoins retomber ma main.

D'autres questions se bousculaient dans ma tête, mais c'est le moment que choisit Grâce pour se garer dans un minuscule parking pouvant accueillir tout au plus cinq ou six véhicules. Avant que j'aie pu ouvrir la bouche, elle était descendue et s'activait sur le hayon. Encore une fois, je ne pensais pas que ce fût un hasard.

Mais j'étais trop fatiguée pour me soucier de ça maintenant. Après un petit somme, quand j'aurais repris du poil de la bête, j'irais trouver cette chère vieille tante Grâce pour exiger des explications quant à la situation de mon père. Du genre, pourquoi était-il en prison ? Et quel était ce Conseil devant lequel il devait comparaître ? Je regrettais de ne pas m'être renseignée davantage sur le système politique d'Avalon. De mes cours d'éducation civique, je me souvenais vaguement qu'il était différent de tous les autres gouvernements au monde, et que les pouvoirs étaient répartis équitablement entre les humains et les faës.

Grâce ouvrit le coffre, mais me laissa le soin d'en sortir ma valise, qui était heureusement équipée de roulettes. Sans un mot, elle me

précéda dans l'une des ruelles pavées adjacentes. Les pavés ne sont pas les meilleurs amis des roulettes, et je dus me battre pour conserver mon bagage à la verticale. Je dus également zigzaguer entre les flaques qui s'accumulaient dans les creux, et le crottin de cheval qui donnait à la rue cette odeur typique d'écurie.

J'imagine que je faisais un peu la tête, puisque pour la première fois Grâce m'offrit spontanément quelques explications.

— Les moteurs à combustion ne fonctionnent pas dans la Faëry, dit-elle. Ceux qui doivent faire la navette entre Avalon et le royaume de la Faëry sont obligés de circuler à cheval. Tu en verras beaucoup plus ici que dans la plupart des villes.

C'était sans nul doute une information fascinante, et j'aurais dû rester bouche bée devant l'exotisme de mon environnement. Mais j'étais abattue par le décalage horaire et bien trop occupée à batailler avec ma stupide valise.

J'éprouvai un indicible soulagement lorsque nous fîmes halte devant une maison de ville en pierre très pittoresque, plutôt étroite et bâtie sur trois niveaux. Des fenêtres à l'ancienne aux carreaux sertis de plomb et des jardinières débordantes de roses blanches lui conféraient une apparence douillette et accueillante.

Tante Grâce marmonna quelques mots entre ses dents et la porte émit une série de cliquètements métalliques avant de s'ouvrir sans que personne y ait touché.

La magie, me répétais-je en mon for intérieur. Mais j'étais trop crevée et de mauvaise humeur pour me laisser gagner par l'émerveillement.

Je n'eus pas le loisir d'examiner l'intérieur de la maison car Grâce me conduisit directement au dernier étage. Comme on pouvait s'y attendre, elle ne proposa pas de m'aider à porter ma valise dans les deux étroites volées de marches en bois.

— Nous sommes arrivées, annonça-t-elle en ouvrant la première porte sur le palier. Je traînai ma valise pour franchir le seuil et la laissai

tomber avec satisfaction. La pièce avait l'air tout à fait charmante, mais je n'avais d'yeux que pour l'énorme lit à baldaquins qui me tendait les bras. Jamais un lit ne m'avait paru si accueillant.

Grâce sourit devant de si évidentes aspirations.

—Je vais te laisser te reposer, dit-elle. Il y a une salle de bains attenante.

Elle me montra une porte close à l'autre bout de la chambre.

—Merci, répondis-je, retrouvant ma politesse naturelle.

Je fis deux pas en direction du lit. J'aurais certainement dû fouiller dans ma valise pour en extraire mes affaires de toilette et me brosser les dents avant de m'écrouler, mais le sommeil était plus fort que tout.

—Dors bien, mon petit, dit Grâce, puis le vantail se ferma sur elle et je me retrouvai seule.

Je tendis une main vers le lit et m'apprêtais à en retirer le couvre-lit molletonné lorsque je reconnus un cliquetis caractéristique. Je clignai les yeux. C'était impossible. Je ne pouvais pas avoir entendu ce que je venais d'entendre.

L'inquiétude l'emporta sur la fatigue, et je revins à la porte. Je perçus le bruit des pas de Grâce décroître dans les marches de bois de l'escalier. Je posai la main sur la poignée, espérant contre toute logique que je m'étais trompée. Mais lorsque je voulus la faire tourner, elle demeura obstinément en place.

Ma chère tante Grâce venait de m'enfermer à clé.



## CHAPITRE 3

J'essayai bien évidemment de tambouriner contre le battant et de crier, mais je ne fus pas très surprise que cela reste sans effet. Une seule autre issue, la fenêtre. Je dus grimper sur une chaise pour l'atteindre et ce que je vis n'était pas très encourageant. Je me trouvais au troisième niveau de la maison et me faufiler par la fenêtre ne me parut pas être la meilleure idée au monde - même si j'avais pu l'ouvrir, ce qui n'était pas le cas. Aucun verrou n'était apparent et je ne pensais pas qu'elle fût bloquée par la peinture, pourtant mes tentatives répétées pour la faire céder à coups de poing ou en faisant levier ne me valurent que des ongles cassés.

Pourquoi, mais pourquoi, avais-je décidé de fuguer ? Après avoir supporté ma mère toute ma vie, que m'auraient donc coûté deux années supplémentaires ? Et ce n'étaient même pas deux années entières - rien que ces vacances d'été, puis mon année de terminale (j'avais sauté une classe en primaire), et les vacances suivantes. Après quoi, je serais allée à l'université, où j'avais bien l'intention de m'inscrire le plus loin possible de chez moi - où que se trouve mon « chez-moi » à ce moment-là.

Les yeux me piquaient et j'avais mal à la tête, mais je m'imaginai mal me mettre au lit pour un petit somme réparateur dans ces circonstances.

Je me retrouvai une fois de plus à tripoter mon camée. Mon père était-il vraiment en prison ? Si oui, pour quelle raison ? Maman m'avait raconté des tas d'histoires terribles à son sujet, et j'étais convaincue que la moitié d'entre elles au moins n'étaient que des mensonges.

Mais si elle avait dit la vérité ? S'il était en prison parce que c'était sa place ?

Je secouai la tête pour repousser cette pensée. Tante Grâce m'avait arrêtée à la frontière, elle m'avait intimidée et séquestrée. Je m'assis au bord du lit pour réfléchir aux options qui se présentaient à moi.

Malheureusement, il semblait bien que je n'en avais guère. Au bout d'environ un quart d'heure, j'entendis des bruits de pas qui se rapprochaient. Puis des voix.

L'une d'elles appartenait à tante Grâce, l'autre était celle d'un homme - j'espérais contre toute logique qu'il s'agissait de mon père. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient, et lorsqu'ils furent assez près pour que je puisse distinguer quelques mots, ils se turent.

Les petits cheveux de ma nuque se hérissèrent, et je m'éloignai de la porte à reculons. Je perçus le murmure assourdi de la voix de Grâce, puis le bruit du verrou, et la porte s'ouvrit toute seule.

Je vous ai déjà dit que tante Grâce était impressionnante. Elle devait bien mesurer près d'un mètre quatre-vingts. Mais l'homme qui se tenait sur le seuil derrière elle était carrément gigantesque. Il faisait une bonne tête de plus qu'elle - il dépassait très certainement les deux mètres - et dut se baisser pour passer la porte. Et il était si large d'épaules que je me demandai comment il avait réussi à gravir l'escalier étroit. On aurait dit le croisement improbable d'une star de la NBA et de l'incroyable Hulk, la couleur verte en moins.

Grâce s'avança dans la chambre et, Dieu merci, son ami géant demeura en retrait. Sûrement pour me bloquer le passage au cas où j'aurais tenté une sortie. Je rayai donc de ma liste la possibilité de me sauver en courant.

Je dus réprimer un frisson pour ne pas laisser paraître ma peur.

—Qu'est-ce qui vous a pris de m'enfermer dans ma chambre ? demandai-je à ma tante d'un ton qui se voulait ferme.

En guise de fermeté, je crains bien de n'avoir laissé échapper qu'un couinement pleurnichard. Je la regardai de plus près et remarquai alors le gros hématome qui lui couvrait un côté du visage. Je poussai un petit cri.

—Qu'est-ce qu'il vous est arrivé ? la questionnai-je, oubliant momentanément qu'elle était l'ennemi.

—Mon frère s'est montré... imprudent en te faisant venir ici, répondit-elle, la mine sombre.

—Quoi ?

—Tu es en danger. Notre famille est de celles qui naviguent dans les hautes sphères du pouvoir. À présent que Seamus t'a reconnue comme sa fille et fait venir en Avalon, certaines factions pourraient vouloir t'utiliser pour faire pression sur lui. Quelqu'un a dû nous voir partir ensemble. J'ai été attaquée pendant que je verrouillais la porte d'entrée. Dieu merci, j'avais demandé à Lachlan de me rejoindre. Il a chassé mes agresseurs avant qu'ils puissent faire trop de dégâts. Mais c'est la preuve que j'avais vu juste : tu n'es pas en sécurité en Avalon.

—Je vous propose un truc, tentai-je. Pourquoi ne pas me laisser retourner à Londres ? Je prendrai une chambre d'hôtel et j'attendrai que mon père sorte de... euh, qu'il ne soit plus retenu. Comme ça, je ne vous causerai pas d'ennuis et...

Elle secoua la tête.

—Ce sont des humains qui m'ont attaquée. Je ne sais pas qui les a envoyés, mais ils pourraient facilement te suivre jusqu'à Londres. Non, nous devons te conduire dans un endroit où tu seras en sécurité, au moins jusqu'à ce que Seamus soit libre de ses mouvements.

J'avais l'esprit embrumé, comme si mon cerveau avait décidé qu'il avait eu sa dose et s'était mis en grève. Tante Grâce semblait vraiment inquiète et cette ecchymose sur sa joue n'était pas belle à voir. Mais ce n'est pas parce qu'on l'avait attaquée qu'ils en avaient forcément après moi. Sérieux, je ne suis qu'une adolescente américaine, même si j'ai du sang elfique. En quoi tout cela pouvait-il me concerner ?

—Lachlan va te mener en lieu sûr, déclara Grâce en montrant le géant. Je suis peut-être une cible facile, mais ce n'est pas son cas.

Je dévisageai Lachlan, toujours campé dans l'embrasement de la porte. J'imaginai aisément que des agresseurs potentiels prendraient leurs

jambes à leur cou rien qu'en le voyant. Ses bras massifs étaient croisés à hauteur du linteau tellement il était gigantesque. Il me gratifia d'un sourire non dénué de chaleur, mais il restait vraiment flippant. J'avais presque envie moi aussi de déguerpir, mais mon petit doigt me dit que Grâce ne me laisserait pas faire.

—Très bien, abdiquai-je, tentant de me comporter comme si j'avais le choix. Je suivrai Lachlan en lieu sûr.

—Sage décision, répondit ma tante, sans faire beaucoup d'efforts pour dissimuler son sarcasme.

Elle traversa la pièce jusqu'à une commode que je n'avais pas pris la peine d'examiner, et fouilla dans les tiroirs d'où elle tira une longue cape noire dotée d'un capuchon, opaque comme le charbon. On ne pouvait pas faire plus sinistre. Elle me la tendit.

—Mets ça, m'ordonna-t-elle. Et rabats le capuchon sur ton visage.

Le manteau lui appartenait, manifestement, et il était beaucoup trop long pour moi. Elle fronça les sourcils en voyant qu'il traînait par terre.

—Il faudra faire avec, Tentendis-je murmurer entre ses dents. Tu peux y aller maintenant, ajouta-t-elle à haute voix. Tu devrais être en sécurité pour cette nuit et j'espère que Seamus pourra prendre le relais dès demain. (Je fis un geste vers mes bagages, mais Grâce secoua la tête.) Je les ferai envoyer, dit-elle.

Enveloppée de pied en cap dans la pèlerine et faisant de mon mieux pour ne pas trébucher dans l'ourlet, je rejoignis Lachlan à la porte. Sans un mot, il approuva d'un signe de tête avant de s'engager dans l'escalier. Il devait se courber pour ne pas se cogner la tête et marcher de biais afin que ses épaules ne touchent pas les murs.

Au rez-de-chaussée, il me fit sortir par une porte à l'arrière de la maison. Je me sentais ridicule avec ce grand manteau noir et ce capuchon qui me cachait le visage, telle une Faucheuse miniature, mais au moins la pèlerine me protégeait-elle du froid. J'avançai maladroitement à côté de Lachlan, m'efforçant de ne pas piétiner le

bas du manteau. Je ne voyais pratiquement rien à cause du capuchon.

C'était pourtant l'été, mais un brouillard gris et pénétrant avait envahi les rues, et je frissonnais malgré l'épais tissu noir.

— Ne t'inquiète pas, fit une voix caverneuse qui appartenait de toute évidence à Lachlan. Tu seras bientôt au chaud et à l'abri.

Il s'exprimait avec le même accent que Grâce, adouci par un léger roulement des « r ». En d'autres circonstances, j'aurais sans doute trouvé ça tout à fait sympathique. Je me demandai si c'était un faë, lui aussi. Il n'en avait pas l'air. Du moins, il ne ressemblait pas à l'idée que je m'en faisais. Mais il faut bien avouer que je n'y connaissais pas grand-chose.

Lachlan me conduisit donc « au chaud et à l'abri », ce qui se révéla être le sous-sol d'une boutique que j'identifiai à l'odeur comme une boulangerie. J'aurais aimé explorer les alentours, mais Lachlan me poussa immédiatement à l'intérieur. Le sous-sol était composé de deux pièces, dont l'une ressemblait étrangement à un poste de garde et l'autre à une cellule, pourvue d'une porte épaisse de quinze bons centimètres et d'une lourde barre de bois.

Je ruai dans les brancards.

—Oh non ! protestai-je en reculant. Pas question que j'aïlle là-dedans.

Lachlan referma la porte de la cave derrière lui. J'abaissai mon capuchon pour lui lancer un regard noir qui ne l'intimida pas une seule seconde - on se demande bien pourquoi.

—C'est pour te protéger, m'expliqua-t-il avec un haussement d'épaules presque gêné.

—Vous vous moquez de moi, c'est ça ?

—Ta tante pense que tu es susceptible de vouloir te sauver. Tu ne serais pas en sécurité sans protection dans les rues d'Avalon, et elle a décidé qu'il fallait s'assurer que tu ne bouges pas d'ici.

Je secouai la tête avec obstination, calculant mes chances de pouvoir contourner Lachlan et de gagner la sortie. Elles étaient quasi nulles.

Il soupira.

—Je t'en prie, Dana. Je n'ai aucune envie de te brutaliser, mais tu dois entrer là-dedans. (Il se dandinait d'un pied sur l'autre, visiblement mal à l'aise.) Si ça ne tenait qu'à moi, je m'y serais pris autrement, mais Grâce est ton parent de sang et je dois respecter ses décisions.

—Vous êtes tout seul sur ce coup-là, grognai-je. Lachlan avait l'air... désespéré. À ma grande surprise, je me sentis embêtée pour lui. J'imagine que ce ne doit pas être très marrant de se retrouver le doigt entre l'arbre et l'écorce.

Je n'avais de toute façon pas le choix. Même si j'arrivais à déborder Lachlan, qu'est-ce que je pourrais faire ? M'enfuir en courant dans les rues d'Avalon ? Et si tante Grâce ne m'avait pas menti et que je sois réellement en danger ?

Avec un grand soupir - et un dernier regard de dépit vers la porte d'entrée -, je traversai la pièce en traînant les pieds et pénétraï dans ma cellule. Lachlan referma la porte sur moi et j'entendis un claquement sec, qui ne pouvait provenir que de la barre de bois que l'on mettait en place.

## CHAPITRE 4

Ma cellule se révéla moins déprimante que je ne l'aurais cru. En faisant abstraction du fait qu'elle était située à l'entresol sans aucune fenêtre, j'aurais presque pu me croire dans un Bed & Breakfast un peu désuet. Le lit était petit, mais semblait confortable. La salle de bains avec sa baignoire de style victorien aux pieds en forme de griffes et le feu qui brûlait dans la cheminée à gaz y apportaient une touche chaleureuse. Encore mieux, ma valise et mon sac à dos étaient rangés dans un coin. Je n'avais pas la moindre idée de la façon dont ils étaient arrivés là, mais j'aurais parié ma vie que la magie n'y était pas étrangère. Ce n'était certainement pas Grâce qui avait porté mes bagages.

Mais, si agréable que fût ma chambre, je ne pouvais oublier le claquement sec de la barre de bois pénétrant dans sa gâche. On pouvait dire ce qu'on voulait, c'était une vraie cellule. Et même si le geôlier était plutôt sympathique, on ne pouvait en dire autant de la directrice de la prison, cette chère tante Grâce.

Pendant environ une demi-heure, je m'efforçai d'élaborer un plan d'évasion tout en arpentant ma geôle. Mais ça coïncidait toujours au moment de savoir où aller, si jamais je réussissais, par le plus grand des miracles, à sortir de cette pièce. Et en jetant un œil à mes bagages, je m'aperçus que mon passeport, ma carte de crédit et tout l'argent liquide que je possédais avaient disparu.

Pour quitter cet endroit, j'allais devoir les récupérer. Ou me trouver un complice.

Mes réflexions - plus ou moins cohérentes - furent interrompues par le bruit de la barre que l'on relevait. Quelques secondes plus tard, Lachlan pénétrait dans la pièce. D'une seule de ses énormes mains, il tenait un plateau chargé de tasses et d'une théière. Il referma la porte et, lorsque le plateau fut à hauteur de mes yeux, je découvris une assiette remplie de scones. Mon estomac émit un gargouillement embarrassant, que Lachlan eut la bonté d'ignorer.

Il déposa le plateau sur une petite table entourée de deux chaises et en tira une à mon intention, comme un vrai gentleman. J'étais trop affamée pour me faire prier et j'engloutis deux des délicieuses pâtisseries encore fumantes en un temps record. Lachlan rôdait autour de moi pendant que je mangeais, et chaque fois que je jetais un coup d'œil dans sa direction, je le voyais sourire avec ce qui ressemblait à de la fierté.

—C'est vous qui les avez faits ? lui demandai-je. Il acquiesça en montrant le plafond du pouce.

—C'est ma boulangerie là-haut.

—Ils sont délicieux, le félicitai-je, même si je savais que le message était déjà passé.

La nourriture m'avait apporté un peu de réconfort, mais je me remis à broyer du noir dès que Lachlan fit mine de débarrasser la table. J'allais très bientôt me retrouver de nouveau seule dans ma cellule.

Il me gratifia d'un sourire compatissant.

—Ta tante Grâce veut bien faire, m'expliqua-t-il. Je sais que la diplomatie n'est pas sa qualité première...

Je ne pus réprimer un rire. En effet, on pouvait dire ça comme ça. Lachlan eut l'air blessé de ma réaction. J'imagine qu'il aimait vraiment beaucoup tante Grâce vu la façon dont il la défendait.

—Elle a été soumise à beaucoup de stress ces derniers temps, et ton arrivée a...

Il s'interrompit en fronçant les sourcils.

—Mon arrivée a quoi ?

—Disons que tu es une complication supplémentaire dans une vie qui n'est déjà pas simple.



—Pourquoi ? voulus-je savoir, levant les mains dans un geste de dépit. Je suis seulement venue rencontrer mon père ! Pourquoi est-ce que tout le monde en fait une affaire d'État ?

Bon, d'accord, je m'étais bercée de l'illusion de venir vivre avec mon père, mais après moins d'une journée en Avalon, cette idée ne me paraissait plus aussi réaliste.

Lachlan baissa la tête et regarda ses pieds, tandis que ses lèvres se plissaient de mécontentement.

—Ce n'est pas à moi de t'expliquer ça.

Mais j'avais plutôt l'impression que ça le démangeait.

—S'il vous plaît, Lachlan, implorai-je en tentant de prendre un air désespéré afin de l'apitoyer. (Et je n'eus pas à me forcer car c'était exactement ce que j'éprouvais.) Je vous en prie, dites-moi ce qui se passe.

L'espace d'une demi-seconde, je crus qu'il allait céder. Mais il serra les lèvres et secoua la tête.

—Je suis navré. Ce n'est pas à moi de le faire.

Mon Dieu, faites que mon père soit là demain, priai-je en mon for intérieur.

—Tu ferais mieux de dormir un peu, me dit Lachlan en se levant pour prendre le plateau.

Comme si je n'avais attendu que son signal, je laissai échapper un énorme bâillement. Il me sourit.

—Je serai de l'autre côté de la porte, m'informa-t-il. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu n'as qu'à appeler.

Je ravalai un autre bâillement tandis que Lachlan quittait la cellule et remettait en place la barre de bois.

## CHAPITRE 5

J'ai sans doute l'esprit de contradiction, mais le simple fait que Lachlan m'ait suggéré de dormir me convainquit de rester éveillée. Ce qui n'est pas forcément évident quand on lutte à la fois contre le décalage horaire, un ventre bien rempli et la chaleur d'un feu. Si je ne trouvais pas vite une occupation, mon combat contre le sommeil était perdu d'avance, alors je sortis mon ordinateur portable de mon sac à dos. Je me disais que je pourrais envoyer un petit mail à Maman histoire de lui raconter dans quel pétrin je m'étais fourrée. Mais, ô surprise, surprise, ma geôle n'avait pas de connexion wifi. J'avais bien deux ou trois bouquins coquins que j'avais téléchargés sur Internet - vu que c'était moi qui réglais les factures à la maison, ma mère n'en vérifiait jamais le détail -, mais lire ce genre de littérature enfermée dans une cellule me semblait... malsain.

Pour la première fois depuis que j'avais fugué, je ressentis un pincement de culpabilité. Maman serait-elle capable de se prendre en charge et de s'occuper de ses factures maintenant que je n'étais plus là ? Je l'imaginai seule dans notre maison, affalée dans son fauteuil, complètement ivre, sans eau ni électricité. Puis je me repris. Même si elle s'était de plus en plus reposée sur moi au fil des ans et se comportait comme une gamine, elle était quand même adulte et pouvait se prendre par la main comme une grande !

Aux alentours de 19 heures, Lachlan m'apporta un second plateau. Mon estomac criait famine et les scones n'étaient plus qu'un lointain souvenir. Cette fois-ci, mon repas consistait en un énorme panini dégoulinant de fromage fondu et de mayonnaise, accompagné d'une petite assiette de crudités. J'imagine que tout cela venait aussi de sa boulangerie.

Lorsqu'il débarrassa le plateau, Lachlan me conseilla une nouvelle fois de me reposer. Au point où j'en étais, je dormais pratiquement debout, mais j'étais toujours trop têtue pour faire ce qu'on me disait. Bien décidée à lui montrer que je ne suivais pas ses conseils, je me chauffai la voix en exécutant une série de vocalises. Je passai ensuite

aux morceaux que je travaillais autrefois avec ma prof de chant lyrique, avant d'avoir eu la brillante idée de ce petit périple. Je soupçonnais Lachlan de m'écouter malgré les quinze centimètres d'épaisseur de la porte, et je m'obligeai à faire un effort pour mon public. Peut-être la beauté de ma voix toucherait-elle son cœur et me laisserait-il sortir.

C'est ça, et j'ai vu des poules avec des dents pas plus tard que la semaine dernière.

Je me laissais absorber par la musique, et les airs jaillissaient les uns après les autres. J'en aurais presque oublié que mon père était en prison et que ma tante Grâce me retenait prisonnière « pour mon bien ». Je fermai les yeux et laissai la musique me transporter dans un autre monde.

Au bout d'un moment, j'éprouvai une sensation de chaleur au niveau de la poitrine. Sans raison apparente, mon camée était devenu brûlant, comme si on l'avait tenu près du feu. Je le retirai pour l'examiner, cherchant à comprendre d'où venait cette chaleur, mais il se refroidit si vite que je me demandai si je n'avais pas rêvé.

Dès que je cessai de chanter, la fatigue se rappela douloureusement à moi. Chacune de mes paupières pesait dix tonnes. Je décidai que j'avais largement tenu tête à Lachlan et qu'il était temps de céder à l'épuisement.

Je ne me voyais pas revêtir mon pyjama dans les circonstances présentes, aussi me contentai-je de retirer mes chaussures et mes chaussettes, et de remplacer mon jean par un pantalon de jogging large et mou. Puis je me glissai dans le lit - qui était petit, mais relativement confortable. Il faisait noir à l'extérieur et j'avais éteint le plafonnier, mais l'air était trop frais pour que j'éteigne la cheminée. Je m'endormis le regard perdu dans les flammes qui dansaient en silence.

Il faisait toujours noir lorsque je m'éveillai, complètement désorientée. Pendant quelques instants, je fus incapable de savoir où j'étais, mais la

mémoire ne tarda pas à me revenir. J'avais la tête lourde, l'esprit embrumé, et tout ce qui m'entourait me semblait irréel. Jetant un coup d'œil à ma montre, je vis qu'il était deux heures du matin. Je me tournai de l'autre côté, sûre de me rendormir dans la seconde, mais c'est alors que j'entendis des bruits de pas derrière la porte.

Je me souvins qu'un bruit de chute m'avait tirée du sommeil. Je crus avoir rêvé, mais lorsque j'entendis le grincement de la barre de bois que l'on relevait, je compris que c'était bien la réalité.

Je me redressai vivement dans mon lit, m'efforçant de me libérer de mes couvertures. J'en avais peut-être entendu davantage que dans mon souvenir, ou appelez ça une prémonition, mais j'étais sûre et certaine que ce ne serait pas Lachlan derrière cette porte. Quelques secondes plus tard, le battant s'ouvrit et un inconnu pénétra dans ma cellule.

Je cessai de lutter avec mes draps, incapable de détourner les yeux du nouveau venu. Là, sur le pas de la porte, se tenait le plus beau mec que j'aie jamais vu. Il était grand - même s'il avait l'air d'un nain à côté de Lachlan - et élancé, avec des cheveux blonds très longs qui lui enveloppaient les épaules comme une cape. Il faisait trop sombre dans la pièce éclairée par les flammes dansantes de la cheminée pour que je puisse distinguer la couleur de ses yeux, mais ils étaient très clairs et avaient cette forme en amande caractéristique des faës. Il aurait certainement été trop parfait pour être vraiment canon sans la ligne un peu irrégulière de son nez, qui semblait avoir été cassé.

Il paraissait plus jeune que la plupart des faës que j'avais rencontrés, mais plus âgé que moi. Je me demandai s'il faisait jeune ou si c'était réellement un faë adolescent. J'imagine qu'ils en passent aussi par là, même si les faës adultes cessent ensuite de vieillir.

Il me fit un sourire en coin, et je me rendis compte que je le regardais comme une gamine de douze ans devant les Jonas Brothers. Je me secouai mentalement et parvins enfin à me débarrasser de mes couvertures. Le contact de mes pieds nus avec la pierre froide n'était guère agréable, mais il était hors de question que je quitte ce faë des yeux pour mettre mes chaussettes et mes chaussures.

—Qui êtes-vous ? demandai-je comme il se contentait de me sourire, planté devant moi.

—Je m'appelle Ethan, et je suis venu te sauver. Tu peux me tutoyer.

D'accord. C'était peut-être bien un rêve, après tout. Le brouillard dans ma tête s'épaissit tandis que j'essayais de décider quelle question parmi un million j'allais lui poser en premier.

Ethan me souriait toujours. Mon petit doigt me dit qu'il appréciait ma brillante conversation.

—A moins que cette chambre ne soit à ton goût et que tu ne préfères rester ici.

—Prends la fille et on se tire, dit la voix aiguë d'une adolescente depuis la salle de garde.

Je ne pouvais pas la voir parce que Ethan bloquait la porte. Je me demandais où était Lachlan. Ethan se retourna vers elle, l'air contrarié.

—J'essaie juste de faire preuve d'un minimum de courtoisie, dit-il. Tu as déjà entendu parler de la courtoisie, n'est-ce pas ?

La fille le traita de deux ou trois noms d'oiseaux que je ne répéterai pas, et j'éprouvai une soudaine déception. En dépit de leur échange rien moins qu'amical, il y avait entre eux une familiarité qui laissait penser qu'ils étaient plutôt proches. Je me sermonnai mentalement. Qu'est-ce que ça pouvait bien me faire ?

Ethan reporta son attention sur moi.

—Il faut vraiment qu'on y aille. Le temps nous est compté.

Je réussis à le quitter du regard pour enfiler mes chaussettes, tout en faisant carburer mes neurones. Avais-je une bonne raison de suivre ce garçon ? (À part le fait qu'il soit hypercanon, j'entends.) Je n'avais aucune idée de qui il était ni de la raison pour laquelle il venait me sauver - si telle était bien son intention - et tante Grâce m'avait

prévenue que je courais un grand danger. Mais n'oublions pas que j'avais autant confiance en elle qu'en mes capacités à mettre Lachlan au tapis.

Je me mordis les lèvres, et tentai de gagner du temps en nouant mes lacets pour la seconde fois. Un peu plus tôt, j'avais songé qu'il me fallait un complice si je voulais sortir d'ici. Le destin avait-il eu finalement pitié de moi et exaucé mes vœux ? Ou bien Ethan et sa copine étaient-ils les vrais méchants de l'histoire ? Sa belle gueule ne l'empêchait pas d'être pourri jusqu'à la moelle. Mais là encore, si ces deux-là étaient des méchants, je n'avais pas vraiment mon mot à dire. Ils étaient deux contre un. Et si j'essayais de crier ?

Ethan se rapprocha d'un pas.

—Tu vas venir avec nous sans faire d'histoires, me dit-il d'un ton un brin menaçant. Si nous avons disposé d'un peu plus de temps, j'aurais pu te convaincre que nous sommes dignes de confiance, mais ça devra attendre que nous t'ayons sortie d'ici.

Je le fusillai du regard. Allez savoir pourquoi, il n'avait plus l'air aussi canon tout à coup. Je sursautai quand la fille entra dans la pièce et bouscula Ethan pour me voir. C'était également une créature elfique, mais plus jeune que le garçon, peut-être le même âge que moi. À part la bosse sur le nez, elle était la version féminine d'Ethan, les mêmes longs cheveux blonds, la même allure fine et élancée et les mêmes yeux clairs.

—Hé ! protesta-t-il, déséquilibré, mais la fille ne lui prêta pas attention, marmonnant entre ses dents tout en s'avançant vers moi.

Je décrétai que c'était le moment de crier, mais lorsque j'ouvris la bouche, aucun son ne sortit. De deux choses l'une : soit je venais d'être frappée d'une crise de laryngite fulgurante, soit la fille m'avait jeté un sort. Ce qui me décida à ranger une bonne fois pour toutes Ethan et son amie dans la catégorie des « méchants ». Je tentai de reculer, mais elle me prit le bras. Elle était peut-être mince et élancée comme une top-modèle, mais elle ne manquait pas de poigne. En me débattant, je fis glisser mon camée sous mon tee-shirt. Il était de

nouveau brûlant, et je l'aurais très certainement retiré si je n'avais pas été occupée à d'autres choses plus urgentes, comme essayer de me libérer de l'étreinte de cette fille. Ses doigts s'enfoncèrent avec brutalité dans mon bras et elle me tira vers la porte.

Ethan s'était écarté, mais me servait toujours son petit sourire mutin, comme si toute la scène l'amusait follement. Il me fit une courbette moqueuse et élaborée.

—Dana Stuart, dit-il d'un ton solennel. Permettez-moi de vous présenter Kimber, ma charmante sœur. Également connue sous le sobriquet de Garce de l'Enfer.

Il assortit ces mots d'un rire qui les rendit presque affectueux, mais Kimber lui fit un doigt d'honneur de sa main libre.

Ce geste me parut déplacé. Très peu elfique. Où était donc passée cette réserve glacée dont me parlait toujours ma mère ?

Je résistais, mais Kimber était beaucoup plus forte qu'elle n'y paraissait, et je n'étais pas plus de taille contre elle que contre Lachlan. Je m'estimais heureuse d'être toujours en un seul morceau tandis qu'elle me forçait à franchir le seuil de la salle de garde, Ethan fermant la marche.

Je n'avais pas recouvré ma voix, mais je laissai échapper un petit cri silencieux en découvrant Lachlan gisant face contre terre. Une flaque de sang rouge vif s'étalait sur le sol près de sa tête. Sans se soucier de mon état de choc, Kimber m'entraînait toujours vers la sortie.

—Il s'en remettra, me rassura Ethan. Il faudrait une armée entière pour lui causer des dégâts durables.

Comme pour donner raison à Ethan, Lachlan émit un faible grognement. Les yeux d'Ethan s'écarquillèrent et sa main fit pression dans mon dos.

—Il faut quitter cet endroit, dit-il. Je doute que Lachlan soit heureux de me voir à son réveil.

Ils me poussèrent dans l'escalier, puis dans la rue. J'étais toujours aphone, j'avais beau me débattre de toutes mes forces, je ne pouvais pas me libérer, et les rues étaient désertes. Un chariot à cheval recouvert d'une bâche attendait le long du trottoir. Kimber souleva la bâche d'une main, révélant le plateau chargé de foin. Elle passa ensuite un bras autour de ma taille et, sans se soucier de mes membres qui battaient l'air, me souleva pour me propulser dans la paille.

Comme elle faisait mine de me suivre, Ethan la retint d'une main.

—Tu conduis la charrette, dit-il. Je tiendrai compagnie à notre passagère.

Il haussa plusieurs fois les sourcils, et Kimber leva les yeux au ciel. Mais elle ne discuta pas.

Mon cœur s'emballa et j'avais tellement peur que j'en tremblais. Je ne voulais pas me retrouver seule dans cette charrette avec un homme assez fort pour mettre Lachlan au tapis. Et surtout pas après ce truc des sourcils. Je craignais de savoir exactement ce qu'il avait l'intention de me faire pendant que sa sœur conduirait la charrette.

Ethan grimpa dans le plateau et laissa retomber la bâche à l'arrière, occultant toute la lumière. Doux Jésus, voilà que je me retrouvais seule avec lui dans le noir. Je me reculai le plus loin possible jusqu'à ce que mon dos heurte une surface solide. Je me mis alors à fouiller la paille à pleines mains dans l'espoir insensé d'y trouver une arme.

—Tu n'as rien à craindre de nous, dit Ethan, dont la voix provenait, à mon grand soulagement, de l'arrière du chariot. Nous sommes relativement inoffensifs, Kimber et moi.

—Allez dire ça à Lachlan, répondis-je malgré moi, tout étonnée du calme de ma voix.

Je réalisai soudain que cela signifiait que je n'étais plus aphone et, avant qu'il ne puisse m'en empêcher, je poussai le hurlement le plus puissant que je pus produire.



—Quels poumons, apprécia Ethan, qui ne paraissait pas contrarié le moins du monde par cette tentative d'appel au secours. Mes oreilles ne s'en remettront peut-être jamais.

Je percevais de l'amusement dans sa voix, ce qui atténua quelque peu ma peur. Sa remarque ressemblait davantage à une plaisanterie qu'à la menace d'un ravisseur. Je n'étais toujours pas convaincue qu'il était « inoffensif » et ne me sentais pas d'humeur badine, mais il n'avait pas l'air d'un type sur le point de me sauter dessus.

—La charrette est protégée par un sort d'insonorisation, poursuivit-il. Je l'ai empruntée à un ami qui jure que le foin est bien plus confortable que le siège arrière d'une voiture, si tu vois ce que je veux dire.

Euh. Oui, je voyais très bien ce qu'il voulait dire. Et j'espérais que la paille avait été changée depuis la dernière fois que l'ami d'Ethan avait tiré le gros lot.

Mes épaules s'affaissèrent en signe de défaite, et la fatigue me submergea de nouveau. Des larmes me brûlaient les yeux. Je ne faisais aucune confiance à Grâce, mais j'espérais au moins qu'elle m'avait dit la vérité et qu'elle m'aurait conduite à mon père dès qu'il serait sorti de prison. Je n'avais pas la moindre idée de ce que Kimber et Ethan voulaient de moi. Je tâchai de me calmer en respirant profondément.

—Je te le répète, tu n'as rien à craindre de nous, reprit Ethan comme si mon petit festival du hurlement n'avait pas eu lieu. Je n'aurais jamais pu affronter Lachlan dans un combat à la loyale. Je suis arrivé par-derrière et je l'ai frappé avant qu'il se rende compte de ma présence. Et je suis bien certain qu'il me le fera payer très cher un jour ou l'autre.

—Qui êtes-vous et où m'emmenez-vous ?

—Nous t'emmenons dans un endroit où tu n'auras plus rien à craindre de Grâce Stuart.

Je poussai un grognement.

—Ouais, elle m'avait enfermée pour me protéger des hordes d'ennemis qui veulent verser mon sang. Je ne l'ai pas crue, et je ne te crois pas davantage.

Je croisai les bras sur ma poitrine dans un geste de défi, bien qu'Ethan ne puisse vraisemblablement pas le voir dans l'obscurité du chariot. À moins que... Les faës étaient-ils nyctalopes ?

—Je ne peux pas te le reprocher. Je te prie d'excuser nos méthodes expéditives, mais si nous avons pris le temps de tout t'expliquer en détail, Lachlan aurait repris conscience bien avant qu'on puisse filer.

Je me fis la réflexion qu'il avait complètement zappé le « Qui êtes-vous ? » de ma question. Je décidai de m'y prendre autrement.

—On va dire que je te crois. Pourquoi vouloir « m'aider » ? Comment savez-vous qui je suis ? Comment saviez-vous où me trouver ?

—Une question à la fois ! répondit Ethan, qui avait encore l'air de me charrier gentiment.

Je serrai les dents. J'aurais voulu qu'il fasse moins sombre pour voir si mes regards noirs avaient un effet quelconque sur lui. Toute cette histoire d'enlèvement semblait le mettre en joie, mais après tout ce que j'avais vécu depuis que mon avion avait atterri, je n'étais pas d'humeur à rigoler. Je me frottai les yeux, fatiguée, incapable de rassembler mes idées pour choisir une question à lui poser. Dieu merci, Ethan eut pitié de moi et fit son propre choix.

—Ton père et ta tante espèrent tous deux être nommés Consul à l'échéance du mandat du Consul actuel. Celui des deux qui t'aura dans son camp possédera de plus grandes chances d'obtenir cette nomination.

—Quoi ? m'écriai-je, pourquoi ?

— Je t'expliquerai ça plus tard, je te le promets. Kimber et moi cherchons à t'aider car nous voulons éviter que Grâce Stuart ne devienne Consul. C'est l'une des candidates les mieux placées, et ta

présence à ses côtés lui assurerait la victoire. Ta tante est une conservatrice de la vieille école comme on en fait peu. Nous pensons qu'il est plus que temps pour Avalon d'entrer dans le XXI<sup>e</sup> siècle. Ton père n'est pas exactement un progressiste non plus, mais il vaut mieux que Grâce. Je ne sais pas ce qu'elle t'a dit pour justifier le fait de te mettre sous les verrous, mais il y a de fortes chances qu'on n'ait plus jamais entendu parler de toi si nous ne t'avions pas tirée de là.

—Tu es en train de me dire qu'elle avait l'intention de me tuer ? hurlai-je.

Je n'aimais peut-être pas beaucoup tante Grâce et je ne lui faisais aucune confiance, mais de là à me tuer... Cela me paraissait tellement improbable que c'en était ridicule. Comme beaucoup des choses qui m'étaient arrivées jusque-là.

—Elle ne t'aurait sans doute pas tuée, admit-il. Sauf si c'était le seul moyen de t'empêcher de rejoindre ton père.

Le chariot s'immobilisa et Ethan en profita pour couper court à la conversation.

—Je répondrai à toutes tes questions une fois que nous t'aurons mise en sécurité, annonça-t-il. Pour l'instant, je dois te demander le silence.

Il marmonna quelques mots tout bas. Sans avoir besoin de parler, je sus que ma voix venait de s'offrir de nouvelles vacances.

## CHAPITRE 6

Heureusement, il n'y avait pas de miroir dans les parages lorsque je descendis de l'arrière de la charrette. Outre mes vêtements fripés et mes cheveux qui avaient salement besoin d'un coup de brosse, j'étais couverte de paille. Quant à Ethan, qui avait pourtant voyagé dans les mêmes conditions, il devait être protégé par un sort anti-paille parce qu'il était aussi impeccable qu'avant de grimper dans ce maudit chariot. Il enfonça le clou en retirant un fétu de mes cheveux. Je lui lançai un regard noir, mais il me répondit par un clin d'œil, avant de tendre à nouveau le bras vers mes cheveux. Je l'écartai d'une main, mais ne pus m'empêcher d'y passer les doigts pour discipliner un peu ma chevelure et ôter le reste de paille.

Je regardai autour de moi et m'aperçus que nous nous trouvions dans une cour pavée munie d'une porte cochère, au milieu d'un lotissement de maisons de ville en briques de trois ou quatre étages. Ces dernières me parurent beaucoup moins exotiques que la plupart des bâtiments que j'avais vus en Avalon jusqu'ici, même si je dois bien dire que la cour pavée leur donnait un certain cachet.

Une silhouette vêtue de noir se détacha d'une flaque d'ombre et s'approcha de nous. Je ne pus distinguer son visage, mais le semblant d'espoir que j'avais nourri quant à une aide possible se dissipa lorsque Kimber lui tendit les rênes du cheval. Ce devait être le propriétaire de la charrette, le pote chaud lapin d'Ethan. Je fus vraiment soulagée de le voir repartir avec son cheval et sa charrette après un bref hochement de tête.

—C'est la cité universitaire, expliqua Ethan en désignant d'un large geste de la main les maisons qui nous entouraient. L'université est juste en bas de la rue. Mon appartement est ici, dit-il en indiquant une fenêtre au premier étage. Et voilà celui de Kimber.

Il montrait une fenêtre à l'exact opposé de la sienne, de l'autre côté de la cour. Je coulai un regard vers Kimber, qui me parut trop jeune pour avoir son propre « appartement » en ville. Mais bon, elle était peut-être

une faë un peu bizarre qui avait cessé de vieillir à l'âge de seize ans et était en réalité plus âgée que ma mère. Ethan retrouva son sourire mutin. Si les faës étaient sujets aux rides, il aurait des pattes-d'oie avant trente ans.

—Mais ce n'est pas là que nous allons.

Kimber s'était placée derrière moi pendant que nous parlions. Sans avoir besoin qu'elle me touche, je savais qu'elle se tenait prête à me bondir dessus à la moindre occasion. Ethan releva les manches de son tee-shirt et se positionna comme pour soulever une lourde charge. Sauf qu'il n'y avait rien devant lui.

J'entendis Kimber pousser un grognement dans mon dos.

—Arrête un peu ta frime et fais ce que tu as à faire.

Mais qu'est-ce qu'elle veut qu'il fasse ? me demandai-je.

Ethan prit une profonde inspiration, puis étendit les mains devant lui à hauteur de poitrine, paumes tournées vers le bas. J'entendis un grincement, comme le bruit d'un bloc de pierre frottant contre la roche. Ethan inspira de nouveau et leva lentement ses mains de quelques centimètres.

J'en restai bouche bée, lorsqu'une dalle de la cour s'éleva dans les airs. Ethan fit glisser ses mains sur le côté, et la dalle suivit le mouvement, révélant une échelle plongée dans une cavité obscure. Il reposa la dalle sur le sol, expirant bruyamment. Il était essoufflé et couvert de sueur, mais il souriait.

—Je m'améliore, jeta-t-il par-dessus mon épaule à l'intention de Kimber.

—Je suis tellement impressionnée que j'en tomberais presque à la renverse, répliqua-t-elle.

Ethan parut encaisser le coup, mais ne s'avoua pas pour autant vaincu.

—J'aimerais t'y voir.

Comme Kimber ne répondait pas, j'en déduisis qu'elle en était incapable. Ethan lui décocha un petit sourire satisfait, avant de grimper sur l'échelle pour s'enfoncer dans le trou noir. Je frissonnai et fis mine de reculer, mais, comme il fallait s'y attendre, Kimber était là et me poussa en avant. Toujours privée de ma voix, je ne pus pas même protester.

—C'est toi qui vois si tu préfères descendre avec l'échelle ou sans, dit Kimber, et je fus parcourue d'un nouveau frisson.

Je ne doutais pas une seule seconde qu'elle me pousserait dans le trou si je ne me forçais pas à emprunter cette échelle.

Mes mains tremblaient quand j'enjambai le bord de la fosse et posai un pied sur le premier barreau. Je n'ai pas peur du noir habituellement, et je n'ai jamais été claustrophobe, mais la simple idée de descendre dans le noir sans savoir ce qui m'attendait me mit dans un état proche de la panique. Mais j'avais encore moins envie de chuter « accidentellement » dans le trou, aussi me concentrai-je pour descendre un barreau à la fois, tout en espérant que mes mains moites ne glisseraient pas sur le métal.

En bas, j'entendais les échos de la voix d'Ethan et une torche s'enflamma. Je baissai les yeux et le vis qui se tenait devant l'entrée d'un tunnel à trois mètres au-dessous de moi. Il me fit signe de continuer. Pétrifiée, j'eus toutes les peines du monde à avancer.

—Tu n'as rien à craindre, me dit-il. Je t'attraperai si tu tombes.

Ces quelques mots n'étaient pas aussi rassurants qu'ils auraient dû l'être. Je poursuivis néanmoins ma descente, impatiente de retrouver le sol sous mes pieds. Je n'étais pas encore arrivée lorsque Ethan me saisit par la taille. De surprise, je poussai un petit cri et dégringolai les derniers barreaux, atterrissant presque dans ses bras. Je me rendis compte que j'avais retrouvé ma voix, et l'idée me vint que le moment était peut-être bien choisi pour tenter un nouvel exploit vocal. Ethan me regardait en souriant. Il avait toujours les mains posées sur ma

taille, et j'hésitai un instant, paralysée par ce contact. Le temps que je retrouve mes esprits, la dalle avait repris sa place et bloquait de nouveau l'ouverture au-dessus de nos têtes.

Kimber sauta à mi-chemin de l'échelle, et atterrit tout en souplesse et en grâce juste à côté de moi. Ethan s'éloigna pour décrocher la torche du mur.

—Par ici, appela-t-il en nous guidant vers le tunnel. Il faisait plutôt frisquet aussi profond sous terre, et je dus serrer les dents pour les empêcher de claquer. L'entrée du tunnel était bétonnée mais, après quelques mètres, les parois, le sol et le plafond n'étaient plus faits que de roche. Je compris avec surprise que nous nous trouvions à l'intérieur de la montagne.

De nombreuses galeries partaient du tunnel principal et se perdaient dans l'obscurité, mais Ethan continua tout droit. Je frôlai la crise de claustrophobie en songeant à toute cette masse de roche au-dessus de nos têtes. Je m'efforçai de penser à autre chose, mais ce n'était pas évident.

Finalement, Ethan nous fit prendre un des souterrains latéraux. Nous n'avons parcouru que quelques mètres lorsque je distinguai des bribes de voix dans le lointain. Ethan pas plus que Kimber ne semblèrent s'en inquiéter et, même si l'écho brouillait la perception, il me semblait bien que nous nous dirigeons droit sur elles. La lueur orangée des flammes que je commençais à discerner dans le lointain confirma mes soupçons.

Nous finîmes par atteindre un porche étayé de lourdes poutres en bois. Je le franchis à la suite d'Ethan avant de m'immobiliser, stupéfaite par le spectacle qui s'offrait à moi.

Les couloirs que nous avons empruntés jusqu'ici étaient clairement creusés de la main de l'homme, mais nous nous trouvions à présent dans ce qui ne pouvait être qu'une grotte naturelle. Des stalactites tombaient du plafond, semblables à des dents de dragon ; des fauteuils et des canapés étaient disposés sur le sol entre les stalagmites. Le long d'une des parois courait un ruisseau souterrain, étonnamment clair et profond.

La lumière provenant des torches accrochées aux parois et sur les flancs des plus grosses stalagmites suffisait à éclairer toute la grotte. Il y avait là une douzaine d'adolescents assis en petits groupes. Toutes les conversations cessèrent quand Ethan, Kimber et moi fîmes notre apparition, et je sentis tous les yeux braqués sur moi. Je n'ai jamais beaucoup aimé être le centre de l'attention, encore moins aujourd'hui, tout ébouriffée, dans des vêtements froissés, aux côtés d'un garçon aussi canon qu'Ethan. Je me convainquis qu'ils ne m'intimidaient pas et leur rendis leur regard.

La moitié des gens ici présents étaient des faës, et l'autre moitié m'avaient l'air bien humains. Deux ou trois tenaient à la main un de ces gobelets en plastique que j'associe aux soirées bière prisées des étudiants où l'on s'approvisionne à même le fût. (Non pas que j'y sois déjà allée, je ne fréquente pas les gens qui vont à ce genre de soirées. En fait, je ne fréquente personne, mais c'est une autre histoire.)

Je repérai alors un grand tonneau métallique au milieu de la grotte. Ethan avait dit que les maisons que nous avons vues avant de nous engouffrer dans les souterrains étaient des logements étudiants. Je passai en revue les mines curieuses qui me dévisageaient et estimai qu'à peine un ou deux avaient l'âge légal pour boire de l'alcool. En tout cas aux États-Unis. Je n'avais aucune idée de l'âge légal en Avalon.

Je dardai sur Ethan ce que j'espérais être un regard impérieux.

—Tu t'es donné tout ce mal rien que pour m'emmener à une beuverie d'étudiants ?

Ses lèvres dessinèrent un autre de ses sourires mutins.

—Pas exactement. Bienvenue au sein du mouvement étudiant clandestin le plus souterrain de la planète, j'ai nommé le mouvement Underground.

Les gens les plus proches de nous ricanèrent de son jeu de mot pourri.

—Je ferai les présentations plus tard. Je te dois d'abord des explications.



La distraction que leur avait procurée notre entrée se dissipa rapidement, et chacun retourna à ses occupations - qui à ses conversations, qui à sa boisson. Kimber me frôla en allant rejoindre deux types, manifestement des faës, sur l'un des canapés. Elle changea du tout au tout après s'être glissée entre eux : son masque de reine des glaces se réchauffa d'un sourire amical, sa posture rigide s'assouplit jusqu'à paraître presque humaine. Un des garçons lui passa un bras autour des épaules et elle le laissa faire.

—Elle n'est pas si mauvaise, me chuchota Ethan à l'oreille. C'est moi qui la fais sortir de ses gonds.

Je choisis de lui opposer un silence diplomatique. Les yeux d'Ethan pétillèrent, comme s'il savait qu'il ne m'avait pas convaincue. Il y avait à présent suffisamment de lumière pour que je puisse voir la couleur de ses yeux, qui étaient d'un bleu turquoise très clair, presque fluorescent. Ce n'étaient pas les yeux d'un être humain, bien qu'il ne se conduisît pas le moins du monde comme une créature elfique. (On ne pouvait pas en dire autant de Kimber...)

Les autres humains présents étaient chaudement vêtus, et moi je frissonnais dans mon tee-shirt à manches courtes. Ethan m'entraîna vers une causeuse libre. Une couverture au crochet en couvrait le dossier. Il me la donna et je m'en enveloppai les épaules avec soulagement. Il me fit signe de m'asseoir près de lui. C'était une position trop intime pour que je sois parfaitement à l'aise, mais j'obtempérai néanmoins, blottie dans la chaleur de ma couverture.

Ethan s'accouda au dossier de la causeuse et se tourna vers moi. Pour une fois, pas de sourire mutin et il n'avait pas l'air de plaisanter.

—Que sais-tu du système politique en Avalon ? me demanda-t-il.

—Euh... à vrai dire, pas grand-chose.

Je fis la grimace, contrariée de révéler mon ignorance. J'avais songé à m'installer ici. J'aurais pu faire l'effort de me rencarder, au-delà des bonnes adresses de restos et des bons plans shopping.

Le petit sourire en coin refit son apparition.

—Ne te sens pas gênée. Très peu des gens n'ayant jamais mis les pieds en Avalon sont renseignés sur le sujet. Et ce qu'ils croient en connaître est généralement erroné. Tu sais sûrement que, dans le passé, les humains et les faës se sont battus pour Avalon.

J'acquiesçai. Avalon était le territoire le plus convoité au monde, celui qui avait déclenché le plus de guerres, surpassant Jérusalem. Mais Avalon connaissait la paix depuis plus d'un siècle, depuis sa déclaration d'indépendance vis-à-vis de la Grande Bretagne et de la Faëry. C'était à présent un État souverain enclavé dans les terres anglaises. Un peu comme le Vatican.

—Avalon est gouverné par ce que l'on appelle le Conseil, poursuivit Ethan. Le Conseil est composé de douze membres : six humains et six faës. Les humains sont élus démocratiquement, les faës un peu moins.

Il enchaîna sans me laisser l'occasion de lui demander ce qu'il voulait dire par là.

—Le Conseil comporte un treizième membre, qui a le pouvoir de départager les votes en cas d'égalité. Ce treizième membre, le Consul, est nommé par le Conseil. Tous les dix ans, le Consulat change de main, alternant entre un humain ou un faë afin qu'aucune des deux races ne détienne trop longtemps la majorité. Le Consul actuel est un humain et sera remplacé par un faë dans un peu moins d'un an.

L'expression de son visage se fit ironique.

—On dirait que tu as choisi le plus mauvais moment pour rendre visite à ton père, quand tous les candidats sortent du bois.

—OK. Cette leçon d'instruction civique est passionnante, mais ce que je voudrais vraiment savoir c'est ce que moi j'ai à voir dans tout ça, dis-je.

—Peut-être rien du tout, répondit-il, et je crois bien que je lui ai réfait le coup de la parfaite idiote bouche bée. Nous devons attendre le lever

du soleil pour en être certains. Je ne peux encore rien te dire. Il y a... euh... un test que nous devons te faire passer en plein jour. Le résultat nous dira si tu as réellement un rôle à jouer ou seulement dans les rêves les plus fous de ta famille.

Je bafouillai, cherchant une question intelligente à lui poser, mais mon cerveau tournait à vide.

—Je sais que je ne suis pas très explicite, ajouta Ethan. Mais je ne veux pas t'influencer et fausser le test de demain.

—C'est quoi ce test ? parvins-je enfin à articuler d'une voix étranglée.

Il posa une main rassurante sur mon bras.

—Tu n'as rien à craindre, tu peux me croire.

J'attendais de voir !

—Et une fois que j'aurai passé ce test, je serai libre de m'en aller ?

Il fronça les sourcils, semblant presque vexé.

—Tu es libre de partir tout de suite, si c'est vraiment ce que tu veux. As-tu un endroit sûr où te cacher ?

Rien qu'à sa façon de poser la question, je devinai qu'il connaissait la réponse.

—Sais-tu si mon père est réellement en prison ? lui demandai-je à la place.

Ethan opina du chef.

—Quand quelqu'un de son calibre est arrêté, tout le monde en parle. D'après les bruits qui courent, il semblerait que ce ne soit qu'une formalité... Mais ses ennemis font leur possible pour ralentir les rouages de la machine judiciaire.

Je déglutis. Si mon père ne sortait pas de prison illico presto, j'allais me retrouver dans le pétrin. Enfin, encore plus que je n'y étais déjà.

Ethan me prit la main, dont il caressa le dos avec son pouce. Ce contact me traversa comme un souffle.

—Ne t'inquiète pas. Tu seras en sécurité avec Kimber et moi.

Je haussai un sourcil dubitatif, tandis que mon cœur battait la chamade en sentant sa main sur la mienne. Je sais, ce n'est pas grand-chose, mais c'était nouveau pour moi. Sortir avec des garçons fait partie de la vie de la plupart des filles de mon âge, mais entre mes devoirs et les tâches domestiques quand ma mère était trop bourrée pour s'en occuper, je n'avais pas beaucoup de temps libre. Le seul et unique rendez-vous que j'avais jamais accepté avait tourné à la cata quand ma mère ivre morte était tombée dans l'escalier. J'avais dû l'emmener aux urgences à l'heure où j'étais censée retrouver mon amoureux, et je n'avais jamais osé le rappeler.

—Tu as l'air épuisée, dit doucement Ethan. Tu veux peut-être t'allonger pour dormir un peu ? Kimber et moi sommes plus ou moins les chefs du mouvement Underground, et nous devons être présents jusqu'à la fin de la soirée. Je peux aussi te servir une bière et tu restes avec nous si tu préfères.

La fameuse « soirée » consistait manifestement pour ces gens à rester à discuter en buvant de la bière collés à leur canapé. Rien de bien excitant alors que tout mon corps me criait de dormir.

— Je crois que je vais faire un petit somme, répondis-je en réprimant un bâillement.

Ethan me lâcha la main et se laissa glisser à terre pour me faire de la place sur la causeuse. En m'allongeant, je remarquai que l'endroit qu'il venait de quitter était délicieusement chaud. Je me roulai en boule, douloureusement consciente qu'Ethan était assez près de moi pour pouvoir le toucher. Ses cheveux étaient si brillants qu'ils semblaient s'enflammer à la lumière des torches. Je m'abandonnai à ma contemplation, hypnotisée par le jeu de lumières, tandis que le

sommeil montait en moi et m'emportait.

## CHAPITRE 7

Jusqu'à présent, chaque fois que je m'étais réveillée en Avalon, une catastrophe m'attendait. Cette fois-ci ne dérogea pas à la règle.

Un hurlement strident me fit passer en une seconde chrono du sommeil profond à la panique. D'autres voix se joignirent à la première, se répercutant contre les parois et le plafond rocheux. Quelques torches s'étaient éteintes, laissant plusieurs parties de la grotte dans l'ombre.

Ethan bondit sur ses pieds. Il tenait un long couteau effilé, ce qui me fit un choc.

— À moi ! hurla-t-il assez fort pour couvrir les cris de terreur, et une poignée d'étudiants ne tarda pas à courir vers lui en contournant les stalagmites.

Deux garçons humains en soutenaient un troisième dont le tee-shirt était lacéré, la poitrine ensanglantée par ce qui ressemblait à des coups de griffes. Derrière eux, Kimber et le faë dont elle avait l'air si proche se repliaient lentement à reculons, en brandissant vers l'obscurité de longs poignards très semblables à celui d'Ethan.

Je resserrai la couverture sous mon menton, complètement perdue, sachant uniquement que ce qui se tramait n'était pas bon. Et même salement mauvais, à en juger par les yeux agrandis de terreur des garçons humains.

— Reste où tu es ! m'ordonna Ethan sans se retourner pour vérifier que je lui obéissais.

Puis il fit un pas en avant pour se placer entre nous et... la chose tapie dans l'obscurité.

Je me rendis compte que le garçon blessé était sur le point de s'évanouir, et je libérai la causeuse. Ses amis me remercièrent d'un

hochement de tête et l'y allongèrent. Les blessures de sa poitrine n'étaient pas belles à voir et il perdait assez de sang pour me faire tourner de l'œil. J'avais l'impression de débarquer au beau milieu d'un cauchemar. Ça ne pouvait pas être vrai. La vie que je menais jusqu'à présent était exaspérante au possible, mais je n'avais jamais été physiquement en danger. Il y avait forcément une explication parfaitement rationnelle à tous ces cris, au sang et aux armes.

Cette impression d'irréalité m'empêchait d'être aussi affolée que j'aurais dû l'être. Un des garçons ôta son sweat-shirt pour le presser contre la plaie et arrêter l'hémorragie. Le blessé laissa échapper un grognement de douleur.

Sous mes yeux horrifiés, l'autre garçon sortit une arme à feu, qu'il pointa vers le sol en fouillant la grotte des yeux.

Quel genre d'étudiants composait le mouvement Underground ?

Je cessai de m'inquiéter du revolver quand un cri horriblement perçant, dix fois pire que le crissement d'ongles sur un tableau noir, emplit l'espace. Avec l'écho, il était impossible de dire d'où il venait exactement, mais les trois faës semblaient en avoir une idée assez précise. Ils firent front ensemble, le poignard brandi vers une zone d'ombre en particulier.

Celle-ci se mit soudain en mouvement et s'avança dans la lumière des torches. Je plaquai une main sur ma bouche pour étouffer un hurlement. Quoi que fût cette chose, elle n'était certainement pas humaine. Pas même de loin.

La créature semblait faite d'épines et de paille formant une masse vaguement humanoïde avec d'énormes yeux noirs. Les branches qui lui tenaient lieu de doigts étaient taillées en pointes effilées, dont plusieurs étaient luisantes de sang. Mon estomac se révolta quand je découvris un autre appendice affûté dressé entre les jambes du monstre. Également couvert de sang.

La créature ouvrit la bouche et un nouveau cri strident en jaillit, m'obligeant à me boucher les oreilles. Deux de ses congénères

sortirent de l'ombre derrière les stalagmites.

Les faës espacèrent la ligne de front pour se positionner chacun face à un monstre. Le garçon humain tenta de les mettre en joue avec son revolver, mais les faës se trouvaient dans sa trajectoire.

—Est-ce qu'ils craignent les balles ? demanda-t-il soudain.

Ethan, qui avançait prudemment vers son adversaire, lui cria un simple « non » par-dessus son épaule.

—Merde ! jura le garçon humain, et je ne pus que partager son désarroi.

Il jeta son arme à terre et me poussa chevaleresquement derrière lui.

Après de nouveaux mugissements, les créatures chargèrent toutes les trois en même temps. Je ravalai mon propre cri.

—Jason ! s'écria une voix horrifiée derrière moi.

Le garçon au revolver - qui s'appelait apparemment Jason - pivota sur lui-même, et je l'imitai.

Une quatrième créature s'était glissée derrière nous pour venir se percher sur le dossier de la causeuse. Ses yeux étaient aussi inexpressifs que des taches d'encre, mais j'éprouvai pourtant physiquement le contact de son regard tandis qu'elle me dévisageait. Le garçon blessé était paralysé de terreur, et si cette chose avait voulu de lui, elle n'avait qu'à tendre la main. Mais elle n'avait d'yeux que pour moi. Elle poussa encore une fois son cri strident avant de bondir du dossier pour se jeter sur moi.

Instinctivement, je me baissai et plongeai en avant pour l'éviter. Malheureusement, Jason se tenait juste derrière moi et ce fut lui que la créature cueillit en pleine poitrine. Il chuta lourdement.

Je hurlai à pleins poumons sans pouvoir me retenir.



Le copain de Jason se rua sur le monstre dans une tentative désespérée de lui faire lâcher prise. Des marques de griffures zébraient déjà son visage. La créature fit volte-face pour s'occuper de son ami, qu'elle balaya d'un bras hérissé d'épines. Éruçant un cri de victoire, elle sembla gagner en volume sous mes yeux. Le regard vissé à sa proie, elle s'avança vers Jason. Je me remis sur pied tant bien que mal, cherchant frénétiquement une idée pour lui venir en aide.

Ce que je fis ensuite fut purement instinctif. Je ne possédais pas d'arme, et même si j'avais disposé d'un poignard comme les faës, j'aurais eu plus de chances de me blesser moi-même que d'amocher ces créatures. Mais je ne pouvais pas rester les bras croisés à attendre qu'un grand costaud vienne me tirer d'affaire, pas quand cette chose horrible se dirigeait tout droit vers un Jason manifestement blessé.

Jamais de toute ma vie je n'avais été plus terrifiée. J'ôtai la couverture au crochet de mes épaules, et la jetai sur la créature comme un drap sur un lit. Elle atterrit sur sa tête.

J'avais espéré l'aveugler pour la ralentir un peu, et je fus servie au-delà de mes espérances. La créature tenta en vain de se libérer de la couverture, dont les mailles se prenaient dans les épines qui hérissaient son corps. Vociférant d'indignation, elle entreprit alors de la réduire en charpie.

La diversion laissa à Ethan le temps de nous rejoindre. La lame de son poignard accrocha plusieurs fois la lumière tandis qu'il transperçait la couverture et la créature prisonnière. Un liquide noir comme de l'encre gouttait de l'arme, et les hurlements du monstre se muèrent en cris de douleur. Ethan continua cependant de frapper jusqu'à ce que les cris cessent et que la bête s'effondre à terre, où elle ne bougea plus. En une fraction de seconde, le corps monstrueux perdit sa forme pour n'être plus qu'un tas d'épines et de fétus baignant dans une masse noire et gluante.

Le silence soudain me donna l'impression d'être devenue sourde... Je n'entendais plus que ma respiration saccadée, comme mon esprit tentait d'assimiler les événements qui venaient de se produire.

Ethan se pencha sur Jason afin d'évaluer la gravité de ses blessures, tandis que Kimber et son ami s'occupaient des deux autres garçons. Jason avait les yeux plissés de douleur et pressait ce qui ressemblait à un mouchoir contre son visage. Ethan avait déchiré sa chemise pour lui tâter précautionneusement les côtes.

— Il y a une fracture, l'entendis-je murmurer entre ses dents lorsque Jason se tordit sous la légère pression. Ça va d'abord te faire très mal, et puis ça ira mieux, avertit Ethan avant de poser ses deux mains à plat sur la poitrine de Jason.

Je vis l'appréhension briller dans les yeux de ce dernier. Je ne le connaissais pas, et n'aurais même pas su comment il s'appelait si son ami n'avait pas crié son nom, mais j'imagine qu'après toutes ces années à m'occuper de ma mère j'avais développé un instinct d'infirmière. Je m'agenouillai de l'autre côté pour lui tenir la main. Il serra la mienne avec reconnaissance.

Ethan marmonnait de nouveau à mi-voix, et je sentis les poils se hérissier sur mes bras. Il était visiblement en train de mettre en œuvre un sortilège. Ce n'était peut-être pas inhabituel en Avalon, mais tout de même assez surréaliste à mes yeux. Jason poussa soudain un cri. Son corps se cabra tandis qu'il étreignait ma main à la broyer.

Ça ne dura que quelques secondes, puis il se détendit et laissa échapper un soupir de soulagement. Ses yeux se fermèrent et je songeai qu'il avait dû tourner de l'œil.

—C'était quoi, ces trucs-là ? demandai-je à Ethan, prise de frissons.

Je vis les muscles de sa mâchoire se crispier comme il serrait les dents.

—Des spriggans, répondit-il en crachant, comme si le mot même avait mauvais goût.

Ce qui ne m'avançait pas à grand-chose.

—Et que sont les spriggans exactement ?

Il s'assit sur ses talons et écarta les cheveux de son visage.

—Des créatures de la Faëry. Des créatures qui ne sont pas autorisées à venir en Avalon.

—Des créatures de la cour des Ténèbres, précisa Jason, montrant qu'il n'était finalement pas dans les vapes.

Lui aussi regardait Ethan d'un drôle d'air.

Vous savez déjà que je suis d'une ignorance crasse pour tout ce qui concerne les affaires d'Avalon et de la Faëry, mais j'avais quand même entendu parler de la cour des Lumières et de la cour des Ténèbres. Le royaume de la Faëry était partagé entre ces deux cours, qui se faisaient parfois la guerre et cohabitaient à d'autres moments dans une paix troublée. Les faës de la cour des Lumières étaient les « bons » faës, même si parler de « bons » faës demeure relatif. La cour des Ténèbres accueillait tous les « méchants » comme les gobelins, les monstres et toutes sortes de créatures surnaturelles. Dont les spriggans.

Ethan fronça les sourcils en baissant les yeux vers Jason.

—Ils ne sont pas de ma famille, alors arrête de me fixer comme ça.

Il aida Jason à se redresser.

—Désolé, fit ce dernier en évitant le regard d'Ethan. Ethan lui tapa sur l'épaule.

—Il n'y a pas de mal, et je ne peux pas t'en vouloir après ce qui vient de se passer. Ce sont les créatures comme ces spriggans qui donnent mauvaise réputation à la cour des Ténèbres.

Il me fallut quelques secondes pour saisir les implications de cet échange mais, lorsque je compris, mes yeux s'écarquillèrent dans des proportions que je devinai exagérées.

—Tu appartiens à la cour des Ténèbres ? m'étranglai-je, dans ce qui

tenait autant de la question que du cri d'horreur.

—En effet, confirma Ethan. Comme à peu près la moitié des faës résidant en Avalon. Et non, nous ne sommes pas tous maléfiques, tout comme les humains ne sont pas tous bons.

Jason n'avait l'air qu'à moitié convaincu. Mais il semblait toujours beaucoup souffrir. Je considérai Ethan en fronçant les sourcils, ne sachant trop comment prendre cette information. Il s'était montré parfaitement à son aise dans l'art de manier le couteau pour poignarder à mort ces horribles créatures, et j'avais du mal à ne pas me demander - une fois de plus - de quel côté il se trouvait.

—Je croyais qu'Avalon avait fait sécession du royaume de la Faëry et que les faës résidant ici n'étaient censés prêter allégeance à aucune des deux cours, dis-je. Les cours n'ont d'importance que dans la Faëry.

Ethan émit un rire sec.

—C'est vrai, en théorie. La réalité diffère quelque peu. Tu verras beaucoup de maisons et de commerces en Avalon qui affichent ostensiblement la rose rouge ou blanche. Les roses blanches sont le symbole de la cour des Lumières et les rouges celui de la cour des Ténèbres.

Ses yeux étaient fixés sur ma poitrine. Je baissai la tête et m'aperçus que mon camée était sorti de mon tee-shirt. Mon camée arborant une rose blanche.

Ce cadeau délicat que m'avait offert mon père aurait-il des implications invisibles ? Il ne m'avait jamais informée que porter une rose blanche faisait de moi un sujet déclaré de la cour des Lumières. J'avais le sentiment qu'il aurait dû m'en avertir, sans pouvoir m'empêcher de me demander pourquoi il ne l'avait pas fait.

Les yeux d'Ethan croisèrent les miens, et je le soupçonnai de savoir exactement ce que je pensais.

— Ni Kimber ni moi n'arborons la rose rouge, dit-il. En ce qui nous

concerne, il s'agit d'une ancienne coutume qui n'a plus de raisons d'être et devrait être abandonnée. Je ne vais presque jamais dans la Faëry, pourquoi devrais-je faire allégeance à la cour des Ténèbres ?

Je ne savais plus trop quoi penser de mon camée. Je ne voulais pas m'en séparer... C'était la seule chose qui me liait à mon père. Mais je m'empressai de le glisser sous mon tee-shirt, là où personne ne pourrait le voir.

## CHAPITRE 8

Je frissonnai une fois de plus dans l'atmosphère glaciale de la grotte. Hors de question de récupérer ma couverture, aussi me contentai-je de fourrer mes mains sous mes aisselles en me mordant les lèvres. Je craignais que d'autres étudiants n'aient été blessés, mais j'avais apparemment dormi deux ou trois heures, et la plupart étaient rentrés chez eux avant l'attaque. Kimber et le garçon humain indemne, qui s'appelait Brent, approchèrent un canapé de l'endroit où notre petit comité se réfugiait. Jason s'y laissa choir avec soulagement, bien que ce mouvement lui arrachât une grimace de douleur.

—Je croyais que tu l'avais guéri, dis-je en regardant Ethan avec étonnement.

Son visage était sombre et il avait les yeux cernés. Les cernes étaient apparus récemment, car je ne me souvenais pas de les avoir remarqués avant l'attaque.

—Je n'ai fait que réparer ses os. Les tissus mous autour de sa cage thoracique sont probablement toujours terriblement contusionnés. (Il tapa sur l'épaule de son ami.) Désolé, mon vieux. Je ne suis pas encore très doué pour ça.

Jason m'adressa un regard sarcastique.

—Il fait son modeste.

—Ça change un peu, marmonna Kimber, ce qui n'arracha un sourire à personne.

—Ethan est un surdoué de la magie, poursuivit Jason. La plupart des soigneurs doivent s'entraîner plusieurs années avant d'être capables de ressouder les os, et ils s'entraînent si dur qu'ils sont rarement capables de maîtriser d'autres formes de magie.

Kimber renifla avec mépris.

—Et si Ethan n'avait pas gaspillé son énergie en jouant les gros bras tout à l'heure, il aurait sans doute pu soigner les muscles aussi.

—Ça suffit, Kimber ! l'interrompit Ethan en bondissant sur ses pieds. Comment est-ce que je pouvais savoir...

—Ohé, les gars ? les interrompis-je timidement, à moitié pour désamorcer leur dispute, à moitié parce que je m'inquiétais vraiment. Vous croyez qu'il y a d'autres spriggans ? Je veux dire, s'ils reviennent ?

Je frissonnai de nouveau, et cette fois ce n'était pas dû au froid. Je coulai un regard en direction du magma informe qui avait constitué les monstres tout en me demandant si tout cela était bien réel.

—J'en doute, répondit Ethan, un peu hésitant. S'il y en avait eu d'autres, ils auraient attaqué tous ensemble.

Tournant volontairement le dos à Kimber, Ethan se pencha sur le dernier garçon humain, celui qui avait reçu la première blessure.

La plaie n'était vraiment pas belle à regarder la dernière fois que je l'avais vue, mais lorsque Ethan souleva doucement le sweat-shirt qui comprimait la blessure, elle avait cessé de saigner. Trois vilaines balafres rouges traversaient la poitrine du garçon, mais elles n'étaient pas aussi profondes que je l'avais d'abord pensé. Ethan entreprit de lancer un autre sort de guérison, mais il manquait visiblement de jus. C'est à peine si les plaies se refermèrent. Elles se rouvriraient à la moindre occasion. Lorsque Ethan en eut terminé, il vacillait sur ses jambes et je crus un instant qu'il allait s'évanouir. Au lieu de quoi, il s'assit à même le sol, appuya sa tête contre le canapé et ferma les yeux.

Je regardai Kimber, qui fusillait toujours son frère du regard.

—Tu ne peux pas terminer les soins à sa place ? demandai-je, et je compris immédiatement que ce n'était pas une bonne idée.

Son expression se durcit.

—Non.

Elle croisa les bras et détourna les yeux.

OK. J'imagine que j'avais touché un point sensible. Je me tournai vers le troisième faë, celui qui semblait être le petit ami de Kimber. Il haussa les épaules.

—Le peu que je pourrais faire n'y changerait rien, dit-il. Même si je les rafistole un peu, il faudra quand même les conduire à l'hôpital.

—Et on va devoir raconter ce qui s'est passé à la police ? voulus-je savoir.

La police pourrait peut-être m'aider à me sortir de ce pétrin.

Personne n'osa me regarder et j'eus comme l'impression que ma question les avait tous mis mal à l'aise. Il est vrai qu'un certain nombre d'armes avaient fait leur apparition pendant l'attaque des spriggans. Peut-être que le mouvement Underground avait trop à perdre pour prendre le risque de parler aux autorités.

—Ce ne sera pas nécessaire, répondit Ethan. Les spriggans ne relèvent pas de la compétence de la police d'Avalon. C'est à la police des frontières qu'il faudrait s'adresser, et tu conviendras que ce n'est pas la meilleure idée actuellement.

Je n'en étais pas si sûre, mais je n'avais vraiment pas envie de me lancer dans un débat à ce sujet.

—Alors on peut s'en aller ? S'il te plaît.

Personne n'y vit d'objection. Ethan aida Jason à se relever, et Kimber fit de même avec l'autre garçon. Tout le monde semblait capable de marcher, même si la tension creusait le visage des humains.

Pour quitter la grotte, je suis presque certaine que nous ne prîmes pas le même chemin qu'à l'aller. J'ai un sens de l'orientation vraiment nase, et je suis du genre à me perdre dans un placard, mais pour une fois



j'avais raison. Estimant qu'il n'aurait plus la force de soulever la dalle de la cour, Ethan nous conduisit donc vers une autre sortie.

Elle débouchait commodément dans le sous-sol de la maison du troisième faë. Je ne savais toujours pas comment il s'appelait, pas plus que le deuxième humain blessé, mais l'occasion n'était pas idéale pour se lancer dans des présentations.

Nous nous séparâmes. Les humains et l'ami de Kimber filèrent aux urgences, et je restai avec Ethan et sa sœur. Nous regagnâmes péniblement la cité universitaire. Les rues étaient pratiquement désertes à cette heure tardive. Je me demandais si les attaques de monstres étaient fréquentes en Avalon. Je suis sûre et certaine qu'après tous les efforts qu'elle avait déployés pour me dissuader de venir ici, ma mère n'aurait pas manqué de me parler des créatures cauchemardesques qui m'attendraient à chaque coin de rue. Pourtant, ce n'était certainement pas pour rien que le garçon humain était armé d'un revolver et que tous les faës portaient des poignards.

Vous pouvez me rappeler pourquoi je croyais que ce serait une bonne idée de débarquer ici, déjà ?

Une fois dans la cour pavée, Ethan me prit par le bras comme pour me soutenir, alors que je pouvais très bien marcher toute seule.

—Tu as l'air épuisée, me dit-il.

—Toi aussi.

Il me sourit de son air mutin, mais son visage restait marqué.

—Quelques heures de sommeil nous feront le plus grand bien à tous les deux.

Il fit mine de m'entraîner vers l'un des bâtiments, mais Kimber se racla bruyamment la gorge. Ethan se retourna pour lui lancer un regard noir.

—Tu me prends pour qui ? grogna-t-il à l'intention de sa sœur.

Après tout ce qui s'était passé, j'étais un peu longue à la détente, et je ne compris pas tout de suite de quoi ils parlaient. Kimber planta les poings sur ses hanches et lui rendit son regard. Je sentais bien que cet échange en disait long, mais j'étais infichue de le décrypter.

Avec un grommellement de dépit, Ethan lâcha mon bras et me poussa d'une chiquenaude vers Kimber.

—Très bien ! explosa-t-il, et, sans un mot ou un regard pour moi, il nous tourna le dos et s'éloigna à grands pas vers le bâtiment où se trouvait sa chambre.

C'est là que j'eus le déclic. Il avait voulu m'emmener chez lui. Rien que tous les deux. Mes joues s'enflammèrent. Je baissai la tête pour que Kimber ne me voie pas rougir.

—Viens, me dit-elle en me faisant signe de la suivre, et je lui emboîtai le pas tout en maudissant ma naïveté.

Sans l'intervention de Kimber, j'aurais suivi Ethan sans réfléchir aux conséquences. C'était un faë beau comme un dieu, trop vieux pour moi, et même si j'avais la vague impression qu'il me draguait depuis le début de la soirée, l'idée qu'il puisse s'intéresser à une fille telle que moi, une adolescente à moitié humaine qui n'avait rien d'une beauté fatale, me semblait plutôt incongrue. Mais bon, c'était un garçon et je n'étais plus une petite fille.

L'appartement de Kimber ne correspondait pas à l'idée que je me faisais d'un logement étudiant. L'appartement lui-même n'avait rien d'extraordinaire, mais tout ce qu'il contenait l'était. Hormis quelques concessions à la vie moderne comme le téléphone ou la télévision, la pièce où je me trouvais aurait pu sortir tout droit d'un manoir du XIXe siècle ou d'un livre de Jane Austen. J'étais prête à parier tout ce que j'avais - ce qui était peu de choses en l'occurrence - que tous ces meubles étaient d'époque et non des copies.

L'ensemble était très beau, mais étrangement froid. Un peu comme Kimber elle-même. Tout était dans des tons pâles de bleu et de vert, et chaque chose parfaitement à sa place. Les magazines alignés au

cordeau sur la table basse. Les télécommandes de la télé, du lecteur de DVD et de la chaîne hi-fi étaient disposées côte à côte à intervalles réguliers. Je me demandai si elle utilisait une règle ou si elle faisait ça à vue de nez.

—Je n'ai qu'une chambre, m'annonça-t-elle comme je restais plantée là au milieu du salon sans trop savoir quoi faire. Mon sofa n'est pas un modèle de confort, mais c'est toujours mieux que de dormir par terre.

Elle me sourit malicieusement, ressemblant soudain à Ethan de façon frappante.

—Je t'aurais bien proposé mon lit, mais je ne suis pas altruiste à ce point.

Elle semblait s'être décontractée depuis que nous étions chez elle. Ses épaules étaient moins tendues, son sourire plus amical. Soit elle souffrait d'un trouble dissociatif de l'identité, soit c'était bien Ethan qui la mettait à cran. Je penchai pour la deuxième option.

—Tu tiens le coup ? me demanda-t-elle avec une soudaine compassion. Je n'ose même pas imaginer ce que tu dois ressentir après tout ça.

—J'avoue que je suis un peu flippée, admis-je. Mais à part ça, tout va bien.

Elle hocha la tête d'un air approbateur, puis disparut dans sa chambre, d'où elle revint avec un oreiller et une couverture.

J'examinai le sofa, sceptique. Aussi accueillant qu'un banc dans un jardin public, il semblait être fait davantage pour flatter l'œil que pour s'y installer.

—Je suis désolée, mais je n'ai rien de plus confortable, dit Kimber, qui avait suivi mon regard.

—Ça ira très bien, la rassurai-je, ne voulant pas paraître ingrate. C'est toujours mieux que d'être enfermée dans une cellule, même si le lit

était plus moelleux.

Je me serais volontiers passée de l'attaque des spriggans, et j'aurais préféré qu'Ethan et Kimber s'abstiennent d'apparenter mon sauvetage à un enlèvement, mais j'étais bien contente de ne pas être sous la coupe de tante Grâce pour cette nuit.

—Merci de m'avoir tirée de là.

Elle détourna les yeux en fronçant les sourcils.

—C'est Ethan qui a presque tout fait. Je n'étais là que pour la forme.

Je me trompe peut-être, mais j'eus bien l'impression de déceler une pointe d'amertume.

—Toi aussi tu t'es montrée utile, répondis-je.

Elle balaya mon intervention d'un grognement auto-dépréciateur.

—Mais si ! insistai-je. Ces spriggans auraient pu nous tuer si tu n'avais pas été là.

Son visage s'illumina.

—C'est vrai que j'ai tué un des spriggans, dit-elle, tout excitée à cette seule idée. Et je n'ai même pas eu besoin de magie.

Son sourire s'élargit et un éclat joyeux brillait dans ses yeux.

—Si tu te mets à sauter partout en battant des mains, je me tire, marmonnai-je, provoquant le rire que je cherchais.

Kimber la reine des glaces avait quitté les lieux.

—Je me sens comme une sorte de princesse guerrière, dit-elle. Et toi aussi, c'était bien joué de ta part de penser à entortiller le spriggan dans ta couverture.

Le compliment me fit rougir.

—C'était plutôt de la chance qu'autre chose.

—Taratata ! Nous nous sommes toutes les deux bien comportées au combat. Nous serons deux princesses guerrières.

Je souris à l'image que cela m'évoqua.

—Tant que je n'ai pas à porter un bikini en cote de mailles, ça me va.

—Marché conclu, dit-elle en me tendant sa main, que je serrai. Maintenant, je ne sais pas ce que tu en penses, mais je connais une princesse qui va aller faire un gros dodo. As-tu besoin de quoi que ce soit d'autre avant que je t'abandonne ?

La liste de ce qui me manquait aurait pris une heure à réciter, mais j'affichai mon sourire le plus vaillant.

—Non, j'ai tout ce qu'il me faut.

—Très bien. Alors à demain matin.

Tout en observant le sofa d'un œil sinistre, je retirai mes chaussures, puis disposai mon oreiller et ma couverture du mieux que je pus. Je m'installai dans mon lit de fortune en tâchant de me vider la tête. Je sombrai dans le sommeil avant de décider s'il entrait dans la catégorie des instruments de torture ou des objets du quotidien tout bonnement affligeants.

Je m'éveillai paisiblement le lendemain, ce qui constitua un agréable changement. J'avais le cou et le dos raides et endoloris, et l'esprit pas plus clair qu'en atterrissant à Londres, mais il n'y avait ni ravisseurs ni monstres prêts à me sauter dessus.

Je tentai vainement de détendre mes muscles en m'étirant, puis me dirigeai vers la cuisine d'où provenaient des bruits m'indiquant que

Kimber était déjà levée.

Je déboulai dans la pièce juste au moment où elle se versait des Cheerios dans un bol, et ne pus retenir un rire. Qui aurait dit qu'une princesse des glaces elfique faisait des trucs aussi banals que de manger des Cheerios au petit déjeuner ?

Je dus faire du bruit malgré moi, car Kimber se retourna et me gratifia du regard bougon de quelqu'un qui vient de se réveiller.

—Tu en veux ? proposa-t-elle en secouant la boîte de céréales.

Mon estomac émit un gargouillement d'approbation et j'acquiesçai. Je ne pus m'empêcher de la mater en douce tout en me servant des Cheerios que j'inondai ensuite de sucre et de lait. Ses gestes avaient la grâce troublante des faës, pourtant elle paraissait beaucoup plus humaine ce matin que la nuit précédente.

Sa beauté naturelle me donnait toujours l'impression d'être Ugly Betty à côté d'elle, mais ses cheveux étaient relevés à la va-vite en un chignon approximatif et elle portait un vieux pyjama d'homme en flanelle. Je vérifiai discrètement qu'elle n'avait pas de pantoufles avec des oreilles de lapin, mais elle n'était pas humaine à ce point.

C'est alors que mes yeux tombèrent sur la pendule au-dessus du four et je faillis avaler de travers ma bouchée de céréales. Il était presque midi. Je n'arrivais pas à croire que j'avais dormi aussi longtemps.

—Ethan sera là vers 13 heures, m'informa Kimber. Nous t'emmènerons ensuite passer ton... test.

Je déglutis. Ethan m'avait assuré que je n'avais rien à craindre. Mais il m'avait également dit que je serais en sécurité dans la grotte cette nuit, il n'était donc pas ce qu'on pouvait appeler une source fiable. Je remuai ma cuillère dans mon bol de Cheerios, mon appétit soudainement envolé.

Kimber sortit une éponge du placard sous l'évier pour nettoyer son bol. Je ne fus guère surprise qu'elle ne soit pas du genre à laisser

traîner sa vaisselle sale. Elle se retourna vers moi.

—Ce n'est pas si terrible, tu sais. Le test.

Je hochai la tête en essayant de sourire. Mais si je me méfiais d'Ethan sur ce coup-là, je ne vois pas pourquoi il en serait allé autrement avec sa sœur.

Kimber fit la moue.

—Tu n'auras qu'à regarder quelque chose et nous dire ce que tu vois. Rien de plus. D'accord ?

Je ne peux pas dire qu'elle m'avait complètement convaincue, mais je changeai de sujet.

—Je peux te poser une question ? Ses lèvres esquissèrent un sourire.

—Tu viens de le faire.

Ha ha, très drôle.

—Est-ce que tout le monde en Avalon a l'habitude de se trimbaler avec des poignards et des armes à feu ?

Je me souvins du choc que j'avais éprouvé en voyant Jason sortir son revolver et me demandai pour la énième fois dans quoi je m'étais fourrée.

Kimber réfléchit quelques instants avant de répondre. J'aurais aimé savoir ce qu'elle avait décidé d'omettre.

—Ce n'est pas ce que j'appellerais une habitude, dit-elle. Mais nous faisons partie du mouvement Underground et la politique en Avalon peut devenir sanglante. Dans tous les sens du terme. Si nous n'avions pas Ethan avec nous, nous ne ferions peur à personne et on nous ficherait la paix. Jason ne mentait pas quand il disait qu'Ethan est un surdoué. Il est déjà capable de faire des choses incroyables, et c'est flippant de songer à ce qu'il pourra accomplir plus tard, avec de

l'expérience.

Elle fit la grimace - qui a dit complexe d'infériorité ? -avant de continuer.

—Il sera un jour un mage très puissant avec lequel il faudra compter, et certaines personnes préfèrent s'attaquer à lui tant que c'est encore dans leurs cordes. Par sa simple personnalité, il a fait du mouvement Underground une menace à lui tout seul, et nous en subissons tous les conséquences. C'est pourquoi nous avons pris l'habitude d'être armés.

—Il n'y a pas... je ne sais pas, une législation sur les armes à feu ou quoi ?

Elle éclata de rire.

—Nous autres, les radicaux, avons plutôt tendance à considérer les textes de loi comme de simples « indications ». De plus, je préfère largement me farcir un sermon pédagogique sur les méfaits des armes clandestines plutôt que de me retrouver impuissante lors d'une attaque de spriggans.

Elle semblait en verve ce matin, malgré ses réponses formatées. Je décidai de l'interroger aussi longtemps qu'elle me répondrait.

—Il y a beaucoup de spriggans en Avalon, alors ? J'avais cessé de manger, mais mon bol contenait encore quelques Cheerios gorgés de lait. Tout en parlant, Kimber me l'ôta pourtant des mains pour le laver.

—Habituellement non. Seuls les sidhes, les faës humanoïdes, sont officiellement autorisés à pénétrer en Avalon, mais il est beaucoup plus difficile de retenir les créatures de la Faëry que les humains. La frontière avec le royaume faë ne possède pas le même service d'immigration que du côté des mortels.

Un pli barra son front.

—Mais les spriggans n'agissent que sur ordre d'un faë de la cour des Ténèbres. Et je ne vois pas pourquoi un des acteurs stratégiques de la



cour des Ténèbres s'en prendrait à notre mouvement. Tout le monde sait que nous soutenons le même candidat.

—C'était peut-être après moi qu'ils en avaient, suggérai-je.

Après tout, tout le monde ne cessait de me répéter que je courais un danger mortel.

—Tante Grâce a été attaquée hier après-midi et elle pensait que ses agresseurs étaient à ma recherche.

Kimber haussa un sourcil en me regardant.

—Attaquée, tu dis ?

Elle en doutait clairement.

—C'est ce qu'elle m'a dit, et elle avait une ecchymose sur la joue.

Kimber grogna.

—Je te parie que c'était du maquillage. Même moi, je contrôle assez de magie pour faire disparaître un bleu. Je suppose qu'elle a voulu t'effrayer pour t'obliger à obéir.

—Ça serait bien son genre, marmonnai-je. Mais même si tout ça c'est du flan, les spriggans en avaient quand même peut-être après moi, non ?

Kimber secoua la tête.

—Ils ne pouvaient pas savoir où tu étais. Non, ils cherchaient Ethan, et nous nous sommes simplement trouvés sur leur chemin.

Est-ce que me réjouir du fait que ces monstres en aient eu après Ethan et non après ma petite personne faisait de moi quelqu'un de mauvais ?

J'aurais pu continuer à la questionner jusqu'au coucher du soleil, mais

Kimber en avait apparemment assez.

—Je peux te prêter quelques fringues si tu veux passer les tiennes à la machine, proposa-t-elle en quittant la cuisine, la laissant aussi propre et nette que si personne n'y avait mangé depuis une semaine.

—Vous auriez été sympas, Ethan et toi, de prendre aussi mes bagages quand vous m'avez enlevée, grommelai-je.

Avec mon mètre soixante-sept et des poussières, je n'étais pas exactement une demi-portion, mais Kimber était beaucoup plus grande que moi et je doutais que ses vêtements me conviennent.

Elle me détailla de la tête aux pieds d'un œil expert.

—J'ai des corsaires qui devraient t'aller parfaitement.

Kimber avait tort. Ses corsaires ne m'allaient pas du tout. On aurait juste dit des corsaires beaucoup trop longs pour moi. Mais au moins, je pouvais me changer. Kimber me prêta également un tee-shirt à manches longues. Heureusement qu'elles étaient fermées par un lien coulissant, sinon elles m'auraient avalé les mains.

La journée était grise et maussade lorsque Kimber et moi sortîmes dans la cour pavée pour retrouver Ethan. Des averses occasionnelles se déversaient du ciel, mais les deux faës ne semblaient pas juger nécessaire de porter un imperméable ni même un parapluie. Je frissonnai dans la froideur humide, et laissai finalement mes manches recouvrir mes doigts.

Ethan dut me voir faire, puisqu'il se rapprocha de moi pour me passer un bras autour des épaules et me serrer contre lui.

Je me figeai. Je sais bien que ça ne signifie rien quand un garçon vous prend par les épaules, mais... Ethan n'était pas n'importe quel garçon. Il aurait fait passer le plus canon des humains pour un mec ordinaire. En plus, c'était un faë. Et il était plus vieux que moi.

Son geste sembla contrarier Kimber, qui se raidit en fusillant son frère du regard. Elle devenait une personne très différente en sa présence. Plus tendue, sur la défensive. Je préférais l'autre Kimber.

Ethan m'obligea à abandonner ma posture de lapin figé d'effroi en se mettant en marche. Son bras était toujours passé sur mes épaules, et je ne pus que suivre le mouvement. Je déglutis en contemplant les pavés luisants de pluie qui défilaient sous mes pieds.

Le corps d'Ethan était brûlant contre le mien, et je ne tremblais plus. D'accord, j'avoue que c'était agréable, même si mon cœur battait la chamade et que je me déplaçais avec la grâce d'un pachyderme à qui il aurait manqué une patte tellement j'étais nerveuse.

— Ça va mieux ? me demanda Ethan en me frottant le bras pour me communiquer davantage de chaleur.

J'avais le feu aux joues, qui devaient être aussi écarlates que la cape d'un matador.

Je pense être plus mûre que les filles de mon âge, et c'est effectivement le cas dans beaucoup de domaines. Combien de filles de seize ans savent tenir les comptes ? Mais avec les garçons, j'étais à peu près aussi expérimentée qu'une gamine de douze ans, et ça se voyait. Ma langue restait collée à mon palais et j'avais une conscience aiguë de la façon dont Ethan me touchait. Je n'osais pas le regarder et j'étais heureuse que mes cheveux cachent en partie mon visage.

—Arrête un peu tes sérénades, Ethan, dit Kimber, d'une voix déjà résignée.

—Quelles sérénades ? protesta-t-il. Je me contente de lui tenir chaud puisque tu n'as pas jugé bon de lui prêter autre chose qu'un tee-shirt.

Kimber grommela quelques mots que je ne compris pas, mais qui n'avaient pas l'air flatteurs. Je doutais même qu'elle possédât des vêtements plus chauds, les faës semblant parfaitement insensibles au froid. La chaleur qui émanait d'Ethan était considérable et je

m'interrogeai sur leur température corporelle.

Peut-être bien qu'il voulait simplement me réchauffer. Mais j'étais toujours aussi crispée, et ce fut un petit miracle qu'on ne se casse pas la figure, vu que je le percutais à chaque pas, incapable de m'accorder à son rythme.

Nous marchâmes plus facilement une fois dans la rue principale. Je n'étais pas fan des ruelles pavées. Elles étaient certes très jolies à regarder, mais on avait vite fait de s'y tordre une cheville. Je pariais que les talons hauts n'étaient pas à la mode en Avalon.

Il n'y avait pas grand-chose à voir au-delà de la route elle-même, rien qu'une bordure herbeuse bien entretenue et un parapet d'aspect solide qui nous séparait du ravin. La seule idée d'un accident de voiture sur cette route de montagne me retourna l'estomac. Peut-être que le cheval n'était pas un moyen de locomotion aussi incongru que je l'avais pensé.

Il n'y avait pas beaucoup de circulation, et nous pûmes traverser sans encombre malgré ma démarche cahotante. Je ne voyais pas où ils m'emmenaient. J'avais beau scruter le bord de la route en amont et en aval, je ne distinguai rien qui fût d'un intérêt quelconque.

Sauf le paysage au-delà du parapet, mais ça ne me tentait pas beaucoup de regarder par là. J'étais peut-être davantage sujette au vertige que je ne le croyais.

—Où allons-nous ? demandai-je, heureuse de constater que je pouvais encore parler.

—Ici, répondit Ethan, et nous nous arrêtâmes.

« Ici » ne possédait rien de particulier. Je fronçai les sourcils, mais refusai de lui faire le plaisir de poser plus de questions. Si Ethan tenait tant que ça à me faire passer ce maudit test, à lui de m'expliquer ce qu'il attendait de moi.

Le silence s'étira quelques instants entre nous avant qu'il reprenne la

parole, et je crois bien qu'il était contrarié d'avoir perdu à ce petit jeu. Dana un, Ethan zéro ! J'avais ouvert le score.

—Regarde le paysage alentour et dis-nous ce que tu vois.

Au moins ne me demandait-il pas de regarder en bas. Lentement, je levai la tête, ne sachant pas trop à quoi m'attendre. Je rassemblai mon courage, prête à affronter quelque chose de flippant.

Mais je ne vis qu'un épais brouillard qui rendait impossible de distinguer quoi que ce fût au-delà des douves.

—Suis-je censée voir quelque chose de spécial ? le questionnai-je, mais je commençais à éprouver un début de soulagement.

Je ne voyais rien d'extraordinaire, ce qui signifiait que je n'étais pas ce qu'ils pensaient. Ce qui voulait dire que je ne servais les ambitions politiques de personne, et que je pouvais encore espérer pouvoir m'installer chez mon père et vivre une vie presque normale. C'était peut-être bientôt la fin de ce cauchemar.

Je vacillai sur mes jambes, soudain prise de vertige, et j'appréciai la présence du bras d'Ethan, toujours autour de moi. J'eus un haut-le-cœur et le goût de mes Cheerios me remonta dans la gorge. Charmant.

—Je crois que j'ai le mal des hauteurs, dis-je en ramenant bien vite mon regard sur l'herbe à mes pieds.

—Observe encore une minute, me pressa Ethan.

—Non merci. À moins que tu ne veuilles que je gerbe sur tes chaussures.

Il se déplaça derrière moi et je sentis soudain sa main sous mon menton, m'obligeant à lever la tête.

—Encore une minute, insista-t-il.

Ma première réaction consista à fermer les yeux pour ne pas me laisser faire. Mais il ne me lâcha pas, et lorsque j'essayai de me dégager, il m'entoura de son autre bras.

—Regarde, dit-il. S'il te plaît.

C'est le « s'il te plaît » qui eut raison de moi. Il avait l'air presque désespéré, et je me rendis compte que ce que je pouvais voir - ou pas - était pour lui de la plus haute importance. Je décidai de supporter cette nausée encore une minute ou deux.

En outre, Ethan connaissait sûrement un sortilège pour m'obliger à garder les yeux ouverts, et je ne voulais pas en arriver là.

Avec un soupir résigné, j'ouvris lentement les paupières, me préparant à retrouver le vertige et l'écœurement. Ils étaient là comme prévu et je retins mon souffle en espérant ne pas vomir. La chaleur des bras d'Ethan autour de moi m'aida à me ressaisir et je laissai mon regard plonger dans le paysage environnant.

Je ne voyais toujours que le brouillard. Sauf que... ce brouillard avait quelque chose d'étrange. Je regardai mieux pour essayer de comprendre de quoi il s'agissait. À travers le brouillard, je distinguai des trouées de la campagne anglaise... mais il y avait aussi un miroitement... quelque chose d'autre. Une image fantôme superposée aux champs et aux maisons, comme en surimpression. Je tentai de me concentrer sur cette image fuyante, et soudain elle devint parfaitement nette.

Au-delà des douves s'étendait maintenant une épaisse forêt sombre. Plus un pâturage ni une habitation en vue... sauf sous la forme d'une image fantôme rémanente.

—Ouah ! m'exclamai-je avec un petit cri.

Mon cœur bondit dans ma poitrine tandis que ma gorge se contractait sous l'effet de la panique. Je voulus reculer, mais Ethan me maintenait toujours.

—Qu'est-ce que tu vois ? me demanda-t-il.

Je secouai la tête, les yeux perdus dans le brouillard, refusant de croire ce qu'ils voyaient. Je battis des paupières, mais la forêt était toujours là. Eh merde. Je me focalisai sur l'image de la campagne anglaise qui reprit progressivement corps sous mes yeux tandis que la forêt passait au second plan, sans disparaître pour autant.

—Que diable... ? murmurai-je.

Ma tête se mit à tourner et j'avais l'impression que j'allais basculer dans ce brouillard qui changeait continuellement d'aspect quand je le regardais.

—Lâche-la, dit Kimber, qui avait posé une main sur mon bras. Nous savons très bien ce qu'elle voit.

—Je veux le lui entendre dire ! insista Ethan.

Il me tenait toujours le menton relevé, son visage à côté du mien. Je me serais inquiétée de cette proximité si je ne m'étais pas sentie aussi mal.

—Regarde-la, espèce de connard ! s'écria Kimber d'une voix tranchante comme l'acier. Elle est sur le point de s'évanouir.

Curieusement, ça me parut une excellente idée. En m'évanouissant, je perdrais connaissance, mes yeux ne seraient plus obligés de voir l'impossible, et je n'aurais plus ni vertige ni nausée. Et peut-être que, lorsque je m'éveillerais, tout aurait disparu et je me rendrais compte que ça n'était qu'un mauvais rêve. Soudain, tout devint noir.

## CHAPITRE 9

Pour votre information, s'évanouir, c'est nul. J'avais toujours cru que tourner de l'œil consistait simplement à perdre connaissance pendant quelques instants. Je ne savais pas qu'il fallait y ajouter la nausée, la tête qui tourne, des frissons et la peau moite.

Je revins à moi assise sur la bordure herbeuse, adossée à quelque chose de dur et de chaud. Kimber me giflait à la volée. Je clignai les paupières, mais elle ne s'arrêta pas tout de suite. J'avais les joues en feu et les yeux pleins de larmes à cause de ses allers-retours, et comme vous savez, je n'étais déjà pas au mieux de ma forme.

—Arrête ça ! m'écriai-je brusquement.

Je baissai la tête et tentai d'arrêter son bras, mais elle avait de meilleurs réflexes et j'eus droit à une baffe supplémentaire.

—Tu es de retour dans le monde des vivants ? me demanda-t-elle.

Je lui lançai un regard furieux. Ce contre quoi j'étais appuyée se mit à bouger et je me rendis compte que c'était Ethan, secoué d'un rire. Je me dégageai et bondis sur mes pieds en grognant.

Beaucoup trop vite. Je fus reprise de vertige. Je vacillai sur mes jambes et battis des bras pour retrouver mon équilibre. Comme vous l'imaginez, Ethan se précipita pour me soutenir.

—Vas-y mollo, dit-il. À moins que ça ne te plaise à ce point de t'évanouir.

—Non merci, marmonnai-je, et je me reposai sur lui le temps que le monde s'arrête de tourner autour de moi.

Les rafales de pluie étaient devenues plus violentes et pouvaient presque être qualifiées d'ondée soutenue. Mon pantalon était trempé aux fesses. Mon Dieu, faites que ce soit à cause de l'herbe mouillée.



J'avais eu suffisamment d'humiliations pour la journée.

—On va te ramener à l'abri, dit Ethan. Et je parie que tu serais ravie de boire une tasse de thé.

Je fis de mon mieux pour ne pas faire la grimace.

—C'est surtout une tasse de café qui me ferait plaisir, répondis-je, mais pas plus Ethan que Kimber ne semblèrent intéressés par mes desiderata.

Une fois de plus, Ethan me passa un bras autour des épaules, et cette fois Kimber ne protesta même pas. Je m'efforçai de ne pas penser à ce que j'avais vu et à ce que ça pouvait impliquer, ni au fait que j'avais tourné de l'œil, et j'étais moins consciente de la chaleur du corps d'Ethan contre le mien. Lorsque je sortis de ma torpeur, je découvris que mon bras avait trouvé sa place autour de sa taille et que j'avais accordé mon pas au sien.

Après avoir regagné la cour, nous montâmes tous les trois chez Kimber. Elle me donna des vêtements secs et je m'éclipsai dans la salle de bains pour me changer. Il me vint à l'esprit que ma vie aurait été beaucoup plus simple si j'avais prétendu ne rien voir de spécial en regardant le paysage. Je mentais assez bien - Maman m'avait donné des tas d'occasions de m'entraîner -, mais je doute que j'eusse été capable de donner le change face au vertige et à la nausée.

Observant mon visage dans le miroir après m'être changée, je me reconnus à peine. Mes yeux étaient trop grands, ma peau trop pâle. Je me penchai en avant pour examiner les racines de mes cheveux, m'attendant confusément à les trouver blanchies, mais tout semblait encore normal de ce côté-là.

Je m'aspergeai le visage d'eau brûlante, ce qui rendit quelques couleurs à mes joues. Je respirai ensuite un grand coup et rejoignis Ethan et Kimber dans le séjour. À ce stade, je commençais à penser que je ne voulais pas d'une explication sur ce que je venais de voir, mais je me doutais bien que je n'aurais pas le choix.

Ethan et Kimber étaient assis sur le sofa qui m'avait servi de lit la nuit dernière, penchés l'un vers l'autre de telle sorte que leurs têtes se touchaient, et ils discutaient à voix basse, aussi ténue qu'un souffle. Ethan avait l'air très sérieux, et Kimber était renfrognée. À se demander si elle souriait jamais en présence de son frère.

Ils me virent en même temps. Kimber s'interrompit au milieu d'une phrase, et Ethan se redressa en m'offrant un de ses sourires aveuglants. Ce fut comme un rayon de soleil, et je lui souris en retour malgré tout ce qui s'était passé. Un service à thé très collet monté était disposé sur la table ; Kimber fit un tintouin de tous les diables en versant le thé dans les trois tasses. Je savais qu'elle était tout sauf maladroite, et ce boucan était sans doute destiné à agacer Ethan. Ce qui fonctionna à merveille. Il cessa de me sourire pour lui faire les gros yeux.

J'en profitai pour respirer. Je n'avais pas réalisé que j'avais retenu mon souffle tout le temps que ses yeux étaient restés posés sur moi. Mon cœur semblait faire des figures de haute voltige dans ma poitrine. Je pourrais m'habituer très vite au regard d'Ethan, à son sourire et à la chaleur qu'il me distillait.

Je secouai la tête. Ce garçon n'est pas pour toi, Dana, me disait une petite voix intérieure. Il était très agréable d'être traitée en femme et pas comme une gamine par un mec aussi canon, mais je n'osais pas me laisser aller à penser qu'il pût y avoir là autre chose qu'un badinage habituel. Je ne suis pas un laideron - comment serait-ce possible avec le sang elfique qui coule dans mes veines ? -, mais pas non plus une beauté fatale. Et je ne suis sûrement pas assez canon pour attirer l'attention d'un garçon comme Ethan. Hyperbeau, même pour un faë, et qui pouvait s'offrir des filles plus jolies, plus expérimentées et plus sophistiquées que moi. J'ai toujours fait en sorte de ne pas être déçue en n'espérant pas l'impossible.

Je me sentais mal à l'aise et vaguement idiote en m'asseyant dans le fauteuil ancien à dos droit, perpendiculaire au sofa. Je pris la tasse de thé que Kimber avait placée à mon intention - à côté d'elle, et pas d'Ethan, évidemment - même si cette boisson ne me disait rien. Surtout lorsque je découvris les petits brins noirs au fond de ma tasse.

Ils n'utilisaient manifestement pas de sachets en Avalon. Soupir.

Je portai la tasse à mes lèvres et bus une timide gorgée. Je la reposai ensuite dans sa soucoupe et m'abandonnai à la contemplation des feuilles de thé, me demandant ce qu'y lirait une voyante. Quelque chose me disait qu'il n'en sortirait rien de bon.

—Bon, alors c'est maintenant que vous allez tout me dire ? demandai-je sans lever les yeux de ma tasse.

Comme si, en évitant tout contact visuel, je pouvais aussi éviter que les deux faës ne m'expliquent ce que ma perception changeante signifiait.

—Tu es une fille très spéciale, Dana Stuart, répondit Ethan.

Je levai les yeux vers lui malgré moi et restai prisonnière de son regard. Je suis peut-être naïve, mais j'ai vu assez de films et de séries télé pour reconnaître le regard de braise qui illumina ses magnifiques iris turquoise. Ma gorge se noua, et je ne savais plus si cela me faisait chaud partout ou plutôt froid dans le dos. Je réprimai un frisson.

—Je m'appelle Hathaway, dis-je faiblement.

Mes parents n'ayant jamais été mariés, je portais le nom de ma mère depuis ma naissance et j'avais bien l'intention de le garder.

Ses lèvres s'incurvèrent, mais ses prunelles ne se départirent pas de cet éclat sombre et ardent.

—Stuart ou Hathaway, tu es quelqu'un de spécial. Kimber se racla la gorge ostensiblement, et Ethan fit la moue.

—Faut toujours que tu me gâches mes effets, grommela-t-il.

Elle s'apprêtait à lui répondre, mais il l'interrompit d'un geste et reporta son attention sur moi.

—Tu sais que ton père fait partie de l'élite et que c'est l'un des faës

les plus puissants d'Avalon.

Là, pour le coup, je sursautai. J'aurais aimé que ma mère m'ait dit la vérité toutes ces années, j'aurais su ce qui m'attendait en Avalon. Mais elle m'avait raconté tant d'histoires contradictoires qu'il m'était impossible de distinguer la vérité de la fiction. Malheureusement, je fus bien obligée d'admettre qu'elle n'avait pas menti sur la position de mon père.

—Les faës ne sont pas un peuple très fertile, dit Ethan. Il est rare que naisse un enfant d'une union entre nous, et c'est encore plus rare avec des humains.

Il retrouva son sourire en coin.

—Kimber est une sorte de phénomène rien que parce qu'elle est née moins de deux ans après moi.

Kimber lui frappa le bras.

—La plupart des gens me considèrent plutôt comme un bébé miracle, pas comme un « phénomène », fit-elle remarquer, mais ses yeux disaient que ce n'était pas la première fois que ce mot lui était associé.

Cela me la rendit immédiatement plus sympathique, et je compris que son caractère ombrageux était une protection.

—Habituellement, poursuivit Ethan, un sang-mêlé hérite majoritairement des... caractères de sa mère, faute d'un meilleur terme.

—On peut peut-être parler d'héritage pour mieux décrire la chose, suggéra Kimber, qui avait apparemment digéré sa blessure.

Ethan considéra le mot quelques instants avant d'opiner du chef.

—Oui, je crois qu'on peut dire ça. Ainsi donc, un sang-mêlé né d'une mère faë sera beaucoup plus elfique qu'humain, et réciproquement.

—C'est pour cette raison qu'un enfant né d'une mère faë ne peut pas passer d'Avalon au monde des mortels, et inversement, ajouta Kimber.

Ethan hocha la tête.

—Exactement. Mais certains faës très puissants ont des gènes dominants. Et quand Seamus Stuart conçoit un enfant de mère humaine, il y a de fortes chances que cet enfant soit plus faë que la moyenne des sang-mêlé. Dans certaines circonstances très rares, il peut même naître sang-mêlé au sens littéral, moitié faë, moitié humain. Et au lieu d'être affilié au seul royaume de sa mère, un tel sang-mêlé est rattaché aux deux mondes à la fois.

—On appelle ces sang-mêlé des Passemondes, expliqua Kimber, parce qu'ils peuvent circuler entre Avalon, la Faëry et le monde des mortels selon leur bon vouloir.

—Ce qui est déjà un pouvoir considérable en soi, continua Ethan, et c'était presque comme s'ils avaient répété cette conversation, chacun exécutant sa partition pour donner un maximum d'effets à leur histoire. Mais ce qui rend les Passemondes plus puissants encore, c'est leur capacité à transporter la technologie au royaume de la Faëry.

—Et la magie dans le monde des mortels, termina Kimber.

Je restai hébétée dans mon fauteuil, la bouche grande ouverte, et ma tête tournait presque autant que... Je gardai le souvenir de la vision que j'avais eue en plongeant mon regard dans le paysage brumeux.

Je déglutis et finis par retrouver ma voix.

—Nom de Dieu ! pestai-je.

Je n'ai pas l'habitude de jurer, mais s'il y avait bien un jour pour commencer, c'était l'occasion ou jamais. Tout ça était encore plus dingue que ce que j'avais pu imaginer dans mes pires cauchemars. Et moi qui étais venue en Avalon pour essayer d'avoir une vie plus normale !

—Et quand j'ai regardé le paysage... commençai-je d'une drôle de voix rocailleuse.

Ethan hocha la tête.

—Tu as vu ce que les Passemondes appellent la Moire : une sorte de fenêtre ouverte à la fois sur le monde des mortels et sur la Faëry. On dit que c'est très... déstabilisant.

Je gloussai nerveusement en essuyant mes mains moites sur mon pantalon.

—On peut dire ça comme ça.

Je me rappelai le vertige et la nausée, un souvenir si présent que mon estomac se noua.

—Combien sommes-nous ? demandai-je.

Car je ne pouvais plus nier que j'étais bien une Passemonde. J'aurais aimé me convaincre que j'avais eu une hallucination, mais je savais ce que j'avais vu.

Comme dans un rêve, je captai le regard qu'échangèrent Ethan et Kimber. Obéissant à leur arrangement secret, ce fut Ethan qui répondit.

—Le dernier est mort il y a environ soixante-quinze ans.

J'acquiesçai prudemment. Puis je bondis sur mes pieds, renversant mon fauteuil, et j'eus à peine le temps d'atteindre les toilettes avant de rendre mes Cheerios.

## CHAPITRE 10

Je suis restée barricadée dans cette salle de bains pendant près d'une heure. Kimber et Ethan essayèrent chacun leur tour de m'en faire sortir, mais laissèrent tomber en voyant que je ne répondais pas. Je suis sûre et certaine qu'ils auraient pu forcer la porte s'ils l'avaient voulu, mais heureusement pour moi, ils me fichèrent la paix.

J'ai toujours méprisé ma mère à cause de son penchant pour la bouteille, mais je vous jure que si j'avais eu de l'alcool sous la main, j'aurais pu me saouler dans l'espoir de faire disparaître tous mes problèmes. Assise sur les toilettes, les bras noués autour de mes genoux, je réfléchissais au moyen de me tirer de ce pétrin. Tante Grâce avait dit que je serais toujours en danger même si je quittais Avalon, maintenant qu'on connaissait mon existence. Et dans la mesure où cette même tante Grâce détenait toujours mon passeport, je n'avais de toute façon aucune chance de quitter Avalon.

Les larmes me montèrent aux yeux. Pourquoi ma mère n'était-elle pas fichue d'être une mère normale ? Elle n'aurait pas pu s'inscrire dans un de ces stupides programmes des Alcooliques Anonymes en douze étapes ? Elle n'avait même pas essayé. Si au moins elle avait fait des efforts pour arrêter de boire, je n'en aurais peut-être pas eu ma claque au point de fuguer, et rien de tout cela ne serait arrivé. Je ne demandais pas une mère parfaite, j'avais juste besoin d'une mère qui ne buvait pas. Était-ce trop demander ?

Je reniflai et balayai mes larmes d'un revers de main. S'il y avait bien une chose que la vie m'avait apprise, c'était que les pleurs ne résolvaient jamais rien. J'étais celle qui devait garder la tête froide quand ma mère se tapait des crises d'hystérie. J'étais devenue très forte au petit jeu qui consistait à mettre de côté mes propres sentiments, et c'est ce que je fis. Avec beaucoup de difficultés, je finis par retrouver un semblant d'équilibre.

Quand j'osai enfin sortir de mon refuge, Ethan était parti. Kimber s'affairait de nouveau dans la cuisine, et je l'y rejoignis. Elle faisait

cuire quelque chose. Je crus d'abord que c'était du riz au lait, mais ce n'était pas ça. Mon estomac, qui venait de se vider complètement du peu qu'il contenait, estima l'odeur alléchante, quoi que ce fût.

En arrivant dans la cuisine, je vis Kimber passer une préparation qui avait la couleur de la colle et la consistance du vomi à travers un chinois. Soudain, c'était beaucoup moins appétissant. Un liquide épais de couleur bistre s'écoulait de la passoire dans une petite casserole posée sur la gazinière. Une fois qu'elle eut exprimé tout le liquide possible, Kimber jeta le contenu de la passoire dans la poubelle.

—C'est presque prêt, annonça-t-elle sans me regarder, toute à ce qu'elle faisait.

Une bouffée de vapeur lui monta au visage, et je vis que sa peau était couverte d'une fine pellicule de sueur. Je ne sais pas ce qu'elle concoctait, mais c'était bouillant.

—Je n'ose pas demander. Qu'est-ce qui est presque prêt ?

Elle ajouta une grosse cuillerée de miel et remua. Elle alluma ensuite le feu, et de petites flammes bleues vinrent lécher le fond du récipient.

—Ton véritable lait de poule à l'ancienne, dit-elle en tirant du placard au-dessus de l'évier une bouteille d'un liquide ambré qui ressemblait à de l'alcool.

—C'est quoi un lait de poule ? lui demandai-je tandis qu'elle versait une généreuse rasade - je tiquai en voyant l'étiquette - de whisky dans la casserole.

—C'est un remède contre les coups de froid. Les migraines. Pour se remettre de ses émotions. Contre l'insomnie. Ou...

—D'accord, j'ai compris le truc. C'est un remède miracle. Mais je suis trop jeune pour boire de l'alcool.

Elle éclata de rire en essuyant la sueur de son front avec son avant-bras.



—Aux yeux de la loi, moi aussi, mais ce n'est pas ça qui va m'en empêcher. J'ai bu mon premier lait de poule à l'âge de cinq ans. Tu as plus de cinq ans, n'est-ce pas ?

Je humai l'air pour essayer d'en identifier les ingrédients, mais je ne fus pas fichue de reconnaître autre chose que le whisky.

—Mais qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a dedans, à part assez d'alcool pour me faire tourner la tête ?

Elle touilla sa mixture, qui bouillonnait joyeusement, en haussant les épaules.

—Du lait, du porridge, du miel, un peu de noix de muscade et bien sûr ce délicieux whisky irlandais.

Beurk ! Du porridge ? Qui pouvait avoir l'idée de mettre du porridge dans une boisson alcoolisée ? Je cherchais déjà comment y échapper sans me montrer trop grossière.

Kimber coupa le feu et sortit deux mugs qu'elle remplit à ras bord du liquide épais et crémeux. Je suis sûre d'avoir fait la grimace, mais Kimber ne se laissa pas décourager pour autant. Elle fit glisser l'un des mugs vers moi, et je le pris entre mes mains presque par réflexe. Je restai ensuite plantée là à regarder ma tasse en me demandant si j'allais devoir faire une nouvelle visite aux toilettes.

—Je te promets que ce n'est pas du poison, dit Kimber en soufflant sur sa propre boisson avant d'en aspirer une délicate gorgée. Je connais peu de situations qu'un bon lait de poule ne peut pas arranger.

J'hésitai encore. Puis, je songeai à l'attaque des spriggans l'autre nuit, à la Moire que j'avais contemplée cet après-midi même, et à la découverte que j'étais la seule et unique Passemonde en vie. J'en conclus donc que boire ce lait de poule n'était pas si terrible.

J'en absorbai une timide rasade et me brûlai immédiatement la langue. La chaleur descendit de mon gosier jusqu'à mon estomac. Je me frappai la poitrine du poing.

—Ça passe tout seul, fis-je d'une voix exagérément rauque.

Kimber eut un petit sourire qui la fit ressembler plus que jamais à son frère.

—Bois-en encore un peu. Ça va se répandre en toi.

—Quoi, comme de la moisissure ? m'inquiétai-je en prenant malgré tout une seconde gorgée.

Le goût du whisky et du miel dominait, ce qui me permit d'oublier plus ou moins que j'étais en train de boire du lait et du porridge. Je ne l'aurais jamais avoué de vive voix, mais je trouvai la boisson de Kimber chaude et réconfortante, et d'une texture délicieusement crémeuse qui me soufflait de ne même pas songer au nombre de calories qu'elle devait contenir.

Nous bûmes en silence un moment. Pendant que Kimber nettoyait une fois de plus sa cuisine, je me contentai de rester accoudée au comptoir. La sensation de brûlure diminuait à chaque gorgée, et je me dis que l'alcool avait dû s'évaporer. Je n'avais jamais bu jusqu'ici plus d'une gorgée ou deux d'une boisson alcoolisée, mais je doutais fortement que la chaleur et l'alanguissement que j'éprouvai soient dus au seul lait chaud.

—Tu buvais vraiment ce truc à l'âge de cinq ans ? demandai-je à Kimber.

J'avais du mal à articuler ou c'était mon imagination ?

—Je suis sûre que le lait de poule que me faisait ma mère était beaucoup moins fort. Et je crois qu'elle y mettait du vin. Mais oui.

Elle sourit encore. Mince alors ! Le lait de poule semblait lui réussir, à elle aussi.

—Tu vois pourquoi c'est un remède miracle ?

J'acquiesçai, à moitié dans les vapes, mais c'était une sensation

agréable. Le lait de poule avait apaisé la nausée, et je mourais de faim. Heureusement, Kimber avait anticipé ce regain d'appétit, et sans me laisser le temps de réclamer elle sortit du réfrigérateur une assiette de fruits coupés en morceau et un plateau de petits sandwiches.

Debout dans la cuisine, nous picorâmes à tour de rôle en piochant dans les plats. J'appréciai beaucoup ses petits sandwiches au concombre et les fraises fraîches, et j'aurais volontiers englouti tout le plateau à moi toute seule. Pourtant, le lait de poule était assez roboratif.

—Je peux te poser une question ? demandai-je à Kimber, qui avait la bouche pleine de fraises.

Elle me fit un drôle d'air, et je me souvins de la blague pourrave qu'elle m'avait envoyée la dernière fois que je lui avais demandé ça. Je n'attendis pas sa réponse cette fois.

J'examinai les fruits dans ma main avec beaucoup d'attention.

—Est-ce qu'Ethan me fait des avances, ou est-ce qu'il se comporte comme ça avec toutes les filles ?

La réaction de Kimber laissait entendre qu'il me draguait, mais je n'arrivais pas à comprendre pourquoi il aurait fait ça.

Kimber prit son temps pour répondre, et j'en profitai pour lui couler un regard en douce. Elle avait les lèvres pincées et un air contrarié que je ne compris pas. Envolés, les effets positifs du lait de poule.

—Si c'est le cas, ce n'est pas grave, la rassurai-je. Je suis capable de gérer

Je dis ça avec l'assurance d'une fille qui devait repousser tous les jours des soupirants bourrés d'hormones, mais évidemment, c'était de la frime. J'en avais oublié de respirer quand il m'avait enveloppée de son regard brûlant, et je sentais encore la chaleur de son corps contre le mien.

Kimber secoua la tête et me regarda dans les yeux.

—Non, tu n'en es pas capable, me dit-elle tout à trac. Il a conduit des filles plus expérimentées que toi dans son lit.

J'émis un reniflement faussement offensé.

—Tu ne me connais pas, je pourrais très bien être la chaudasse du lycée.

Elle rit.

—Oui, et c'est pour ça que tu rougis chaque fois qu'il te regarde.

Raté. Je décidai de changer de tactique.

—Soit, il me fait des avances. Mais pourquoi ? Je ne pensais pas que les garçons de son âge s'intéressaient aux lycéennes.

Et encore moins aux lycéennes moitié humaines et pas vraiment canon.

Kimber plissa de nouveau les yeux et prit le temps de la réflexion.

—Ethan se prend pour un mec très viril, mais il n'a que dix-huit ans. Je sais que tu es plus jeune que lui, mais il te considère néanmoins comme une cible valable. En plus, tu n'es pas n'importe quelle lycéenne. Tu es une Passemonde. Tu as le potentiel pour devenir... très puissante. Et Ethan raffole du pouvoir.

Je détournai rapidement les yeux afin qu'elle ne voie pas mon expression, même si j'ignorais quelle tête je faisais. J'ignore ce que j'avais espéré. Peut-être qu'elle flatte mon ego en me disant qu'Ethan avait été séduit par mon intelligence et mon esprit piquant. J'aurais su qu'elle mentait à coup sûr. Je n'étais déjà pas particulièrement brillante dans la vie de tous les jours, mais quand Ethan était dans les parages, je me comportais comme si mon QI culminait à soixante-dix.

Cependant, l'idée qu'il me drague à cause de ma puissance, présente

et à venir.

L'estime que j'avais de lui s'amointrit drastiquement. Je soupçonnais pourtant qu'il me suffirait de le revoir pour tout jeter aux orties. Il aimait le pouvoir, certes, mais ce n'était pas forcément pour ça que je l'intéressais ? Ce n'était peut-être qu'une coïncidence. D'ailleurs, il ne savait même pas ce que j'étais jusqu'à cet après-midi.

Je me sermonnai intérieurement. Tout ça n'avait que peu d'importance. Tant que je resterais en compagnie de Kimber, Ethan ne pourrait pas entreprendre grand-chose, hormis quelques regards qui tuent ici ou là. Et le fait d'avoir à gérer les avances d'Ethan me servirait sans aucun doute quand un garçon un peu plus accessible se manifesterait. Mieux valait jouer les oies blanches transies d'appréhension maintenant que face à un type avec qui j'aurais mes chances.

—Je suis sûre qu'Ethan t'apprécie pour toi-même, ajouta gentiment Kimber.

J'imagine qu'elle venait de prendre conscience que ses paroles ne me faisaient pas sauter de joie.

—Il ne te draguerait pas autant si tu ne l'intéressais pas. C'est juste... (elle secoua la tête)... c'est juste qu'avec lui, il faut toujours se méfier des apparences.

—Toi et lui, vous ne vous entendez pas très bien, je me trompe ? demandai-je timidement.

Ce n'était pas mes affaires, mais même le plus parfait crétin pouvait voir qu'ils se disputaient très souvent.

Le visage de Kimber s'assombrit et elle détourna les yeux.

—Ne parlons plus d'Ethan, tu veux bien ?

Son téléphone bipa à ce moment-là, m'arrachant un petit cri d'effroi tellement j'étais tendue. Kimber se dérida et réprima un sourire.

Elle prit son portable sur le comptoir pour lire le texto qu'elle venait de recevoir. Ses yeux s'écarquillèrent et elle proféra quelque chose dans une langue qui m'était totalement inconnue. Mon petit doigt me dit pourtant que c'était un juron.

Kimber reposa brutalement le téléphone, puis me prit par le bras et me tira hors de la cuisine.

—Hé ! protestai-je en trébuchant.

—Chut ! me souffla-t-elle. C'était Ethan. Ta tante vient de faire une descente chez lui, et je parie qu'elle sera ici d'une minute à l'autre.

Je ravalai mes protestations et laissai Kimber m'emmener dans sa chambre. J'eus un mouvement de recul quand elle ouvrit la porte de son placard pour m'y faire entrer. Tout le reste de son appartement était peut-être obsessionnellement bien rangé, mais sa penderie était un vrai cauchemar, bourrée à ras bord de vêtements, de chaussures, de boîtes et d'un assortiment de trucs divers entassés là bon gré mal gré. Il m'aurait fallu une pince-monseigneur pour pouvoir pénétrer là-dedans.

—Tu dois te cacher ! me pressa Kimber. Vite. À moins que tu ne préfères passer un peu plus de temps en famille avec Grâce et Lachlan ?

Je ne croyais pas vraiment à leur théorie au sujet de tante Grâce, qui aurait voulu se débarrasser de moi, genre « définitivement ». Mais je n'avais aucune envie de me retrouver sous les verrous, et même si je ne pouvais pas dire que je la détestais vraiment, tante Grâce m'était parfaitement antipathique.

Je me frayai un chemin dans le placard encombré. Kimber dut déplacer quelques objets pour me laisser passer. Je finis tout au fond, coincée entre un tas de boîtes à chaussures empilées du sol au plafond et une volumineuse robe de soirée garnie de plumes qui me chatouillaient la joue.

On sonna à la porte. Kimber remit hâtivement en place tout ce qu'elle avait sorti. J'étais ensevelie sous assez d'épaisseurs pour ne même plus distinguer la porte, que Kimber parut d'ailleurs avoir un mal fou à fermer.

Elle y parvint finalement, et je me retrouvai seule dans le noir. Je fermai les yeux en poussant un soupir, essayant d'oublier que je me trouvais dans un placard obscur et que tante Grâce n'était qu'à quelques mètres de moi. À chaque expiration, les plumes de la stupide robe de Kimber me chatouillaient la joue, ce qui devint rapidement insupportable. J'essayai d'intercaler ma main, dont la peau était tout aussi sensible.

Je n'entendais aucun bruit. J'espérai que cela signifiait que tante Grâce n'était pas en train de mettre l'appartement à sac pour me trouver. Et que je pourrais sortir de ce placard avant de devenir folle. À supposer que je ne le fusse pas déjà. Si elle avait bien l'intention de procéder à une fouille en règle, je songeai qu'elle aurait sans doute pu employer un sortilège quelconque. Note à moi-même : si je m'en sors, demander à Kimber de m'expliquer comment fonctionne la magie.

Difficile d'évaluer le temps qui passe quand on est dans le noir et que l'on n'entend rien, mais j'avais l'impression d'être dans ce placard depuis des heures. L'atmosphère était étouffante depuis que Kimber avait fermé la porte et un filet de sueur coulait le long de ma colonne vertébrale et entre mes seins ridiculement petits. J'envisageai sérieusement d'arracher les plumes de la robe de Kimber, mais je craignis que le bruit ne me trahisse.

Pile au moment où je me demandais si Kimber ne nie laissait pas mariner ici rien que pour me jouer un tour, j'entendis des voix approcher. Je retins mon souffle et mon rythme cardiaque s'accéléra lorsque je reconnus celle de tante Grâce.

J'expirai lentement, sans faire de bruit. Mon cœur battait maintenant à tout rompre, et mon front était perlé de sueur.

—Vous voulez regarder sous mon lit ? entendis-je Kimber demander d'une voix pleine de sarcasme. Ou peut-être dans le placard ? Mais je

ferais attention avant d'ouvrir cette porte si j'étais vous. Il y a souvent des chutes d'objets. Je ne crois pas qu'elle rentrerait dans un de mes tiroirs, mais faites comme chez vous.

Kimber avait perdu la tête, ou quoi ? Était-elle réellement en train de suggérer à tante Grâce de fouiller la penderie ?

Je plaquai une main sur ma bouche pour étouffer mon cri lorsque la porte du placard s'ouvrit. Et même si j'essayais très fort de me persuader que ma tante n'avait pas l'intention de me tuer, je ne vous cacherais pas que j'étais terrifiée. Je me tassai dans mon coin, mais vu ce qu'il avait fallu déplacer pour me faire entrer là-dedans, tante Grâce devrait en faire autant pour me voir. Je cessai de respirer lorsque j'entendis cliqueter les cintres, et le raclement de chaussures qu'on reposait au sol. Kimber riait comme si elle était parfaitement insouciante, et j'avais envie de la gifler.

La porte se referma, et je perçus la fureur dans la voix de tante Grâce.

—Très bien ! gronda-t-elle. Toi ou ton frère l'aurez cachée ailleurs. Croyez bien que je la trouverai ! Vous et tous ceux qui ont participé à son enlèvement passerez les vingt prochaines années derrière les barreaux.

Kimber répliqua quelque chose que je ne compris pas, mais que tante Grâce avait manifestement capté, puisque j'entendis le claquement d'une gifle suivi du hoquet de surprise de Kimber. Je serrai les poings et me mordis la langue pour ne pas hurler. J'avais trouvé tante Grâce antipathique - et redoutable - dès notre première rencontre, et j'avais mis en plein dans le mille. Je tâtonnai à l'aveugle à la recherche d'une arme. Si Grâce frappait encore une fois Kimber, j'étais bien décidée à bondir de ma cachette pour voler à son secours. (Oui, je sais que c'est complètement stupide, mais rester cachée dans mon placard pendant que Kimber se faisait tabasser aurait été pour moi le comble de la lâcheté.) Heureusement, il n'y eut pas d'autre manifestation de violence jusqu'au martèlement furieux des pas de Grâce quittant les lieux.



## CHAPITRE 11

Je n'étais pas d'humeur joyeuse quand Kimber vint me libérer. J'avais les nerfs en pelote, je suais à grosses gouttes et j'étais tellement furieuse que je mourais d'envie de balancer mon poing dans son visage délicat. (Rien à voir avec le fait que j'étais prête à voler à son secours quelques minutes plus tôt.)

— Mais tu es dingue ou quoi ? lançai-je, manquant tomber du placard comme je trébuchai sur une raquette de tennis.

Qui aurait dit que les faës jouaient au tennis ? Un sport... si ordinaire.

Kimber me retint par les épaules avant que je m'étale, mais je me dégageai. Malheureusement pour moi, je marchai alors sur une chaussure, me tordis la cheville et atterris sur les fesses. Et dire que j'étais déjà de mauvaise humeur avant de sortir de ce maudit placard !

Je restai assise par terre et repoussai les mèches de cheveux collées à mon visage par la transpiration. Mon regard se posa d'abord sur la sandale à brides rouge au talon ridiculement haut sur laquelle j'avais trébuché, puis sur Kimber, qui ne pouvait plus retenir son rire. Je ne voyais vraiment pas ce qu'il y avait de drôle.

Je me remis sur pied tant bien que mal avec toute la dignité possible - c'est-à-dire proche de zéro. J'aurais aimé être un tout petit peu plus grande pour ne pas avoir à la regarder d'en bas.

—« Ou peut-être dans le placard » ? minaudai-je en caricaturant l'accent de Kimber. Tu voulais qu'elle me trouve, ou quoi ?

Elle leva les yeux au ciel - un truc qu'elle faisait beaucoup apparemment - et me gratifia d'un sourire condescendant.

—Si j'avais eu l'air d'avoir quelque chose à cacher, Grâce aurait mis la pièce à feu et à sang. Mais vu qu'elle s'attendait à ne rien trouver, elle n'a pas cherché très longtemps.

Ça me faisait mal de l'admettre, mais la logique de Kimber était implacable. Je me gardai donc bien de reconnaître qu'elle avait raison.

—J'ai failli faire une crise cardiaque quand elle a ouvert la porte. Tu aurais pu au moins me prévenir.

—Désolée, s'excusa-t-elle, d'un ton dépourvu de tout remords.

Sans plus s'occuper de moi, elle s'affaira à remettre dans le placard tout ce qui en était tombé. J'aurais pu l'aider, mais je n'étais pas non plus d'humeur serviable.

—Et toi, ça va ? lui demandai-je à contrecœur.

Kimber frotta sa joue rougie.

—Ça va, répondit-elle avec un sourire contrit. J'aurais mieux fait de la fermer avec quelqu'un comme elle. Il va falloir te trouver une autre planque, ajouta-t-elle tout en continuant à entasser des affaires dans les moindres interstices de sa penderie. Grâce pourrait avoir l'idée de revenir à l'improviste pour une autre inspection, et je ne veux pas croire deux fois à la chance.

—Mais j'ai un endroit où aller, lui fis-je remarquer. Chez mon père.

Kimber fronça les sourcils.

—Tu veux dire que tu auras un endroit où aller quand ton père sera sorti de prison. Je me suis renseignée pendant que tu étais barricadée dans la salle de bains. Il doit comparaître demain devant le Conseil, et ne sera donc pas libéré avant.

J'étouffai un juron et mon cœur se serra en réalisant à quel point ma vie était minable en ce moment. J'étais seule, sans un sou en poche ni même des vêtements de rechange, dans un pays qui m'était tellement étranger qu'il faudrait inventer un nouveau mot pour le dire, et je n'avais nulle part où aller. Je voulais rentrer chez moi. Comment aurais-je pu deviner que j'en arriverais là seulement deux jours après avoir posé le pied en Avalon ?

—Je dois quitter Avalon, dis-je, davantage pour moi-même que pour Kimber.

Grâce m'avait affirmé que je ne serais pas plus en sécurité en quittant la ville, mais je n'en étais pas si sûre. Ma mère et moi étions devenues très fortes en déménagement au fil des années, parce qu'elle voulait s'assurer que mon père ne nous trouverait jamais, et nous avons appris à ne laisser aucune trace derrière nous. Bien sûr, j'avais toujours envie de rencontrer mon père, mais pas si le prix à payer était une existence clandestine, traquée par tante Grâce, les spriggans, et Dieu savait quelles autres créatures cauchemardesques qui m'attendaient au détour d'une rue.

—C'est une bonne idée en théorie, déclara Kimber, qui referma la penderie avant de se tourner vers moi, l'air compatissant. Mais ta tante est le capitaine de la police des frontières, et tu sais très bien qu'elle fera surveiller chaque Porte pour t'intercepter. À supposer que tu parviennes à franchir les services d'immigration sans ton passeport.

—Je suis une citoyenne américaine, gémis-je. Ils ne peuvent pas me retenir ici contre ma volonté.

D'ailleurs, il serait peut-être judicieux de passer un coup de fil à l'ambassade américaine de Londres pour qu'ils me sortent d'ici.

Kimber me prit fermement par les épaules.

—Tu es une Passemonde. Le gouvernement d'Avalon se moque bien des incidents diplomatiques que pourrait lui valoir le fait de te garder ici contre ton gré. Ils considéreront que ça en vaut la peine.

Génial. Vraiment génial. Je ne pouvais pas quitter Avalon, j'étais pourchassée par ma tante, mon père était en prison, et les seules personnes qui semblaient me vouloir du bien étaient deux faës adolescents que je connaissais à peine.

Kimber m'étreignit une nouvelle fois.

—Ça va aller. Je suis sûre qu'Ethan et moi saurons te protéger jusqu'à

la libération de ton père.

—Merci, fis-je, la gorge nouée par l'émotion.

Elle et Ethan étaient de loin la meilleure chose qui me soit arrivée depuis que j'avais débarqué en Avalon. Sans eux, je serais toujours enfermée dans la cellule de tante Grâce... ou pire.

—Je suis vraiment contente que vous soyez venus me chercher l'autre nuit.

Kimber sourit, mais son expression était étrangement triste.

—On va faire profil bas tant qu'il fait jour, mais dès la nuit tombée nous te transférerons dans un endroit plus sûr.

—Aussi sûr que la grotte d'hier soir ? marmonnai-je entre mes dents.

Même si je suis certaine qu'elle m'avait entendue, Kimber ne releva pas.

—Grâce fait certainement surveiller mon appartement et celui d'Ethan, poursuivit-elle. Tu dois rester à l'intérieur et ne pas t'approcher des fenêtres.

Superjournée en perspective.

—Si je dois me cacher toute la journée dans l'ombre, autant mettre à profit ces quelques heures : je prendrais bien un cours de rattrapage en magie. Qu'est-ce qu'elle peut faire, comment ça marche, ce genre de trucs. Je suis une parfaite novice.

Cette idée n'eut pas l'air de la réjouir.

—Dans la famille, c'est Ethan l'expert en magie.

Je haussai les épaules.

—Je ne veux pas que tu me fasses une démonstration de magie,

seulement que tu m'expliques son fonctionnement. Tu es quand même capable de faire ça, non ?

—D'accord, soupira-t-elle. Mais je vais avoir besoin d'un autre lait de poule.

Je pourrais très vite devenir accro à ce truc-là, compris-je en aspirant une gorgée du lait de poule brûlant. Ma mère avait bien essayé de me faire boire du lait chaud une ou deux fois quand j'étais petite et que je ne trouvais pas le sommeil, mais c'était de la rigolade à côté.

À ma demande, Kimber avait eu la main beaucoup plus légère sur le whisky, même si elle en versa une seconde rasade directement dans sa propre tasse.

—Est-ce que tes parents savent que tu mets du whisky dans ton lait de poule ? voulus-je savoir.

Kimber renifla d'un air dédaigneux.

—Ils s'en moqueraient bien s'ils le savaient.

Elle fit en sorte de toujours s'interposer entre moi et la fenêtre du séjour tandis que nous nous réfugiions dans sa chambre, dont les lourdes tentures garantissaient une discrétion absolue. Elle s'assit sur son lit, et je choisis un fauteuil installé dans un coin près d'une lampe à pied. Sur une table près du fauteuil se trouvaient un manuel scolaire qui avait l'air de peser dix tonnes et un livre de poche jauni aux pages cornées. Comme je suis de nature curieuse, je regardai les titres. Le manuel s'intitulait : Analyse : fonctions d'une variable réelle. Premières fonctions transcendantes, et le livre de poche était Le jardin secret de Frances Hodgson Burnett, que je me rappelais avoir lu quand j'avais huit ans. Je regardai tour à tour les deux livres et Kimber en clignant les yeux. Ses joues se teintèrent d'un rose délicat.

—J'ai parfois besoin de me distraire de mes lectures académiques, dit-elle avec un haussement d'épaules.

—Tu es en fac de maths, alors ? demandai-je, incapable d'imaginer une lycéenne avec ce genre de bouquin.

Il fallait s'intéresser de très très près aux mathématiques pour lire ça. Elle ne ressemblait pourtant pas aux autres matheux que j'avais pu rencontrer. Je fis un rapide calcul : Ethan avait dit qu'elle avait deux ans de moins que lui, et Kimber que son frère avait dix-huit ans. Elle était donc beaucoup trop jeune pour aller à l'université, à moins d'être une sorte de génie.

—Je n'ai pas encore choisi ma matière principale, dit-elle. Mais je penche pour l'ingénierie.

Un ingénieur faë. C'était juste... trop bizarre. Combien de postes d'ingénieurs y avait-il en Avalon ? Des compétences en ingénierie étaient parfaitement inutiles dans la Faëry, elle serait donc forcée d'exercer ici. Évidemment, à en juger par les vêtements qu'elle portait et son mobilier, elle faisait sans doute partie de ces gens très agaçants qui n'ont pas besoin de travailler pour vivre.

—Si tu veux tout savoir, Ethan entre en première année de fac à la rentrée, et je serai en deuxième année. Dans la famille, il a hérité de la magie et moi de l'intelligence.

L'expression de son visage laissait entendre qu'elle n'était pas satisfaite de ce partage, ce qui me surprit. Le frère et la sœur semblaient être en rivalité constante, et j'aurais pensé que Kimber jubilerait de dépasser Ethan.

—Ça doit le rendre dingue, dis-je pour essayer d'en savoir plus.

Kimber but une gorgée de son lait de poule avant de me répondre :

—Tu parles, il s'en fiche pas mal. C'est lui qui a la magie, et c'est ce qui compte.

J'éprouvai une bouffée d'indignation.

—Tu ne crois pas qu'être douée d'une intelligence supérieure soit

important ?

Elle eut un sourire amer.

—Chez les humains, peut-être. Mais chez les faës, ça ne compte pas vraiment. (Elle inclina la tête sur le côté.) En d'autres termes, disons qu'Ethan est le joueur vedette de l'équipe de football américain, et moi la petite sœur intello. Lequel des deux récolte le plus de lauriers, à ton avis ?

Je voyais ce qu'elle voulait dire, mais bon...

—C'est nul.

Elle éclata d'un rire sans joie.

—À qui le dis-tu. (Elle reprit son sérieux.) En fait, Ethan a beaucoup de points communs avec un quater-back humain. Il possède un ego de la taille du mont Everest, et il a l'habitude que les filles tombent à ses pieds comme des mouches.

Le regard dont elle me gratifia était un avertissement, mais je fis comme si je n'avais rien vu. J'étais assez grande pour gérer toute seule mes relations avec Ethan. Je croyais Kimber... mais je ne pouvais pas m'empêcher d'espérer être pour Ethan davantage qu'un nom de plus épinglé sur son tableau de chasse.

Je songeai que parler d'Ethan n'était pas le meilleur moyen d'approfondir ce que je commençais à considérer comme une amitié naissante, et je m'empressai donc de changer de sujet.

Je me raclai la gorge.

—Bon, et pour la magie...

Transition peu subtile, j'en conviens, mais je ne crois pas que la finesse aurait servi à grand-chose.

Kimber me regarda longuement et secoua la tête une dernière fois en

signe de désapprobation, avant de clore notre discussion précédente en demandant :

—Qu'est-ce que tu voudrais savoir sur la magie ?

Je pris une autre gorgée de mon lait de poule pour me laisser le temps de réfléchir à ma première question.

—Que peut faire la magie ? demandai-je, avant de réaliser que c'était bien la question la plus stupide et la plus vague que j'aurais pu poser.

Kimber ne parut pas de cet avis.

—En théorie, la magie peut tout faire, si celui qui s'en sert est suffisamment doué. (Son regard glissa au-dessus de moi comme elle cherchait ses mots.) La magie est une force élémentaire, originaire de la Faëry. Ce n'est pas exactement une forme de vie consciente, mais ça s'en approche.

Je frissonnai à l'idée d'une magie vivante, perspective vraiment flippante.

—Pour jeter un sort, on doit d'abord concentrer la magie dans son corps - un peu comme tu emplis tes poumons d'air avant de plonger dans une piscine. On relâche ensuite cette magie en lui donnant la forme désirée - pour peu qu'on sache y faire.

» La quantité de magie que nous sommes capables d'absorber varie d'un individu à l'autre. Plus grande est cette capacité, plus spectaculaires seront les sorts que nous pourrons lancer. Ça, c'est la théorie. En réalité, concentrer la magie, c'est la partie facile. Lui donner la forme désirée... c'est une autre paire de manches, conclut-elle avec un haussement d'épaules.

—Alors, en quoi Ethan est-il un surdoué de la magie ? voulus-je savoir.

J'étais consciente d'associer deux des sujets que Kimber détestait le plus : Ethan et ses capacités supérieures en magie. Mais si je voulais comprendre la magie, cette étape était indispensable. Kimber fit la



moue.

—Un, il possède une grande capacité d'absorption. Deux, il dispose d'une endurance exceptionnelle. Absorber et donner forme à la magie demande beaucoup d'énergie. Trois, il a tellement de facilité à modeler la magie que c'en est effrayant.

» Il existe des sorts très répandus que nous sommes presque tous en mesure de jeter. Des trucs comme les sorts de verrouillage, ou pour allumer les bougies, par exemple. C'est très facile à faire. Un peu comme apprendre à son chien à donner la patte : tout le monde peut le faire, alors qu'il faut plus de talent pour lui enseigner un tour. Quand on est doué pour la magie, on peut réaliser des choses dont les autres sont incapables.

—Comme me rendre muette ? demandai-je. Kimber sourit.

—Celui-là, c'est un sort très commun, principalement utilisé avec les enfants indisciplinés. Non, je parle plutôt des sorts de guérison, ou d'illusion. Beaucoup d'entre nous pourraient y arriver à force de travail et d'entraînement. De même que beaucoup d'humains sont théoriquement capables de devenir neurochirurgiens, mais peu d'entre eux acceptent de fournir les efforts nécessaires pour y parvenir.

» Et ce qui est impressionnant chez Ethan, c'est qu'il peut faire faire à la magie beaucoup de choses différentes qui n'ont aucun lien entre elles. La plupart des gens doivent se spécialiser pour obtenir des résultats. Désolée, je vais être obligée d'employer une autre analogie, mais ce sont des concepts difficiles à expliquer à un humain. Supposons qu'un certain type de magie - les sorts de guérison, par exemple - comprenne un langage spécifique, disons le français. En apprenant le français, tu peux ordonner à la magie de faire ce que tu veux. Plus le sort est complexe, mieux tu dois connaître la langue pour le faire fonctionner. Supposons maintenant que les sorts d'illusion parlent le mandarin, et les sorts d'attaque le swahili. Il te faudra maîtriser trois langages différents sans aucun lien entre eux pour jeter ces trois types de sorts. C'est pourquoi la plupart des gens se spécialisent. Ethan, lui, est capable d'apprendre instantanément une nouvelle « langue ».

Voilà ce qui inspirait à Kimber ce profond sentiment d'infériorité vis-à-vis de son frère, au-delà de la rivalité fraternelle ordinaire. Je la comprenais, d'autant qu'Ethan semblait prendre un malin plaisir à le lui rappeler.

—Alors, vous parlez une langue magique quand vous lancez un sort ? demandai-je.

Elle secoua la tête.

—Les mots que l'on prononce n'ont aucune importance. Cette histoire de langue n'était qu'une métaphore. Ceux qui sont très doués utilisent même parfois des gestes au lieu de mots. Il s'agit de transmettre à la magie que, quand tu dis « abracadabra », tu veux qu'elle verrouille une porte.

Je hochai prudemment la tête, pas sûre d'avoir tout compris, mais une explication plus poussée me donnerait sûrement la migraine. Je décidai que le moment était venu de poser la question qui me brûlait les lèvres.

—Est-ce que tante Grâce pourrait utiliser la magie pour me retrouver ?

—Si elle en était capable, elle l'aurait déjà fait. Les sorts de localisation sont très complexes à mettre en œuvre - trouver quelque chose ou quelqu'un qui n'est pas là physiquement est un concept abstrait et difficile à communiquer. Cela entre dans la catégorie des sorts qui nécessitent de se spécialiser pour arriver à quelque chose.

Ouf, je me sentis légèrement soulagée.

—Tante Grâce a-t-elle une spécialité ? Le visage de Kimber s'assombrit.

—Ouais.

—Laquelle... ? la pressai-je.

—Les sorts d'attaque, répondit-elle avec un soupir. Ce qui pulvérisa

aussi sec le léger soulagement que je m'étais autorisé.

Après avoir bu son lait de poule arrosé jusqu'à la dernière goutte, Kimber était complètement relax. Je n'irai pas jusqu'à en dire autant de moi, mais j'étais bien plus détendue que je ne l'avais été depuis mon arrivée en Avalon. Je n'avais jamais eu de véritable amie jusqu'ici. Bien sûr, dans mes différentes écoles, j'avais eu des copines avec qui je m'asseyais à la cantine ou je traînais un peu après les cours, mais dès que je commençais à me rapprocher de l'une d'elles, Maman décrétrait qu'il était temps de déménager et j'étais obligée de tout recommencer. Au bout d'un moment, je m'étais aperçue que me lier aux gens me causait plus d'ennuis que ça n'en valait la peine.

J'étais maintenant assez à l'aise avec Kimber pour oser poser une question qui me tarabustait depuis que j'avais mis les pieds chez elle pour la première fois. Était-ce seulement la veille ? J'avais l'impression d'être là depuis des années.

—Comment se fait-il que tes parents te laissent vivre seule ?

Ma mère n'était pas très présente, mais j'avais le sentiment que même elle aurait reculé à l'idée de livrer une adolescente de seize ans à elle-même.

Kimber baissa la tête et se détourna, je sus alors que j'avais touché un point sensible.

—Désolée, m'excusai-je, et j'aurais voulu pouvoir revenir en arrière. J'arrête de fourrer mon nez partout.

Kimber releva les yeux et se força à sourire.

—Ce n'est rien. Tu as seulement mis le doigt là où ça fait mal, voilà tout.

Je fis profil bas, mais elle m'interrompit d'un geste.

—Non, c'est vrai. Ça va aller.

Elle laissa échapper un grand soupir et parut rassembler ses forces avant de commencer.

—Ma mère nous a quittés quand j'avais dix ans, dit-elle en triturant la pointe de ses cheveux tout en parlant. Elle a décidé de regagner la Faëry, mais mon père ne voulait pas quitter Avalon, où il est né. Ils sont convenus qu'Ethan et moi resterions avec lui, et depuis, on n'est plus que tous les trois.

» Je sais que mon père m'aime à sa façon, mais il ne cherche pas à cacher sa préférence pour Ethan. Et puis, mon frère a voulu prendre un logement étudiant dès l'obtention de son diplôme, et il arrive toujours à ses fins. Papa y a consenti.

» Mon père et moi nous sommes disputés quelque temps après, et je lui ai annoncé que je souhaitais déménager. J'ai dit que puisque j'étais à l'université comme Ethan, je voulais mon propre appartement comme Ethan. (Elle avait les yeux brillants de larmes, et sa voix se réduisit à un filet.) Il a accepté.

Je grimaçai de compassion.

—Il doit lui manquer une case s'il n'a pas compris que tu voulais qu'il refuse.

Elle rit en battant des paupières pour évacuer les larmes.

—Mon père a beaucoup de défauts, mais il n'est pas idiot. Il savait très bien ce que je voulais vraiment. Mais il s'en fiche pas mal. (Elle prit une profonde inspiration et se redressa.) Ça ne change pas grand-chose de toute façon. Il est complètement accro à son boulot et n'est jamais à la maison. Je ne le vois pas moins aujourd'hui que quand je vivais chez lui.

Je n'avais peut-être finalement pas tiré le plus mauvais numéro avec ma mère. Son comportement embarrassant, ses négligences, et tous les trucs stupides qu'elle pouvait faire étaient dus à l'alcool. Je savais

qu'au fond, cachée derrière son cerveau imbibé, se trouvait une mère aimante. Kimber n'avait même pas ça.

—Je pense vraiment qu'il lui manque une case, à ton père, dis-je à Kimber. Sinon, il comprendrait la chance qu'il a de t'avoir.

Ses joues rosirent de plaisir.

—Merci. Mais ne te sens pas obligée de me réconforter. Je... J'ai appris à l'accepter.

Mais oui, bien sûr, pensai-je en mon for intérieur en me mordant la langue.

—Je peux te demander quelque chose à mon tour ? demanda Kimber.

—Après tout ce que je t'ai fait subir, je te dois bien ça.

—Pourquoi as-tu fugué ?

Je fis la grimace. Pourquoi fallait-il que ce soit justement cette question ?

—Tout le monde est au courant que j'ai fugué ? demandai-je pour gagner du temps.

Je n'avais jamais dit à quiconque que ma mère était alcoolique - je faisais même beaucoup d'efforts pour que personne ne s'en aperçoive - et ce n'était pas aujourd'hui que j'allais changer de stratégie.

Kimber plissa la bouche.

—Tu n'as jamais manifesté le désir d'appeler chez toi, ce qui constituait déjà un bon indice, mais je n'en étais pas certaine jusqu'à maintenant.

—Oh, répondis-je en évitant son regard plus qu'entendu. Je n'ai pas envie d'en parler, d'accord ?

—Bien sûr, acquiesça Kimber, mais je vis bien que je l'avais blessée en refusant de me confier. (Elle m'offrit un sourire forcé.) Je commence à avoir un creux, moi.

Elle bondit sur ses pieds. Sans réfléchir, je tendis le bras pour la retenir. Elle venait de m'ouvrir son cœur, et je n'aurais vraiment pas été cool de lui fermer le mien. Ma mâchoire se crispa comme je m'apprêtais à parler du sujet que j'abhorrais le plus au monde.

—Rassieds-toi, dis-je, en la tirant légèrement par le bras. Je suis désolée. C'est juste...

Je la relâchai, et Kimber se laissa tomber sur son lit.

—Tu n'es pas obligée d'en parler si tu n'en as pas envie, dit-elle doucement. Tu ne me connais que depuis vingt-quatre heures. Je ne m'attends pas à ce que tu me traites comme ta meilleure amie.

—Ça va aller. Ces dernières vingt-quatre heures ont été très intenses.

Elle eut un petit rire.

—Ça, tu peux le dire.

Je respirai un grand coup. Mon cœur battait presque aussi fort que quand j'étais cachée dans la penderie, et les muscles de mes épaules étaient tendus à faire mal. Mais je savais que c'était une réaction excessive. Kimber ressemblait peut-être physiquement à la garce de service, à ces pom-pom girls hyperpopulaires qui m'auraient regardée de haut si elles avaient su pour ma mère, mais elle ne se conduisait pas comme elles. Et puis, elle ne risquait pas de tout raconter à ses camarades de lycée.

Me préparant à affronter sa pitié ou son dégoût, je m'obligeai à lui révéler mon secret invouable en grinçant des dents.

—Ma mère est alcoolique.

Voilà. Je l'avais dit. À haute voix.

Kimber resta assise, attendant la suite.

—Et alors ? me pressa-t-elle, voyant que je n'ajoutais rien.

Je lui lançai un regard noir.

—Ça ne suffit pas ?

Elle battit des cils.

—Eh bien... si. Je suppose. C'est juste que tu avais l'air d'en faire toute une affaire, et je m'attendais à une histoire horriblement glauque, genre le petit ami de ta mère qui aurait abusé de toi ou un truc comme ça.

Je n'avais certainement pas envisagé ce type de réaction.

—Alors, tu trouves que ce n'est pas grave que ma mère soit une alcoolo ?

Elle haussa les épaules.

—Si, c'est grave pour toi... parce que tu as dû la supporter. Mais... Je ne sais pas. Ce n'est pas non plus le genre de truc « alerte rouge », « danger-Will-Robinson ».

—Danger Will Robinson ?

—Comme le robot dans Perdue dans l'espace.

Je lui signifiai que la référence me dépassait. Kimber prit un air horrifié.

—Un grand classique ! Mais ce que je voulais dire, c'est que, sur l'échelle des infos à sensation, avoir une mère alcoolique ne casse pas trois pattes à un canard.

Curieusement, ça m'aurait embêté qu'elle me prenne de haut - et j'étais bien contente qu'elle ne l'ait pas fait -, mais sa réaction était tellement opposée à celle que j'attendais que j'en étais presque déçue.

Je venais de lui révéler mon terrible secret, celui que je n'avais jamais dit à personne de toute ma vie... et elle le jugeait trop banal.

—Les élèves de mon ancienne école trouvaient ça assez croustillant, me défendis-je. Ils ont fait de ma vie un enfer quand ils l'ont su.

Elle balaya mon objection d'un geste.

—Peut-être, mais c'étaient des ados.

—Eh, tu veux un scoop ? Nous aussi on est des ados.

—Mais on n'est pas des filles comme les autres, répondit-elle, et ses mots me firent l'effet d'un coup de poing. Je suis une étudiante de seize ans en deuxième année de fac qui vit seule, et tu es une Passemonde. On est tout sauf normales.

La vérité de ces paroles s'imposa à moi, même si j'avais essayé de le nier durant toutes ces années. Je m'étais toujours efforcée de me conduire comme le commun des mortels en toutes circonstances, et j'avais toujours su que j'étais à côté de la plaque. Mais je n'avais jamais voulu l'admettre.

—Eh bien maintenant, on sera deux à être bizarres, conclut Kimber, et je ne pus m'empêcher de sourire.

—Qui voudrait être normal ? répondis-je du tac au tac. Les gens normaux sont ennuyeux.

Et sur le coup, je le pensais vraiment.

Kimber et moi sursautâmes toutes les deux en entendant le grincement caractéristique de la porte d'entrée, suivi de bruits de pas en direction de la cuisine.

—Ce n'est que moi, cria Ethan avant qu'on ait le temps de s'inquiéter.



Il apparut sur le seuil de la chambre quelques secondes plus tard, un sourire satisfait aux lèvres. Mon cœur manqua un battement en le voyant.

—Tu as l'air très content de toi, lança Kimber, adoptant à nouveau ce ton acide que j'avais pris pour sa marque de fabrique.

Le sourire d'Ethan s'élargit.

—Quand je dis que je suis un garçon intelligent.

—Et Dieu sait que tu le répètes sans cesse.

Il ne se laissa pas décourager par son sarcasme.

—Après la visite de Grâce cet après-midi, j'étais sûr que quelqu'un garderait un œil sur nous, dit-il.

—Ouah ! Quelle brillante déduction.

Ethan fit mine de faire la moue.

—Tu me gâches mes effets.

Je vis à la tête qu'elle faisait que Kimber s'en moquait royalement, mais elle résista à l'envie de lui envoyer une autre pique.

—Et je me suis dit que cette surveillance allait nous empêcher d'agir. Je me suis donc débrouillé pour fausser compagnie à mon cerbère, et me voilà.

Il regarda sa sœur dans l'attente d'une réaction de sa part, mais elle secoua la tête.

—Ne compte pas sur moi pour te servir de faire-valoir.

Il se tourna donc vers moi, et mon cœur fit un nouveau bond. Impossible de ne pas lui donner ce qu'il voulait quand il me regardait comme ça.

—Comment tu as fait pour lui fausser compagnie ? demandai-je d'une voix dont j'espérais masquer la fébrilité.

Sa poitrine se gonfla d'orgueil.

—J'ai finalement réussi mon sort d'invisibilité.

—Tu parles bien du sort qui te rend invisible, toi, mais pas tes vêtements ? demanda Kimber en haussant les sourcils, avant de me sourire. Il se croyait malin en essayant de me prendre par surprise, mais le tee-shirt, le pantalon et les chaussures qui se déplaçaient tout seuls l'ont trahi.

Ethan encaissa de nouveau la raillerie.

—C'est le même sort ! Mais maintenant, il fonctionne parfaitement.

—Qu'est-ce que tu en sais ? Tu continues de te voir même quand tu es invisible. C'est pour ça qu'il a cru qu'il pouvait s'approcher en douce alors que ses vêtements étaient toujours apparents, ajouta-t-elle en se tournant vers moi.

Ethan la regarda avec arrogance.

—Le fait que je me sois dirigé droit vers le gars qui me surveille pour passer devant lui sans qu'il lève les yeux m'a paru suffisamment probant.

—D'accord. Tu as réussi à leurrer ce type, et la première chose que tu fais, c'est te pointer ici alors que tu sais que quelqu'un me flique aussi. À quoi ça nous avance ?

Il lui jeta un regard agacé.

—Personne ne sait que je suis là. Si tu quittes l'appartement, nos amis vont te suivre. Dès que tu seras hors de vue, Dana et moi pourrons filer en courant.

L'éclat qui brillait dans ses yeux disait le plaisir qu'il prenait à tout ça.

Je me demandais s'il avait oublié le petit inconvénient de l'attaque des spriggans de la nuit dernière.

Son idée ne plaisait pas à Kimber. Si elle n'était pas ravie de servir d'appât, je crois surtout qu'elle n'aimait pas me laisser seule avec Ethan. Mais nous n'avions aucun plan B, aussi se rendit-elle à contrecœur.

Elle me lança un regard appuyé avant de s'en aller, et je hochai la tête pour lui signifier que j'avais compris le message et ne laisserais pas Ethan profiter de la situation. Je songeai que nous serions de toute façon bien trop occupés à sauver notre peau.

Mais je n'avais pas réfléchi qu'une fois notre grande évasion terminée, je serais toujours seule avec Ethan.

## CHAPITRE 12

Ethan et moi attendîmes environ cinq minutes dans l'appartement après le départ de Kimber. J'étais obnubilée par sa présence, mais il ne me prêtait aucune attention, le regard rivé sur l'étroit interstice entre les tentures de la fenêtre. Je m'assis au bord du lit, les mains serrées entre les genoux, le cœur battant un poil trop vite. Je ne savais même pas si ma nervosité était due à la présence d'Ethan ou à notre tentative d'évasion.

—Allons-y, dit brusquement Ethan, dès qu'il fut certain que sa sœur avait attiré son guetteur loin d'ici.

Je le suivis à travers l'appartement jusqu'à la porte. Je devais presque courir pour rester à sa hauteur.

—Où allons-nous ? trouvai-je enfin le cran de lui demander.

Il me tint la porte ouverte pour me faire passer la première, et la referma derrière moi avant d'esquisser un geste subtil de la main. J'entendis le pêne glisser dans la gâche du verrou.

—Tu dois me faire confiance sur ce coup-là, dit Ethan en me prenant par la main pour me faire descendre l'escalier, puis sortir dans la cour pavée.

Le contact de ses doigts sur les miens suffit à me laisser sans voix, et j'entendais à peine ce qu'il disait. Je sais bien que c'était pour me guider qu'il m'avait pris la main. Et je prenais mes rêves pour la réalité si j'y voyais autre chose. C'est en tout cas ce dont je voulais me persuader.

Je ne réalisai pas ce qui se passait jusqu'à ce qu'Ethan s'arrête juste à côté de la dalle couvrant l'accès aux souterrains.

—Oh, non, pas ça ! dis-je alors en m'efforçant de retirer ma main.

Évidemment, il la retint.

—On ne retourne pas dans la grotte, m'assura-t-il.

Il marmonna quelques mots à mi-voix, et la dalle glissa sur le côté.

Je jetai un regard circulaire aux fenêtres qui nous entouraient. Beaucoup étaient allumées. Nous n'étions pas au plein cœur de la nuit comme la dernière fois que nous avons emprunté les souterrains.

—Combien de gens nous regardent en ce moment, à ton avis ? demandai-je.

Je tentai une nouvelle fois d'ôter ma main, mais il tint bon.

—Ça n'a pas d'importance. Les souterrains sont un secret de polichinelle. Ils sont aussi très vastes, et si quelqu'un avertit Grâce que nous y sommes entrés, ça ne lui permettra pas pour autant de nous localiser.

—Et les spriggans ? m'inquiétai-je.

—On a réglé le problème la nuit dernière, dit-il. Ils sont peut-être plus faciles à faire entrer en Avalon que les humains, mais je doute sérieusement que quelqu'un en envoie deux nuits de suite. Et maintenant, viens ! Ou on sera encore là à papoter quand Kimber et sa suite reviendront.

J'avais envie de descendre dans ce trou comme de me pendre, mais je dus reconnaître que je me sentais terriblement vulnérable debout dans cette cour à la vue de tous. Serrant les dents, je hochai la tête et Ethan me lâcha la main pour que je puisse m'engager sur l'échelle.

Avant que mes pieds aient touché le sol, la dalle de pavés avait retrouvé sa place au-dessus de nos têtes. Il faisait un noir d'encre, faiblement atténué par la lampe torche qu'Ethan tenait à la main. Je m'écartai pour lui faire de la place, mais il sauta de l'échelle à mi-hauteur et atterrit tout en douceur. Un humain s'y serait au moins foulé la cheville.

La leçon de magie de Kimber me revint en mémoire, et il y avait un truc qui ne collait pas dans ce que je venais de voir.

—La nuit dernière, tu n'as prononcé aucune incantation pour soulever la dalle, lui fis-je remarquer. Pourquoi as-tu dû le faire aujourd'hui ?

—Je m'entraîne encore pour les sorts non verbaux, dit-il. C'est beaucoup plus difficile, et ça demande énormément d'énergie.

Son visage prit un air grave que je ne lui connaissais pas.

—C'est pour cette raison que mes sorts de guérison n'ont pas été plus efficaces la nuit dernière. Si je m'étais contenté d'ouvrir l'accès aux souterrains de la manière la plus simple et sans en faire des tonnes...

Il haussa les épaules, laissant sa phrase en suspens.

J'imagine que j'étais censée dire un truc gentil pour lui remonter le moral, mais je me souvenais de la façon dont il avait rabaissé Kimber la nuit dernière alors qu'il jouait les gros bras, et je me dis que j'allais le laisser mariner un peu. Même s'il était beau comme un dieu.

Mon absence de réaction fut suivie d'un silence gêné, qu'Ethan rompit rapidement en m'entraînant une fois de plus au cœur de la montagne.

La nuit précédente, nous avons continué tout droit pendant un long moment avant de bifurquer en direction de la grotte. Cette fois, nous prîmes presque immédiatement une galerie latérale, puis une autre, et encore une autre, jusqu'à ce que je sois assez désorientée pour ne plus avoir la moindre idée de l'endroit où je me trouvais. Je ne pus m'empêcher de songer que c'était peut-être intentionnel. Ethan était-il en train de s'assurer que je ne puisse pas ressortir sans son aide ?

Jusqu'ici, la grotte du mouvement Underground était le seul signe tangible de la fréquentation de ces tunnels, mais nos pas nous menèrent dans une partie très différente du dédale. Au détour d'une rue, le couloir s'élargit considérablement, désormais éclairé par des lampadaires électriques. Un large escalier menait vers ce que je supposai être la surface, et s'y croisait un flot régulier de personnes

qui montait et descendait. Leurs voix résonnaient dans cet espace clos, mais je percevais le son étouffé d'une musique jouée à plein volume, dont les basses faisaient vibrer le sol sous mes pieds.

—Il y a une superdiscothèque en bas, m'expliqua Ethan en désignant un autre escalier qui descendait vers les niveaux inférieurs.

À côté d'une flèche clignotante, une enseigne au néon sur le mur indiquait : « L'Abysses ».

—Il faudra que je t'y emmène quand les choses se seront tassées.

Je ne savais pas trop comment le prendre. Il avait presque l'air de me demander de sortir avec lui. Je fronçai les sourcils. Rectification, il ne m'avait rien demandé du tout.

Pendant que j'analysais cette simple phrase en long, en large et en travers, Ethan me guida vers un autre embranchement, et nous regagnâmes les habituels souterrains obscurs et oppressants. Je m'efforçai de mémoriser notre trajet à partir de là afin de pouvoir retrouver l'escalier qui menait en surface en cas de besoin.

Nous marchâmes encore environ un quart d'heure, et ne bifurquâmes que deux fois. Même moi, j'aurais été en mesure de revenir sur mes pas.

Nous nous immobilisâmes finalement au beau milieu d'un tunnel qui ne se différenciait en rien de tous les autres tunnels sombres et déserts que j'avais vus jusqu'ici. Je regardai des deux côtés, sans rien remarquer de particulier.

Ethan murmura alors quelques mots. J'aurais presque juré qu'il disait : « Sésame, ouvre-toi », mais l'écho devait me jouer des tours.

Une ouverture en forme de porte apparut soudain dans le mur. Je battis des paupières.

—C'est un sort d'illusion, expliqua Ethan, une pointe de fierté dans la voix. Personne ne pourrait se douter un instant qu'il y a une porte ici.

Il me fit signe d'entrer d'un geste cérémonieux, et je m'avançai avec précaution vers ce qui avait été un mur quelques instants plus tôt. Je m'attendais à ce qu'il réapparaisse au moment où je m'y engageais, mais il n'en fut rien.

Je ne sautai cependant pas de joie à la vue de ce qu'il y avait derrière l'« illusion ». Une unique pièce à peu près de la taille de la chambre de Kimber, meublée de deux lits de camp, d'une table de jeu et de deux chaises pliantes. À part ce maigre mobilier, il y avait également une vieille malle posée dans un coin, une lampe à pétrole sur la table, et deux pots en faïence, glissés sous chaque lit.

—Ne me dis pas que ce sont des pots de chambre ! m'exclamai-je, tandis qu'Ethan allumait la lampe.

Il m'offrit un sourire penaud.

—C'est temporaire, promit-il. Comme tu l'as vu, il y a des endroits dans les souterrains qui possèdent l'électricité et l'eau courante, mais ils ne sont pas aussi bien cachés.

—Où sommes-nous, au juste ? demandai-je.

Ethan termina d'allumer la lampe et éteignit sa torche.

—L'une des activités du mouvement Underground consiste à aider des gens qui ont des soucis d'ordre... heu... politique. Ces gens-là ont parfois besoin d'une planque quelque temps. Ce n'est pas le grand luxe, mais rien ni personne ne te trouvera ici.

Les yeux me piquèrent et je me mordis les lèvres pour les empêcher de trembler. Cette planque minuscule aurait fait un parfait cachot dans un vieux film historique. La désolation du lieu me ramena brutalement à celle de ma situation. J'avais l'habitude de gérer les périodes de stress en refoulant mes émotions jusqu'à ce que ça passe, mais depuis que j'avais débarqué en Avalon, j'avais dû affronter crise sur crise, et je commençai sérieusement à saturer.

Ethan franchit la distance qui nous séparait d'un grand pas, et avant



que je comprenne ce qu'il allait faire, il me prit dans ses bras et m'attira contre lui.

— Ne pleure pas, murmura-t-il contre mes cheveux. C'est juste en attendant que ton père sorte de prison. Une nuit ou deux, grand maximum. Et je ne te laisserai pas toute seule. On est dans la même galère.

J'imaginai ce qui se passerait si Ethan m'abandonnait ici, et ce fut suffisant pour briser ma résistance. Je ne l'aurais admis pour rien au monde, mais je me sentais bien dans ses bras. Des larmes roulèrent sur mes joues et je m'agrippai presque désespérément à lui.

Ethan me souleva comme un bébé pour me porter sur un des lits, où il m'assit à moitié sur ses genoux. Il me tenait toujours dans ses bras, une main sur ma tête blottie contre son torse, l'autre caressant mon dos.

Ce contact physique monopolisa suffisamment mon attention pour me faire oublier petit à petit ma détresse et ce qui m'entourait. L'air était glacial dans les souterrains, mais le corps d'Ethan était chaud au contact du mien. Et il sentait bon. Il portait une eau de toilette aux tonalités subtiles, avec des touches d'épices et de terre. Je respirai profondément, en partie pour refouler mes larmes, en partie parce que j'avais envie de m'imprégner encore une fois de son odeur.

Il m'attira complètement sur ses genoux, et je n'avais plus l'impression que c'était pour me consoler, cette fois. Je déglutis, mon cœur battant la chamade tandis que je m'interrogeais sur la suite des événements. Est-ce que je devais rester assise sur lui, blottie contre son torse, ou bien lever la tête pour qu'il puisse m'embrasser ?

Ou est-ce que je devrais déjà être debout au milieu de la pièce à lui demander de garder les mains dans ses poches ?

Je n'étais pas habituellement quelqu'un d'indécis, mais Ethan me perturbait tellement que je ne pus que rester plantée là, mon cerveau tournant à vide. Il me caressait le haut de la tête de son menton et sa main malaxait toujours les muscles de mon dos. En d'autres

circonstances, j'aurais pu croire qu'il essayait de me réconforter, mais, l'oreille collée sur sa poitrine, j'entendais son rythme cardiaque s'accélérer. Je cessai pratiquement de respirer, les battements de mon propre cœur au diapason du sien. Je me blottis plus étroitement contre la chaleur de son corps.

Je suppose que je devais être tendue, parce que Ethan laissa échapper un petit rire, qui me transperça.

—Détends-toi, Dana, dit-il. Je ne mords pas. Et je promets de ne pas abuser de toi.

Il dut sentir le feu de mes joues à travers son tee-shirt. C'était déjà bien assez nul d'être dans un tel état de nervosité, mais c'était encore pire qu'il s'en rende compte. Et il se moquait de moi.

D'accord, il se moquait de moi en me gardant dans ses bras, mais quand même...

Je me forçai à respirer.

—Je... euh... n'ai que seize ans, répondis-je. Tout ça est nouveau pour moi.

Sans compter que je ne savais pas ce qu'un garçon de dix-huit ans pouvait attendre de moi. Je veux dire, techniquement il était adulte, et... moi non.

—Ne t'inquiète pas, m'assura-t-il. Mes seize ans ne sont pas si loin. Je n'ai pas oublié comment c'était.

Je doutais très sincèrement qu'il ait été comme moi à seize ans. Il avait beaucoup trop d'assurance pour que je puisse imaginer qu'il ait jamais été timide avec les filles.

Mais je trouvais gentil de sa part d'essayer de me rassurer.

—Dois-je considérer que tu n'as pas de petit ami ? demanda-t-il.

Craignant de dire quelque chose de stupide si j'ouvrais la bouche, je me contentai de secouer la tête. Il attira à lui mon visage en me soulevant le menton. Ma gorge se noua et un frisson très agréable courut le long de ma colonne vertébrale. Ses yeux, habituellement si clairs, étaient assombris par ses pupilles dilatées, et il me regardait comme si j'étais une friandise qu'il avait hâte de déguster.

Il se pencha vers moi et m'embrassa.

Mon cerveau passa en surcharge. Les lèvres d'Ethan étaient chaudes et humides sur les miennes, et avaient un étrange goût de cerise. J'essayai de suivre ses mouvements, mais je me sentais très maladroite, et je faisais sûrement n'importe quoi.

Il titilla l'ourlet de mes lèvres de la pointe de sa langue jusqu'à ce que j'entrouvre la bouche. Son baiser se fit plus profond, et je faillis me noyer dans la saveur, les caresses et le parfum d'Ethan. Mais, si beau soit-il, et malgré l'attraction qu'il exerçait sur moi, je n'étais pas certaine de vouloir m'engager sur ce chemin. Je me trouvais seule avec lui dans une pièce isolée au fond d'un souterrain, je répondais à son baiser, je sentais à quel point ça lui plaisait, et je ne le connaissais pas assez pour être sûre qu'il s'arrêterait quand je le voudrais.

Ethan rompit notre baiser et repoussa doucement les cheveux de mon visage. J'étais tellement désorientée et gênée que je ne voulais pas croiser son regard, mais je ne pus m'en détacher. Il me sourit.

—Tu réfléchis trop, me dit-il dans un murmure hypnotique en se penchant vers moi pour un second baiser.

Je ne sais pas où je suis allée puiser le courage de parler, mais je le trouvais.

—Ma mère a choisi de ne plus réfléchir quand elle était avec mon père, et ils ont eu une mauvaise surprise à l'arrivée.

Ethan gloussa et se recula.

—Permetts-moi de ne pas être d'accord, dit-il tandis que sa main

dessinait les contours de mon visage, puis descendait le long de mon cou. Je trouve au contraire que c'est une très belle surprise.

C'était bien tourné, et je ne pus m'empêcher de rougir de plaisir. Une partie de moi-même bondissait comme un diable de sa boîte en me hurlant de ne pas être aussi gamine. Après tout, ce n'était qu'un baiser.

Mais les paroles de Kimber me revinrent à l'esprit. Ethan était un séducteur, et même s'il était beau comme un dieu, je ne voulais pas être un jouet entre ses mains.

—Je crois que ce n'est pas une bonne idée, dis-je en tentant de descendre de ses genoux.

Je ne fus pas vraiment étonnée quand il resserra sa prise autour de moi.

—Tu ne dois pas avoir peur de moi, dit-il.

Encore son baratin. Jouer la corde de l'orgueil, me mettre au défi de prouver que je n'avais pas peur. Mais la ficelle était grossière, et je ne comptais pas tomber dans son piège.

—Lâche-moi, dis-je avec calme, malgré le soupçon de panique qui me gagnait.

S'il voulait me forcer à aller plus loin, je n'étais pas en position de l'arrêter.

J'étais déjà prête à me battre, et je fus agréablement surprise lorsque Ethan me fit glisser de ses genoux et mit quelque distance entre nous. Il n'avait même pas l'air de m'en vouloir.

—C'est mieux comme ça ? me demanda-t-il avec un de ses sourires en coin.

Je doutais fort qu'Ethan ait l'habitude des rebuffades, mais il semblait prendre ça plutôt bien. Du coup, je me sentis coupable de m'être

montrée aussi méfiante. S'il jouait vraiment avec moi, il n'aurait sûrement pas lâché aussi facilement sa proie.

Je laissai échapper un soupir de frustration. Il avait peut-être raison. Je réfléchissais trop. Mais je ne savais pas comment faire autrement. Je glissai mes mains entre mes genoux serrés et je les contemplai en me demandant ce qui n'allait pas chez moi. Quand un mec comme Ethan m'embrassait, j'aurais dû fondre comme un pot de miel au lieu d'essayer de décortiquer ses intentions. Peut-être que j'étais frigide.

—Ne prends pas cet air misérable, dit Ethan. Tu as le droit de dire non.

Je me risquai à le regarder, sans trouver toujours aucun signe de colère ou de frustration sur son visage.

Et puis - totalement involontairement, je le jure ! -mes yeux descendirent plus bas, et je pus constater que, même s'il n'était pas fâché après moi, il désirait toujours ardemment que mon refus se transforme en acceptation. Naturellement, je détournai rapidement les yeux, mais je sentis de nouveau mes joues s'enflammer.

Dans un de ses moments de sobriété, ma mère avait insisté pour que nous ayons une conversation sur le sexe - même si je savais depuis pratiquement toujours comment on fait les bébés -, et m'avait prévenue que les garçons prétendaient souvent que c'était très douloureux pour eux d'être aussi excités sans qu'on les soulage. Comme j'étais sûre qu'Ethan avait suivi mon regard, et qu'il fallait qu'il soit aveugle pour ne pas m'avoir vue rougir, je me dis que ce serait le bon moment pour lui de me sortir les arguments culpabilisants. Il s'en abstint pourtant.

Il rit, d'un rire chaleureux et amical sans la moindre trace de moquerie.

—Je n'en mourrai pas, dit-il. Et souviens-toi, je t'ai promis de ne pas abuser de toi. Je tiens toujours mes promesses. Je voulais seulement t'embrasser.

—Vraiment ? m'étonnai-je, et je suis bien certaine que mon incrédulité était perceptible.

Je lui jetai un coup d'œil à travers mes cils baissés.

—Pourquoi est-ce si difficile à croire ?

—Eh bien... euh. Tu es... euh... plus âgé que moi. Et... euh...

Seigneur, je vous en prie, faites que je meure sur-le-champ. Je n'avais aucune envie d'avoir cette conversation, et sûrement encore moins de me ridiculiser comme j'étais en train de le faire. Mais mon cerveau n'avait pas encore pleinement retrouvé ses moyens, et je ne parvenais pas à articuler une phrase cohérente.

Ethan me sortit de l'embarras en formulant ce que ma pudibonderie m'empêchait de dire.

—Ce n'est pas parce que je ne suis plus vierge qu'embrasser une fille est devenu pour moi un moyen d'arriver à mes fins. Crois-le ou non, mais je trouve ça très agréable en soi, déclara-t-il en m'enveloppant de ce sourire sexy et décalé qui n'appartenait qu'à lui - déclenchant les fameux papillons au creux de mon estomac.

—Tout ce que tu veux, c'est un baiser ? demandai-je.

Une petite voix dans ma tête me dit que je m'engageais sur un terrain glissant. Je la fis taire.

—Peut-être davantage qu'un seul, mais en gros, oui.

J'hésitais encore.

—Écoute, dit-il. Si j'insiste pour obtenir quelque chose que tu ne veux pas me donner, tu te déroberas et tu ne me feras plus jamais confiance. Je ne veux pas prendre ce risque.

Mes épaules s'affaissèrent légèrement. Je commençais à en avoir vraiment assez d'être tout le temps sur la défensive. D'aussi loin que remontaient mes souvenirs, je n'avais jamais baissé la garde car je ne pouvais pas faire confiance à ma mère pour nous protéger. L'une des raisons de ma venue en Avalon avait été l'espoir de me décharger des

responsabilités qui pesaient constamment et de plus en plus lourd sur mes épaules. Alors, tant pis pour les avertissements de Kimber, et pour mes propres craintes !

Je levai la tête et m'obligeai à regarder Ethan droit dans les yeux comme si j'avais tout le courage du monde.

— D'accord.

Je ne m'assis pas sur ses genoux cette fois. Je me contentai de me glisser près de lui et de lui offrir ma bouche. Lorsque ses lèvres touchèrent les miennes, j'éprouvai comme un choc, une décharge électrique qui me traversa tout le corps, depuis le bout des orteils jusqu'à la pointe des cheveux, et il me fut soudain étonnamment facile de cesser de réfléchir et de m'abandonner à mes sensations.

Il me titilla de baisers délicats, et je hoquetai de plaisir. Il n'eut pas besoin d'insister pour que mes lèvres s'ouvrent cette fois, et sa langue explora l'intérieur de ma bouche. Une seconde décharge électrique se diffusa en moi, et je passai mes bras autour de son cou, m'abandonnant pleinement à ses caresses. J'avais des fourmillements dans tout le corps et l'impression que ma tête flottait dans un brouillard.

Je respirai l'odeur d'Ethan, me délectai de la chaleur de son corps, dévorai goulûment ses baisers au goût de cerise, et je ne trouvai rien à y redire. Sans trop savoir comment, je me retrouvai allongée sur le lit, la tête sur l'oreiller ; Ethan était penché sur moi, son torse contre ma poitrine. Dans un coin de mon esprit, je remarquai que le poids de son corps incrustait mon camée contre ma peau, et qu'il devenait encore une fois étrangement chaud. Ethan se mit à faire courir ses doigts le long de mes côtes à travers mon tee-shirt, et je cessai carrément de penser. Il restait à distance de mes zones... sensibles, mais tout mon corps était ouvert à cette possibilité. Si ma bouche n'avait pas été occupée ailleurs, j'aurais pu lui demander de ne pas tenir sa promesse.

Il entreprit des va-et-vient suggestifs avec sa langue dans ma bouche qui m'arrachèrent un grognement. Toutes mes terminaisons nerveuses répondaient à ses sollicitations, une vague de chaleur s'épanouissait au

centre de mon corps, et c'était délicieusement bon...

Comme je viens de le dire, je n'étais plus vraiment en état de penser, et j'avais l'esprit pour le moins embrumé, mais j'imagine qu'inconsciemment je n'avais pas totalement baissé ma garde. L'engourdissement, la chaleur, le brouillard dans ma tête... tout ça me rappelait quelque chose. Ça me rappelait les sensations que j'avais éprouvées après avoir bu le lait de poule extrafort de Kimber.

L'analogie me frappa comme une giclée d'eau froide et le brouillard se dissipa subitement. Il y avait définitivement quelque chose qui clochait dans le tableau. Je n'avais pas pu passer de la pelote de nerfs à vif que j'étais quelques instants plus tôt à la femme abandonnée et sensuelle que j'étais à présent. Pas sans aide extérieure, s'entend. Je repoussai Ethan, et fus soulagée de constater qu'il stoppa ses assauts. J'avais le souffle court et mon cœur battait toujours la chamade, mais j'étais sûre et certaine qu'Ethan m'avait fait quelque chose. En plus de m'embrasser, je veux dire.

—Qu'est-ce que tu m'as fait ? m'écriai-je en me redressant.

Il ne tenta même pas de nier.

—Rien de grave, dit-il. Juste un petit sort pour t'aider à te détendre.

La seconde suivante, j'avais bondi sur mes pieds et dévisageai Ethan les yeux agrandis par l'horreur.

—Tu veux dire un genre de sort de soumission, comme la drogue des violeurs ?

L'humiliation empourpra mon visage, j'avais envie de me rouler en boule dans un coin pour mourir. Comment pouvais-je être aussi naïve ? Pourquoi n'avais-je pas écouté Kimber ?

Il fronça les sourcils, comme s'il était sincèrement surpris par ma réaction.

—Non. Rien de ce genre.



Il se leva et fit mine de s'avancer.

Là, pour le coup, je n'ai pas vraiment réfléchi. Je me suis contentée de réagir à la douleur, la colère et, oui, la peur, qui avaient pris possession de mon corps. Lorsqu'il s'approcha de moi, je levai le genou et le frappai là où ça fait très mal. Il se plia en deux, agrippant à pleines mains ses bijoux de famille. Sous le choc, j'empoignai la lampe à pétrole et me ruai dans le tunnel en tremblant, espérant en dépit de tout que mon sens de l'orientation ne me laisserait pas en rade.

## CHAPITRE 13

Les larmes sillonnaient mes joues tandis que je courais. J'essayais de garder le compte des embranchements afin de prendre le bon, et de mettre la plus grande distance possible entre moi et cette horrible cellule avant qu'Ethan n'ait récupéré. Je ne pris même pas la peine de m'essuyer les yeux, je me contentai de courir jusqu'à ce que mes poumons soient prêts à exploser et que les muscles de mes jambes soient en feu. J'avais pris les deux couloirs qui auraient dû me ramener à la civilisation, mais je ne voyais aucun signe de la discothèque ni de l'escalier menant à la surface, et n'entendais aucun écho de voix dans le lointain. Je continuai de courir, espérant avoir mal évalué la distance, mais il n'y avait toujours rien. Je tentai de revenir sur mes pas pour vérifier que je ne m'étais pas trompée de tunnel, mais je perdis le compte et finis par m'embrouiller complètement.

Je fus gagnée par un début de panique lorsque je me rendis compte que j'étais officiellement perdue. Je repris ma course, tâchant de faire le chemin en sens inverse, m'obligeant à bouger pour ne pas être paralysée par l'angoisse qui grandissait en moi.

Je dus finalement m'arrêter lorsque l'épuisement l'emporta sur l'horreur. Je m'effondrai sur le sol du tunnel en aspirant de grandes bouffées d'air, tellement hors d'haleine que je crus que j'allais vomir.

La discothèque était quelque part par là, je ne pouvais pas m'en être éloignée tant que ça, me raisonnai-je. Ethan avait parlé d'autres zones peuplées dans les souterrains, et même si je ne retrouvais pas la discothèque, je finirais bien par regagner la civilisation. Être perdue ne voulait pas dire que j'allais mourir ici, même si c'était... très angoissant.

Je m'obligeai à me relever en grognant. J'étais tellement harassée que je n'étais pas certaine de pouvoir m'extirper d'ici. Mais je n'avais guère le choix. Je jetai un coup d'œil à ma lampe et frissonnai en réalisant que ma réserve de pétrole ne durerait pas éternellement.

Je me traînai dans les souterrains pendant ce qui me parut des kilomètres, m'efforçant de suivre une trajectoire rectiligne en supposant que je finirais par atteindre l'autre flanc de la montagne et qu'il y aurait une sortie. Mais chaque fois que j'avais l'impression de progresser, je rencontrai une impasse, ou la galerie que j'empruntai tournait à angle droit. Je devais tourner en rond.

J'avais mal aux pieds et aux jambes, le niveau du pétrole dans ma lampe était dangereusement bas, et je flippais tellement que j'avais du mal à fonctionner correctement. Je m'arrêtai au beau milieu d'un couloir semblable à tous les autres, et m'assis à même le sol, adossée à la paroi, pour m'accorder une ou deux minutes de repos avant de me jeter de nouveau dans la tourmente et l'obscurité.

Je ramenai mes genoux contre ma poitrine et posai ma tête dessus. Je songeai que ce serait une bonne idée de pleurer en cet instant, mais mes yeux restaient secs. J'avais atteint un état de surcharge émotionnelle, et je ne ressentais plus rien, engourdie et apathique.

— Me pardonnes-tu suffisamment pour me laisser t'aider à sortir d'ici ? demanda la voix d'Ethan, et je crus d'abord que j'avais sombré dans le sommeil sans m'en rendre compte.

Je levai la tête et il était là, à trois mètres de moi, appuyé contre la paroi du tunnel exactement comme moi. Il tenait une lampe torche à la main, et n'avait plus rien du faë effronté et enjoué que j'avais appris à connaître. Il avait les épaules voûtées, la tête basse et le visage défait.

Je rêvais manifestement, comme quand on prend ses rêves pour la réalité. Je devais pourtant admettre que ça paraissait terriblement réel.

—C'est forcément un rêve, marmonnai-je à voix haute. Tu n'aurais jamais pu me retrouver.

—Sauf si je ne t'avais jamais perdue, dit-il en triturant sa lampe de poche, qu'il tournait et retournait entre ses doigts. Je suis rapide et tu avais une lumière, alors j'ai pu retrouver ta piste avant que tu sois trop loin. J'ai pensé que tu avais besoin de temps pour te calmer, et je t'ai

suivie sans me montrer.

Tu veux plutôt dire que tu ne t'es pas montré avant d'être sûr que j'aie compris que je ne sortirais pas d'ici toute seule, songeai-je sans le formuler à haute voix. Je finis par accepter que ce n'était pas un rêve, mais je n'avais vraiment aucune envie de parler à Ethan, aussi me contentai-je de le fusiller froidement des yeux.

Le coup du regard glacial aurait peut-être été plus efficace s'il m'avait observée, mais il était toujours plongé dans la contemplation de sa lampe torche.

—Mon sort ne t'a pas privée de ton libre arbitre, Dana, dit-il, s'adressant à la lampe. Si ça avait été le cas, tu n'aurais pas pu le briser. Ce n'était qu'un simple sort apaisant. Qui ne t'aurait jamais poussée à faire quelque chose que tu ne voulais pas.

—D'accord, répondis-je, oubliant mes bonnes résolutions de ne pas lui adresser la parole. Ce n'est peut-être pas comme la drogue des violeurs, mais c'est comme si tu faisais boire ta petite amie.

Il releva brusquement la tête et me fixa pour la première fois.

—Ce n'est pas ça non plus ! s'offusqua-t-il avec une certaine chaleur.

Mon accusation semblait l'embarrasser et il détourna de nouveau les yeux. Sa voix se radoucit.

—J'ai seulement pensé que ce serait plus agréable pour toi si tu n'étais pas aussi tendue. Je vois bien maintenant que c'était une erreur. Mais c'était sans malice, et je n'avais pas l'intention de profiter de toi. Je suis désolé, j'ai vraiment été stupide.

Je soupirai. Il avait l'air si abattu que je ne doutai pas une seconde de sa sincérité. Mais je n'étais pas prête à lui pardonner pour autant.

—Tu te souviens que tu as dit que si tu tentais quelque chose je ne te ferais plus jamais confiance ? Eh bien, en ce qui me concerne, tu as tenté quelque chose, et je n'ai plus confiance en toi.

Il tressaillit véritablement, et j'en aurais presque éprouvé des remords. Presque.

—Message reçu, dit-il. Mais j'espère que tu accepteras quand même mon aide pour sortir d'ici.

—Et pour aller où ?

—Où tu voudras.

Je tournai et retournai la question dans ma tête un moment. Je ne voulais sûrement pas regagner cette horrible cellule dans les souterrains, mais je ne voulais pas non plus tomber dans les griffes de tante Grâce. Pas avant d'avoir eu le temps d'examiner les possibilités qui s'offraient à moi, du moins. Je n'avais pas d'argent, ni papiers d'identité, et j'avais toujours besoin d'aide, même si à ce stade j'aurais largement préféré ne dépendre de personne. Ethan venait de me rappeler durement que la seule personne sur qui je pouvais vraiment compter était moi-même.

—Peux-tu me conduire dans un hôtel discret ? demandai-je.

Ce n'était qu'une solution provisoire - j'espérais vraiment voir mon père le lendemain -, mais c'était toujours mieux que de me cacher dans les souterrains ou dormir sur le sofa de Kimber en redoutant une inspection-surprise de cette chère tante Grâce.

Je voyais parfaitement que mon idée ne plaisait pas à Ethan, mais il me répondit avec douceur.

—Tu serais beaucoup plus en sécurité dans un lieu moins fréquenté.

—Si tu crois que je vais rester dans ton minable trou à rats, tu dois être complètement cinglé. Alors, à moins que tu ne m'y enfermes contre ma volonté, c'est un hôtel ou rien.

Il exhala un soupir appuyé.

—Très bien, d'accord. Je connais un endroit retiré. Ce n'est pas aussi

sûr que je l'aurais voulu, mais...

Il haussa les épaules.

Avec un grognement de douleur, je m'obligeai à me lever.

—Je te suis.

L'auberge où me conduisit Ethan était minuscule, et tenait plus du Bed & Breakfast que du véritable hôtel. Elle était bâtie à flanc de montagne et offrait un tableau plutôt agréable avec le lierre qui grimpait sur les murs et ses jardinières débordantes de fleurs. Pas la moindre trace de roses néanmoins, ce qui m'apprit que cette auberge était certainement tenue par des humains. J'en avais ma claque des faës en général, et ça me convenait très bien.

Ethan me fit patienter à l'extérieur pendant qu'il me retenait une chambre. Il pensait que ce n'était pas une bonne idée que l'aubergiste voie bien à quoi je ressemble, et j'imagine qu'il n'avait pas tort. J'étais un peu jeune pour louer une chambre dans un Bed & Breakfast, surtout pour une touriste américaine. Ça ne pourrait qu'éveiller les soupçons.

On approchait de minuit, et les rues d'Avalon étaient pratiquement désertes, seulement animées par le rare passage d'une voiture. La vie nocturne en Avalon n'était manifestement pas des plus trépidantes.

En attendant qu'Ethan vienne me chercher, je traversai la rue et m'approchai encore une fois du parapet pour regarder le paysage qui s'étendait au-delà d'Avalon. Le miroitement était beaucoup plus difficile à repérer de nuit, mais les lumières qui s'allumaient ou s'éteignaient dans le lointain selon la focale que je donnai à mon regard me prouva qu'il n'avait malheureusement pas disparu - et que ce n'était pas une illusion provoquée par Ethan.

Je me détournai dès que la contemplation de la Moire commença à me donner le vertige. Ethan sortait justement de l'auberge par la porte principale, et je vis l'inquiétude se peindre sur son visage lorsqu'il

découvrit que je n'étais plus là où il m'avait laissée. Puis ses yeux me trouvèrent, et il poussa un soupir de soulagement.

Il traversa vivement la route pour me rejoindre, sans s'approcher trop près. Il avait pleinement conscience du mur que j'avais dressé entre nous, et il le méritait, mais je ne pus m'empêcher de regretter sa conversation légère et son badinage. Je crois que ses sourires et ses plaisanteries m'avaient aidée à tenir à distance mes peurs les plus profondes, et j'aurais aimé retrouver ce réconfort.

Ethan s'accouda au parapet, embrassant du regard le royaume de la Faëry, et je m'y adossai, contemplant l'auberge.

—J'ai dû réveiller l'aubergiste pour avoir une chambre, dit Ethan. Donnons-lui un quart d'heure pour se recoucher avant d'entrer.

Je poussai un grognement.

—Qu'est-ce qui te fait croire qu'on va y aller tous les deux ?

—Parce que je ne te laisserai pas entrer dans cette chambre avant de l'avoir inspectée moi-même et de m'être assuré que tu y es en sécurité. Et aussi parce que c'est moi qui ai la clé.

Je haussai un sourcil moqueur.

—Tu crois que tante Grâce se cache sous le lit ?

Je ne peux pas le jurer, car il faisait trop sombre, mais je crois bien qu'il a rougi.

—Je suis peut-être bien en train de virer paranoïaque, dit-il.

Je me demandai malgré moi s'il avait espéré qu'il pourrait se passer quelque chose entre nous si on se retrouvait seuls dans une chambre douillette.

Je tendis la main.

—Donne-moi la clé.

Il déposa un objet dans ma main. Ce n'était pas la clé, mais un téléphone portable.

—J'ai enregistré le numéro de mon appartement dans ce téléphone. Et aussi celui de chez Kimber et son portable. Si tu as le moindre problème, si quelque chose t'inquiète, appelle l'un de nous. Moi de préférence, parce que je peux me rendre invisible et revenir ici sans mener personne jusqu'à toi. Mais je comprendrai très bien que tu ne veuilles plus avoir affaire à moi après...

Haussement d'épaules.

—Merci, dis-je en fourrant le téléphone dans la poche de mon pantalon. Et maintenant, la clé.

Je voyais bien que ça lui coûtait, mais il me la tendit néanmoins.

—Chambre 201, juste en haut de l'escalier. Je t'en prie, ne quitte pas ta chambre avant d'avoir eu des nouvelles de Kimber ou de moi. Si ton père est toujours en prison demain, on essaiera de te trouver un meilleur endroit. Je sais que cette auberge est plutôt isolée, mais j'ai dû régler la chambre avec ma carte de crédit. Si jamais quelqu'un surveille les mouvements sur les comptes bancaires - ce qui ne devrait pas être un problème pour Grâce -, le règlement d'une chambre d'hôtel leur fournira l'équivalent d'un panneau clignotant indiquant : « Dana est ici ! »

Chic alors. Un truc de plus dont je devrais m'inquiéter. Mais ce soir, j'étais trop épuisée pour gaspiller mon énergie à me soucier de quoi que ce soit.

Je pris congé d'Ethan d'un bref hochement de tête, avant de traverser la rue et de pénétrer dans l'auberge sans un regard en arrière.

Je dormis comme une masse cette nuit-là. Ce qui était une bonne



chose, parce que autrement je me serais torturé les méninges en ressassant les derniers événements... et pas les bons.

J'estime que j'étais parfaitement en droit de ruminer la situation dans laquelle je me trouvais, mes craintes pour l'avenir, mes interrogations quant aux gens à qui je devais me fier ou non. Mais quand je m'éveillai le lendemain matin, devinez ce que j'avais en tête ? Le baiser d'Ethan. Quelqu'un a-t-il aperçu mon sens des priorités ? Parce qu'il était visiblement aux abonnés absents.

Je m'efforçai de passer à autre chose en me dirigeant vers la salle de bains comme un robot qui n'a pas encore pris son café, puis en me douchant et en me brossant les dents. J'essayai encore en m'habillant - toujours avec les vieilles nippes de Kimber parce que, bien sûr, je n'avais rien à moi.

Je n'arriverais visiblement pas à chasser ces pensées - déterminer quelle part du plaisir éprouvé pendant ce baiser venait de moi et quelle part était due au sort, savoir si ma réaction n'avait pas été excessive - tant que mon esprit n'avait rien d'autre à remâcher. Je décidai donc de tourner mes pensées vers quelqu'un d'autre.

Je sortis le téléphone d'Ethan de ma poche et le contemplai un long moment avant de composer le numéro de ma mère. Je sais, c'était le milieu de la nuit aux États-Unis, mais je supposais qu'elle ne m'en voudrait pas. Je ne pensais pas non plus qu'elle puisse m'aider - on ne peut pas faire grand-chose quand on a le cerveau imbibé d'alcool. J'avais salement besoin d'entendre une voix familière, même si elle passait toute la conversation à me hurler dessus, ce à quoi j'étais pleinement préparée.

J'avais été bêtement optimiste d'escompter obtenir une réponse. Mon départ l'avait sans doute bouleversée, et je savais ce qu'elle faisait dans ces cas-là. Je me demandai combien de temps durerait sa biture, cette fois-ci.

Je raccrochai sans laisser de message. À quoi cela servirait-il ?

Je regardai l'horloge. Il était neuf heures passées, et je n'avais pas la

moindre idée de l'heure à laquelle j'aurais des nouvelles d'Ethan ou de Kimber. Cette dernière m'avait dit que mon père devait comparaître aujourd'hui devant le Conseil. Il était un peu tôt pour espérer qu'il soit rentré chez lui.

Je glissai une main sous mon tee-shirt et fis courir mes doigts sur la camée. Dans toute... l'agitation de la nuit dernière, j'avais complètement oublié qu'il s'était encore une fois mis à chauffer. À présent, il était froid et paraissait normal. C'était peut-être comme ces bagues qui changent de couleur selon l'humeur de leur propriétaire. Je tâchai de me souvenir de toutes les fois où j'avais éprouvé cette étrange tiédeur, et un schéma commença à se dessiner. Chaque fois que le métal s'était réchauffé, quelqu'un à proximité de moi faisait usage de la magie. Je n'avais pas remarqué cette montée de température toutes les fois que quelqu'un s'était servi de la magie, mais le bijou n'était pas tout le temps en contact avec ma peau.

Je plissai le front.

La toute première fois, c'était quand je chantais dans la cellule sous la boulangerie de Lachlan. Il est possible que la magie ait alors été à l'œuvre à mon insu. Ou bien je me faisais des idées et croyais distinguer un schéma là où il n'y avait rien. Il faut dire que j'avais du mal à me rappeler si mon camée se trouvait sur ou sous mon tee-shirt chaque fois que je ne l'avais pas senti chauffer.

Je venais de conclure qu'il était encore trop tôt pour que mon père soit sorti de prison, mais je repris pourtant le téléphone et composai son numéro. Après tout, ça ne me coûtait rien d'essayer.

Il décrocha à la troisième sonnerie.

—Allô ?

Je fus tellement surprise que je ne pus répondre immédiatement. Est-ce que j'étais vraiment chanceuse ? Ou cette histoire de prison n'était-elle qu'un vaste mensonge ?

—Salut, Papa, dis-je une fois que j'eus retrouvé ma voix.

—Dana ! (Il avait crié si fort que je dus éloigner le téléphone de mon oreille.) Où es-tu ? J'étais mort d'inquiétude !

Je déglutis avec difficulté, essayant de faire taire les sonnettes d'alarme qui hurlaient dans ma tête.

—Tante Grâce m'a enfermée dans un cachot, répondis-je.

C'était à peine exagéré. La pièce dans laquelle elle m'avait cloîtrée était très confortable, mais quand même...

Papa soupira bruyamment.

—Dana, ma chérie, tu m'en vois vraiment navré. J'aurais dû me douter qu'elle me jouerait un sale tour, mais ses motivations m'échappent parfois. Elle ne t'aurait fait aucun mal. De cela, je suis certain. Et je n'aurais pas mis longtemps à te trouver.

—Quelqu'un d'autre s'en est chargé avant toi, et je t'avouerai que je ne sais plus trop quoi penser.

—Je ne vois pas comment il pourrait en être autrement après tout ce que tu as enduré. Dis-moi où tu es et je viens tout de suite te chercher.

Je ne demandais pas mieux que de donner mes coordonnées à mon père, et oublier toutes ces horreurs, mais malgré notre lien biologique c'était pour moi un étranger et j'avais quelques questions à lui poser avant de me jeter dans ses bras.

—Tante Grâce m'a dit que tu étais en prison.

Je fis de mon mieux pour ne pas employer un ton accusateur.

—Je crains que ce ne soit la vérité, reconnut-il. Je soupçonne Grâce d'être à l'origine de mon arrestation pour pouvoir te capturer.

Une boule se forma dans ma gorge, et mon instinct - ou mon cynisme - me disait que je n'allais pas aimer la réponse à la prochaine question

que je m'apprêtais à lui poser.

—Quand es-tu sorti ?

—Seulement hier, répondit-il, et bien que j'eusse anticipé cette réponse mes genoux se dérochèrent et je me laissai tomber lourdement sur le lit. Je suis à ta recherche depuis la seconde où j'ai été libéré, poursuivit Papa. Grâce m'a dit que quelqu'un avait attaqué Lachlan et que tu avais été enlevée. Je me doutais que ta venue ici causerait des remous, mais je ne m'attendais pas à ça. Je suis tellement désolé.

La veille, j'avais livré à Kimber un secret que je n'avais jamais révélé à personne. Je m'étais laissée aller à lui faire confiance. Et pendant tout ce temps elle m'avait menti, prétendant être mon amie pour me garder loin de mon père. Réaliser l'étendue de sa trahison fut une immense blessure. Moi qui étais d'habitude si méfiante, j'avais mordu à l'hameçon et m'étais fait avoir dans les grandes largeurs.

—Oui, c'est grosso modo ce qui s'est passé, dis-je, la voix tremblante de toutes les larmes contenues que je refusais de verser.

—Est-ce que tout va bien ? s'inquiéta mon père, du ton que prendrait tout père qui s'en fait pour sa fille.

Son inquiétude était-elle feinte, elle aussi ? Est-ce qu'une seule personne en Avalon allait me dire la vérité sur ce qui se passait ?

—Ça va, mentis-je.

Papa hésita. N'importe quel imbécile aurait deviné à ma voix que ce n'était pas le cas, mais je n'étais pas prête à en parler maintenant. Je ne le serais peut-être même jamais. Heureusement, il laissa couler.

—Laisse-moi venir te chercher, dit-il. Nous pourrions parler de tout ça de vive voix.

—Je suis à l'auberge du Jet de Pierre, répondis-je. Chambre 201.

—Je serai là dans un quart d'heure au plus tard.

—D'accord.

Je raccrochai le téléphone d'Ethan sans un mot d'au revoir, et le posai sur la table de nuit.

## CHAPITRE 14

Les quinze minutes durant lesquelles j'attendis l'arrivée de mon père me laissèrent amplement le temps de me demander comment notre rencontre allait tourner. Tous les gens que j'avais connus en Avalon jusqu'ici m'avaient menti, et d'une certaine façon, mon père aussi - par omission. Après tout, il m'avait envoyé le camée sans m'avertir que le porter affirmait mon attachement à la cour des Lumières. Et je m'étais toujours étonnée qu'il m'ait fait venir sans demander une seule fois l'accord de ma mère. J'avais écarté ce petit détail tellement je désirais ce qu'il avait à m'offrir, mais je songeai à présent que j'aurais dû lui poser davantage de questions.

Je m'étais imaginée que j'entendrais mon père monter les marches de l'escalier avant qu'il se présente à ma porte, mais ce ne fut pas le cas. Le coup soudain qu'il frappa me fit bondir avec un petit cri, et je ne répondis pas tout de suite, les pieds comme collés au sol.

— Dana ? appela-t-il. Est-ce que tout va bien, ma chérie ?

Je relâchai le souffle que je n'avais pas eu conscience de retenir et essuyai mes paumes soudain moites sur le tissu de mon pantalon. Je déverrouillai la porte et l'ouvris en grand, recevant de plein fouet la première vision de mon père.

Les faës, une fois qu'ils ont atteint l'âge adulte, ne vieillissent pas. Une donnée dont j'avais une connaissance théorique. Ce qui ne diminua pas le choc que j'éprouvai en découvrant un homme que je savais être mon père mais qui semblait avoir vingt-cinq ans.

Il avait le physique typique des faës, grand, mince, et dégageait une impression de puissance. Ses cheveux coupés court d'un blond presque blanc encadraient son visage aristocratique. Ses yeux étaient du même bleu glacé que ceux de Grâce - et que les miens. Ils brillaient cependant d'une sorte de... gravité qui exprimait le poids des années. Malgré la jeunesse apparente de ses traits, son regard n'était pas celui d'un jeune homme.

—Dana ! s'écria-t-il, presque intimidé, en me détaillant de la tête aux pieds.

J'avais comme l'impression de subir un examen, mais puisque j'agissais de même avec lui, j'aurais eu beau jeu de m'en plaindre.

L'espace d'un instant, je crus qu'il allait me prendre dans ses bras, et je me raidis. Je ne suis déjà pas très papouilles en temps normal, mais dans un moment comme celui-ci...

Je fus infiniment soulagée lorsqu'il me tendit la main. Ah, la réserve légendaire des faës. Je l'avais presque oubliée à trop fréquenter Ethan.

Je répugnais à penser à lui.

—Bonjour, Papa, le saluai-je, et ce mot dans ma bouche me fit vraiment tout drôle.

Ça ne m'avait pas fait le même effet au téléphone.

—Ma pauvre enfant, dit-il d'une voix douce en me serrant fermement la main. Je n'ose imaginer tout ce que tu as dû subir ces derniers jours.

Je haussai les épaules. Non, il valait mieux pas, en effet.

—Rentrons à la maison, poursuivit-il. J'ai récupéré ta valise et ton ordinateur chez Grâce. J'ai dans l'idée que tu seras plus à l'aise dans tes propres vêtements.

—Avant de partir, ajoutai-je, j'aimerais te poser une question.

Il hocha gravement la tête.

—Je t'écoute.

—Pourquoi tenais-tu tellement à me faire venir en Avalon ?

Il cligna les yeux de surprise.

—J'apprends que j'ai une fille, et tu me demandes pourquoi je tenais tant à te rencontrer ? s'étonna-t-il avec incrédulité.

—Tu ne m'as pas posé une seule question au sujet de ma mère. Tu n'as jamais trouvé étrange de ne discuter de nos projets qu'avec moi. Il y avait davantage que le simple désir de me retrouver.

Ma gorge se serra, mais je crois que je réussis à masquer la douleur que m'inspirait cette déclaration. Papa soupira.

—Dana, j'ai tout de suite compris la signification du départ de ta mère, qui est sortie de ma vie sans me dire qu'elle était enceinte. Je savais qu'elle voulait te garder loin de moi. Quand tu m'as appelé, j'ai su que tu agissais dans son dos et qu'elle t'en aurait empêchée si elle l'avait su.

Ce qu'il disait était plausible, je devais l'admettre. Mais s'il y avait bien une chose dont j'étais sûre maintenant, c'était que tout ce que m'avait dit ma mère sur les difficultés auxquelles je me heurterais à cause de la politique en Avalon était vrai. Peut-être que mon père tenait à rencontrer la fille qu'il ne connaissait pas simplement pour ce qu'elle était, mais j'en doutais fortement.

—Et ta volonté de me faire venir n'a rien à voir avec ton désir de devenir Consul ou la possibilité que je sois une Passemonde.

Ethan et Kimber m'avaient menti sur un certain nombre de points, mais je pus voir à la tête que fit mon père que celui-là ne faisait pas partie du lot. Le silence qui suivit fut plus long que le précédent. Lorsque mon père le rompit finalement, je compris qu'il choisissait soigneusement ses mots.

—Je conçois que ma position puisse te mettre mal à l'aise et que tu t'interroges sur mes motivations. Oui, je souhaite devenir Consul. Mais je voulais te voir parce que tu es ma fille, pas pour satisfaire mes ambitions politiques.

Ma gorge se serra de nouveau. Il me disait exactement ce que j'avais envie d'entendre. J'aurais tellement voulu que ce soit vrai.



Papa plissa la bouche.

—Je parie que ce sont ceux qui se font appeler le mouvement Underground qui t'ont enlevée. Je me trompe ?

Je lui lançai un regard sceptique.

—Vu que je t'ai appelé avec le portable d'Ethan, ce n'est pas un pari très audacieux.

Il hocha la tête.

—En effet. Et que t'as raconté Ethan sur lui et son mouvement Underground ?

Oh, mon Dieu ! Pitié, faites que je ne sois pas sur le point d'apprendre encore un truc que j'aurais préféré ignorer !

—J'en déduis à ton silence que tu ne sais pas grand-chose, dit Papa. Ethan est le fils d'Alistair Leigh, le principal candidat de la cour des Ténèbres au siège de Consul. Évidemment, Ethan et son mouvement Underground soutiennent la candidature d'Alistair, et tout ce qu'il a pu te dire à mon sujet risque fort d'avoir été influencé par ses inclinations politiques.

Et voilà, c'était effectivement un truc que j'aurais préféré ignorer.

Telle était donc la véritable raison pour laquelle Ethan s'intéressait de si près à une lycéenne sang-mêlé pas si jolie que ça. Il n'était pas tombé amoureux de moi dès qu'il m'avait vue. Ce n'était déjà pas très agréable de n'être qu'un nom de plus sur son tableau de chasse, mais songer qu'il avait essayé de me séduire par pur calcul politique était carrément insupportable.

Comme j'aurais voulu avoir été plus forte hier soir, et ne pas m'être laissé embrasser. J'avais un goût amer dans la bouche, et à cet instant précis, je crois que je le haïssais. Il m'avait gâché mon premier baiser !

Me revenait en mémoire l'insistance de Kimber à me faire comprendre

qu'Ethan n'était pas un garçon pour moi. Elle m'avait même prévenue que seuls mes pouvoirs l'intéressaient. Elle avait fait de son mieux pour m'avertir sans me dire précisément de quoi je devais me garder. Dommage qu'elle m'ait poignardée dans le dos en même temps qu'elle essayait de m'aider.

Je ravalai la boule dans ma gorge, bien décidée à remettre à plus tard les soins de mon cœur brisé. Je ne pouvais plus me fier à Ethan et Kimber. Je n'avais jamais imaginé une seule seconde m'en remettre à tante Grâce, et même si j'avais voulu compter sur ma mère, elle ne répondait pas au téléphone de toute façon. Il y avait une limite à la confiance que je pouvais accorder à quiconque, mais mon père, cet étranger, me parut le meilleur candidat.

Est-ce qu'on peut partir d'ici ? demandai-je, et il acquiesça, une lueur de sympathie au fond des yeux.

L'auberge du Jet de Pierre était située sur les contreforts de la montagne, et j'étais bien contente que Papa soit venu en voiture - un petit bolide rouge très chic que je supposais être une sportive de marque italienne. Du genre de celles qui ne s'abaisseraient pour rien au monde à faire une chose aussi vulgaire que d'afficher ostensiblement leur marque et leur modèle. Les sièges baquets étaient si bas que j'avais l'impression que mes fesses allaient toucher la route au premier ralentisseur.

Non pas que j'aie vu beaucoup de ralentisseurs en Avalon, mais vous voyez le truc.

Papa laissa échapper un petit rire quand nous pénétrâmes à l'intérieur.

—Je suis conscient qu'elle est un peu surdimensionnée pour Avalon, dit-il en caressant le tableau de bord comme s'il s'agissait d'un petit animal. J'adorerais pouvoir la conduire dans le monde des mortels pour découvrir à quelle vitesse elle peut vraiment aller.

Le moteur ronronna dès qu'il mit le contact et il s'engagea sur la route

raide et sinueuse en direction du sommet.

—Je crois que tu récolterais une série d'amendes pour excès de vitesse avant même de savoir ce qu'il t'arrive, marmonnai-je en sentant la puissance tranquille du véhicule nous propulser sans effort malgré la déclivité de la pente.

Il éclata de rire.

—Il y a des chances.

Je ne sais pas quelle était la vitesse maximale autorisée en Avalon - les panneaux de signalisation y étaient rares -, mais je suis certaine que mon père la dépassait allègrement tandis que nous filions sur la route. Je m'efforçai de ne pas serrer trop fort la poignée de la porte tandis que les virages défilaient. Mal inspirée, je jetai un coup d'œil par ma fenêtre. La journée était claire et dégagée, et la vue portait à des kilomètres à la ronde. Malheureusement pour moi, mon regard embrassa des kilomètres d'une forêt d'un vert profond. La forêt de la Faëry.

Je me détournai vivement de la vitre. L'allure rapide de la voiture me pesait déjà sur l'estomac, il était inutile d'y ajouter la nausée induite par la Moire. Je surpris le regard en biais que me lança mon père, et m'attendis à ce qu'il me demande ce que je voyais. Il n'en fit pourtant rien, à mon grand soulagement. Je n'avais pas envie de parler de cette histoire de Passemonde maintenant.

La maison de mon père était loin d'être aussi pittoresque que celle de tante Grâce. Un garage à deux places occupait tout le rez-de-chaussée - mais, au lieu d'une seconde voiture, l'espace supplémentaire abritait une stalle d'écurie. Elle était vide, mais la légère odeur de crottin m'apprit que ce box n'était pas là uniquement pour la galerie. Cela signifiait-il que Papa se rendait régulièrement dans la Faëry ?

Nous empruntâmes un escalier en colimaçon pour accéder au second niveau, où débutait la zone d'habitation proprement dite. Ce devait être un enfer pour faire entrer ou sortir des meubles de cet endroit. (Dit la fille qui a eu le malheur de déménager suffisamment souvent

pour savoir de quoi elle parle.) Rien que de transporter une valise dans cet escalier relevait du défi.

Nous en vîmes enfin le bout et débouchâmes dans un spacieux séjour, équipé d'une kitchenette. Toute la paroi faisant face à la rue était vitrée. J'évitai de contempler la vue - une vue plongeante sur deux mondes à la fois - même si je suis certaine que ça valait le coup d'œil. Au lieu de quoi je fouillai la pièce du regard à la recherche d'indices sur la personnalité de mon père.

On dit des faës qu'ils sont vieux jeu (sans doute parce que l'immense majorité d'entre eux sont âgés de milliers voire de millions d'années). La maison de Grâce et l'appartement de Kimber correspondaient à ce cliché avec leur mobilier ancien et leur décoration surannée. La maison de Papa n'avait rien du repaire d'un faë avec ses grandes baies vitrées, ses tableaux d'art contemporain et ses meubles en teck de style Scandinave des années 1950. J'ai toujours détesté ce genre de meubles fonctionnels et dépouillés, mais ma mère en était folle, et je commençais à deviner pourquoi.

— Ma chambre est au deuxième étage, dit mon père. Et il y a une chambre d'ami et une petite bibliothèque au troisième.

Apparemment, il ne comptait pas le rez-de-chaussée comme un étage, contrairement aux Américains.

—Tu veux peut-être te changer et te rafraîchir un peu ? Et puis nous essaierons de faire connaissance.

—Ce serait génial, approuvai-je d'un air enjoué masquant la nervosité et la gêne que je ressentais depuis que nous étions arrivés.

—Fais comme chez toi, me dit mon père en me désignant une porte que j'avais prise pour un placard à manteaux et qui donnait en réalité sur une cage d'escalier.

J'imagine que les faës n'ont pas besoin de placards à manteaux vu le peu d'usage qu'ils en font.

Je m'arrêtai sur la première marche pour jeter à mon père un regard méfiant par-dessus mon épaule.

—Tu n'as pas l'intention de m'enfermer à clé, par hasard ?

Il parut choqué par cette question.

—Bien sûr que non ! Tu es ma fille, pas ma prisonnière. Je ne suis pas ta tante Grâce.

J'espérais bien que non. Hochant la tête, je repris mon ascension, mais je dois bien admettre que je restais crispée. Quand j'eus atteint le troisième étage (ou le quatrième niveau selon le point de vue), je découvris que la chambre d'ami était aussi peu engageante que le salon. Peu de meubles, dans le même style fonctionnel et épuré, et un futon austère au lieu d'un lit douillet.

J'appréciai un peu plus la pièce quand je vis ma valise et mon sac à dos proprement posés dans un coin.

Je n'avais jamais été aussi heureuse de retrouver mes vêtements. Je choisis mon pantalon cargo favori et un sweat-shirt en tissu épais capable d'affronter la fraîcheur d'une journée du début de l'été en Avalon. Et je ne demandais qu'à changer de sous-vêtements, ceux que je portais étant encore humides depuis leur lavage au lavabo la nuit dernière.

Dans un accès de paranoïa, je laissai ouverte la porte de ma chambre, craignant qu'elle ne fût verrouillée en dépit des promesses de Papa. Je fermai cependant celle de la salle de bains le temps de me changer à toute allure. L'oreille aux aguets, je redoutais d'entendre l'horrible déclic d'une porte qui claque, d'un verrou que l'on tire, mais rien ne se produisit.

Une fois habillée, je me brossai les cheveux que je nouai en queue de cheval, puis appliquai une couche de gloss transparent. Un soupçon de rouge sur mes joues, et j'avais de nouveau figure humaine, si l'on exceptait mon regard halluciné.

Et puis zut. J'avais bien de quoi me sentir hagarde.

Bien plus à l'aise dans mes propres habits, je redescendis l'escalier pour retrouver mon père.

Il était assis sur le canapé, en face d'un immense écran plasma qui avait remplacé la vue panoramique, Dieu merci. Un seau à glace sur pied était dressé sur un côté, et deux flûtes à Champagne disposées sur la table. La surprise que j'éprouvai dut se voir sur mon visage, car Papa répondit à ma question muette.

—Ce n'est pas tous les jours qu'un père retrouve sa fille qu'il ne connaît pas, dit-il. Il faut fêter ça dignement, tu ne crois pas ?

—Hum, je n'ai que seize ans.

Cette excuse ne m'avait rien valu avec Kimber et son lait de poule, et elle ne fit pas plus d'effet à Papa.

—Je te promets que la brigade des mineurs ne viendra pas nous arrêter. Trinque avec moi. Il y a beaucoup de choses dont nous devons parler.

Au point où j'en étais, je ne voulais plus discuter de rien du tout. Pendant quelques instants, j'eus envie de faire comme si mon voyage s'était déroulé exactement comme prévu, comme si je venais d'arriver de l'aéroport et qu'une vie meilleure s'offrait à moi.

Je posai mes fesses à l'autre bout du canapé pendant que mon père débouchait le Champagne. Tendue comme je l'étais, je m'étais préparée au « pop » du bouchon qui saute, mais ça ne m'empêcha pas de sursauter. Les coins de la bouche de Papa se relevèrent, mais il ne rit pas ouvertement de moi.

Il nous versa chacun une coupe et me tendit la mienne. Je le contemplai d'un air dubitatif. Le lait, le miel et la noix de muscade du lait de poule de Kimber avaient étouffé le goût du whisky, mais c'était du Champagne pur que je tenais dans mon verre. Je sais que beaucoup de jeunes de mon âge seraient tout excités à l'idée de boire de

l'alcool. C'est parce qu'ils n'avaient pas vécu avec ma mère.

—À ta santé, ma fille, fit Papa.

Pour vous dire l'état d'esprit dans lequel je me trouvais, je fus incapable d'absorber la moindre goutte de mon verre avant de l'avoir vu boire d'abord. On se demande bien pourquoi je soupçonnerais mon père de vouloir m'empoisonner, hein ? Ça me pendait au nez, d'un jour à l'autre j'allais commencer à me plaindre qu'« ils » épiaient mes moindres faits et gestes. Je me rabrouai mentalement et pris une timide gorgée de ce fameux Champagne.

Le lait de poule avait plutôt bon goût. Le Champagne... pas vraiment. Je ne pus m'empêcher de plisser le nez en avalant ma première gorgée, même si je me doutais bien que ça ne se faisait pas.

—C'est un goût que l'on apprend à aimer, m'assura mon père.

Je reposai mon verre sur la table basse.

—Je ne suis pas pressée.

—Et pourquoi donc ? demanda-t-il en inclinant la tête.

Je détournai le regard, haussant à moitié les épaules.

—Eh bien, tu connais ma mère. Un silence.

—Quoi, ta mère ?

Du plus loin qu'il m'en souvienne, elle avait été alcoolique. Il ne m'était jamais venu à l'idée qu'il pouvait y avoir eu une période de sa vie où elle ne l'était pas. Je déglutis avec difficulté.

—N'était-elle pas déjà trop portée sur la boisson quand tu sortais avec elle ?

—Ah, s'exclama Papa en reposant également sa flûte. Je vois. Elle ne buvait ni plus ni moins que les autres filles de son âge. Mais je ne suis

pas entièrement surpris qu'elle ait cédé aux sirènes de l'alcool, soupira-t-il. Il n'y a pas deux endroits sur Terre comme Avalon, et j'imagine que pour quelqu'un qui a vécu toute sa vie ici ce n'est pas... facile de couper les ponts comme elle l'a fait.

Ses mots me firent l'effet d'une bombe.

Ma mère n'était pas alcoolique quand elle vivait en Avalon. Elle n'avait pas quitté Avalon de gaieté de cœur, mais afin de me soustraire aux manigances politiques de cet endroit. Et cela avait été tellement dur pour elle d'abandonner sa ville et son foyer qu'elle avait sombré dans l'alcool.

Bon Dieu. Toutes ces années passées à la mépriser, à lui faire des reproches... alors que c'était à cause de moi qu'elle s'était mise à boire.



## CHAPITRE 15

Soit j'étais très douée pour dissimuler mes sentiments, soit mon père n'était pas très observateur. Il venait de balayer l'image que je me faisais de ma mère en quelques mots désinvoltes sans même s'en apercevoir.

—Bon, si tu ne veux pas de Champagne, tu préfères peut-être du thé ? s'enquit-il.

Je ne voulais pas de thé. Je ne voulais rien du tout, sauf, peut-être, ne pas avoir entendu ce qu'il venait de dire. J'acquiesçai néanmoins, et mon père s'affaira dans la cuisine, me laissant quelques précieuses minutes de répit pour reprendre mes esprits. Ce fut à peine suffisant, mais j'avais dû encaisser tant de coups ces derniers jours que la douleur se mua rapidement en un simple engourdissement. Je ne pensais pas qu'il fût permanent pour autant, et je redoutais ce qui lui succéderait, mais, pour l'heure, le calme avant la tempête me convenait très bien.

Le téléphone sonna, un son tellement banal qu'il m'aida à quitter les méandres de mon esprit pour revenir dans le monde réel. J'entendis mon père répondre depuis la cuisine.

—Oui, elle est ici, dit-il, l'air sincèrement amusé. Un silence, qui fut bientôt rompu par le sifflement de la bouilloire.

—Évidemment, dit mon père, et la bouilloire se tut brutalement. Je serais vraiment le dernier des imbéciles dans le cas contraire.

Il se tut pour écouter son interlocuteur, puis éclata de rire. Ce rire me tapa sur les nerfs pour une raison indéfinissable. Peut-être parce que j'y décelai un soupçon de méchanceté. Ou n'était-ce que mon imagination ?

—Je la saluerai chaudement de ta part, reprit mon père. Mais je doute qu'elle soit disposée à te parler en ce moment. C'est très aimable à toi

d'avoir appelé pour prendre des nouvelles.

J'entendis le « bip » du téléphone quand il raccrocha, puis un cliquetis d'ustensiles dans la cuisine. Papa revint au salon chargé d'un plateau contenant un service à thé. De manière générale, les habitants d'Avalon n'étaient pas aussi britanniques que je m'y attendais, mais le rituel du thé était apparemment sacré.

Il avait déjà versé deux tasses, au fond desquelles les minuscules brins noirs attestaient qu'il n'avait jamais songé à utiliser de sachet. Je me sentais assez misérable pour que le breuvage chaud exerçât sur moi une certaine attraction. Je laissai tomber deux morceaux de sucre dans ma tasse et tournai ma cuillère machinalement.

—C'était Ethan ? voulus-je savoir, parce que, en reconstituant l'autre moitié de la conversation que je venais d'entendre, ça ne pouvait être que lui.

—Oui, répondit mon père. Il voulait s'assurer que tu étais saine et sauve à la maison. Et savoir si je lui avais dit qui tu étais, bien sûr, ajouta-t-il avec un sourire ironique. Ai-je eu raison de supposer que tu ne voudrais pas lui parler ?

Je hochai la tête et cessai finalement de remuer mon thé. Le sucre avait fondu depuis belle lurette.

—Est-ce que tu m'aurais laissé lui parler si je l'avais voulu ?

Il haussa les sourcils.

—Bien entendu. Je ne suis pas fou de ce garçon, encore moins de son père, mais ce n'est pas à moi de te dicter qui tu peux fréquenter ou pas.

Je l'observai en inclinant la tête. Jusqu'ici, il s'était conduit comme un père.

—Il y a beaucoup de pères qui ne laisseraient pas leur fille de seize ans côtoyer des garçons qu'ils n'approuvent pas.

Il reposa sa tasse et se tourna vers moi pour me regarder en face.

—Tu n'es plus une enfant, et je vais m'efforcer de te traiter en conséquence, m'assura-t-il.

Je faillis protester. À l'âge que j'avais, je passais effectivement le plus clair de mon temps à tenter de convaincre les gens que je n'étais plus une enfant, mais en ce moment précis, c'est pourtant ce que je voulais être. J'avais envie qu'on s'occupe de moi, qu'on me prenne en charge.

Est-ce vraiment ce que tu veux ? demanda une petite voix dans ma tête. Tu n'avais qu'à rester chez ta tante Grâce, et tu n'aurais plus eu à t'inquiéter de rien.

—As-tu des questions à me poser ? proposa mon père. Avalon est toujours déroutante pour qui ne la connaît pas. Je n'ose imaginer ce que tu dois penser de nous après tout ce qui s'est passé.

Le côté « déroutant » d'Avalon était déjà de l'histoire ancienne pour moi. En dépit de toutes mes émotions, il se trouvait que j'avais justement quelques questions. À commencer par celle-là :

—Comment empêcher tante Grâce ou Ethan de m'enlever de nouveau ?

—Je dispose de ressources considérables, m'informa-t-il. Tu es en sécurité à l'intérieur de cette maison. Ni Grâce ni Ethan ne sont assez puissants pour défaire les sortilèges qui la protègent.

—Et Lachlan ?

Papa balaya l'idée d'un revers de main.

—Lachlan est une quantité négligeable. C'est un spécimen physiquement impressionnant, et je n'aimerais pas l'affronter au combat, mais il faut autre chose que la force brute pour venir à bout de mes défenses.

Sa voix exprimait un soupçon de dédain que je ne compris pas.

—C'est pourtant un faë, non ? Même s'il n'en a pas l'air.

Papa ne fronça pas le nez, mais ce qu'il fit de son visage en était très proche.

—Il vient de la Faëry, mais il appartient aux ordres inférieurs. Ceux de son espèce ne sont généralement pas autorisés à pénétrer en Avalon, mais Grâce ne jure que par lui...

Apparemment, Seamus Stuart était snob. Lachlan avait peut-être été mon geôlier, mais c'était surtout l'une des personnes les plus sympathiques que j'avais rencontrées ici. L'attitude de mon père m'offensait presque. Et cela dut se voir, car son expression pincée céda la place à un amusement contrit.

—Les faës ont une conscience de classe très hiérarchisée, expliqua-t-il, soudain sérieux. Tu dois comprendre que même si Avalon a fait sécession de la Faëry, les faës restent des faës. Nous sommes liés à la cour des Lumières ou à la cour des Ténèbres même si nous ne leur devons techniquement plus allégeance. Dans la Faëry, l'idée que les hommes naissent tous égaux est tellement ridicule qu'elle en est presque sacrilège. Les sidhes - les faës humanoïdes tels qu'on les imagine - constituent l'aristocratie de la Faëry. Lachlan n'est pas un sidhe, alors que j'en suis un.

Je le dévisageai à travers mes yeux mi-clos, toujours sur la défensive.

—Tu es en train de dire que le fait d'être un sidhe te rend supérieur à lui ?

Je m'attendais à ce qu'il tente d'arrondir les angles, mais il se contenta de répondre par l'affirmative en me regardant droit dans les yeux.

Je clignai les paupières sous le choc. Il y avait un paquet de gens en ce bas monde qui se croyaient supérieurs aux autres, mais c'était la première fois que je voyais quelqu'un l'admettre.

—Lachlan est un troll, poursuivit mon père. Il a revêtu une apparence

humaine - ou Grâce n'aurait pas pu le faire entrer légalement en Avalon - mais ça ne change pas sa véritable nature.

Je sentis mon estomac se soulever. Papa n'était pas seulement snob... il était également raciste. J'aurais voulu l'apprécier, peut-être finir par l'aimer, mais je ne me voyais pas nouer des liens avec un raciste.

Il se pencha dans ma direction, et je dus prendre sur moi pour ne pas reculer.

—Les faës d'Avalon se prennent pour des hommes, me dit-il. Mais nous ne sommes pas humains. Nous serons toujours des créatures de la Faëry avant tout, et des citoyens d'Avalon seulement après. De jeunes dandys comme Alistair Leigh croient qu'ils peuvent changer les choses, mais les faës seront toujours des faës. Nous ne serons jamais un peuple égalitaire, et nous ne nous affranchirons jamais des cours.

» Nous appartenons à la même cour que nos parents, et ce jusqu'à notre mort. Quiconque prétend le contraire se fait des illusions.

J'avais comme l'impression qu'il y avait un avertissement personnel dans le discours de mon père. Nous appartenons à la même cour que nos parents. En d'autres termes, même à moitié humaine, j'« appartenais » à la cour des Lumières. C'était le message qu'il m'avait délivré en m'offrant le camée, que j'avais été incapable de décrypter.

—C'est pourquoi les tensions atteignent toujours leur comble au moment de la désignation d'un faë au poste de Consul, continua mon père. Que le Consul appartienne à la cour des Lumières ou à celle des Ténèbres importe peu aux citoyens humains d'Avalon, mais en ce qui concerne les faës...

Il fit mine de trembler avec emphase, avant de me gratifier d'un autre de ses sourires contrits.

—Je devrais détester ta mère de t'avoir fait disparaître sans même m'informer de ton existence, ajouta-t-il en soupirant, et son sourire avait disparu. Mais j'ai beau essayer, je ne peux pas lui en vouloir.

Je ne sus quoi répondre, et demeurai bouche close. Je pouvais reprocher à ma mère un certain nombre de choses, mais pas d'avoir voulu m'éloigner d'Avalon. Si j'avais su la vérité depuis le début, je ne serais jamais venue.

Je me penchai pour reposer ma tasse à moitié pleine sur la table basse. Comme animé d'une vie propre, mon camée glissa hors de mon tee-shirt. Je suis certaine que mon père le vit, mais il ne fit aucun commentaire. Le moment aurait été bien choisi pour lui demander des comptes à ce sujet, mais je n'étais pas d'humeur à m'occuper de cette trahison mineure.

—Je n'ai pas terminé de répondre à ta question, reprit mon père, et je fus soulagée qu'il ne parle pas du camée.

» Tu es protégée par la puissance de mes sortilèges tant que tu restes dans la maison. Mais dehors tu es vulnérable. Tu ne devras donc jamais sortir seule.

Mon cœur sombra. Mon père allait sûrement me garder enfermée, exactement comme tante Grâce.

—Je vais m'occuper de recruter un... quelqu'un pour t'escorter, ajouta-t-il. Tu ne devras sortir qu'en ma présence ou celle de ton escorte.

—Par « escorte », tu veux dire une sorte de garde du corps ?

C'était une idée trop bizarre pour être formulée.

—En quelque sorte, oui. Pour ta propre sécurité.

Oui, et c'était aussi pour ma propre sécurité que tante Grâce m'avait enfermée. Quoi qu'il en soit, je savais reconnaître une cause perdue d'avance et je n'insistai pas. Après tout, je ne resterais pas enfermée toute la journée. J'aurais peut-être même l'occasion de découvrir des endroits agréables d'Avalon au lieu d'explorer des galeries sombres et terrifiantes.

Cette idée me remonta le moral, et je réussis à produire un sourire hésitant à l'intention de mon père. À part ce truc de racisme qui coinçait, Papa semblait être un homme relativement sympathique. J'avais retrouvé mes vêtements, et je disposais d'une chambre à moi presque confortable. J'allais enfin avoir le droit de jouer les touristes.

Ma situation s'améliorait.

## CHAPITRE 16

Papa m'emmena déjeuner dans un café avec terrasse très pittoresque au cœur du quartier commerçant. Avalon est un des derniers bastions qui résistent encore aux enseignes de grands magasins et aux fast-foods. La plupart des boutiques étaient des échoppes à l'ancienne, et chaque restaurant était unique. Pourtant, même Avalon devait faire des concessions à la modernité. Juste en face du café où nous déjeunions se trouvait un Starbucks, et il y avait un Gap un peu plus bas dans la même rue.

La fameuse « escorte » que Papa avait recrutée nous rejoignit à la fin du repas. J'étais en train d'observer les gens aux alentours en me balançant sur ma chaise, lorsqu'un homme attira mon attention. Il se dirigeait droit sur nous à pas décidés, et on aurait dit qu'il sortait tout droit d'un casting pour le rôle d'agent des services secrets américains. Grand, baraqué, le visage impassible, portant un costume sombre et - tenez-vous bien - des lunettes noires. Il ne lui manquait plus que le tortillon d'une oreillette des services de protection rapprochée et il aurait été parfait.

Papa sourit à la vue de M. Secret Service, et se leva pour lui tendre la main. Ce dernier ne lui rendit pas son sourire, bien qu'il saisît la main tendue avec un hochement de tête rigide qui pouvait ressembler à un salut.

— Timing parfait, Finn, approuva Papa. On vient de terminer.

De fait, la serveuse rappliqua pour remettre à mon père sa carte de crédit. Il signa le reçu sans même un regard à l'addition.

—Je voudrais te présenter ma fille, Dana.

Finn me gratifia du même hochement de tête formel qu'il avait servi à mon père. Je dus me retenir pour ne pas rire. Je me demandai à quel stéréotype de garde du corps il ne ressemblait pas. Je rendis à Finn son salut crispé, et s'il comprit que je me moquais de lui, il n'en laissa



rien paraître.

Papa se rassit, mais Finn demeura debout, sur le qui-vive.

—J'ai quelques affaires à régler cet après-midi, me dit Papa, et je me rendis compte que je ne savais même pas ce qu'il faisait comme métier.

Il poursuivit sans me laisser le loisir de lui poser la question.

—Finn veillera sur toi en mon absence et te raccompagnera à la maison quand tu auras terminé.

Il ouvrit son portefeuille, dont il préleva une généreuse liasse de billets.

—J'imagine que tu voudras en profiter pour faire un peu les boutiques. Je crois que vous autres, Américains, appelez ça la « thérapie par le shopping ».

Je ne pus m'empêcher de glousser.

Oui, c'était sans doute exactement ce qu'il me fallait. Même si je n'avais jamais tenté l'expérience accompagnée d'un type immense portant des lunettes noires qui me collait aux basques. Ça pouvait être... intéressant.

Je pris l'argent que me tendait Papa, et retins ma respiration en me rendant compte qu'il y avait là cinq cents livres sterling. Je suppose que quand on fait partie de la haute, comme Papa, on doit se moquer des pickpockets. J'allais ouvrir la bouche pour protester que c'était beaucoup trop, mais il ne m'en laissa pas le temps.

—J'ai manqué seize années de cadeaux d'anniversaire et de cadeaux de Noël, dit-il. Je crois que j'ai bien le droit de te gâter un peu à présent que j'en ai enfin l'occasion.

Je répugnais toujours à prendre son argent. Il y avait là plus de liquide que je n'en avais vu de toute mon existence. Entre nos déménagements incessants et son absentéisme dû à l'alcool, ma mère

n'avait jamais été très douée pour garder un boulot. Nous avons toujours eu un toit sur la tête et de quoi manger dans nos assiettes, mais c'était à peu près tout.

Je ravalai mes protestations et fourrai les billets dans une poche de mon pantalon, dont je pris soin de fermer les boutons.

—Merci. C'est très généreux de ta part.

Ma paranoïa m'envoyait des signaux : « Il est en train d'essayer d'acheter ton affection. » Bouh. C'est nul d'être suspicieuse à ce point.

Nous échangeâmes une autre chaleureuse poignée de main de père à fille, puis Papa partit travailler, me laissant seule avec M. Gros Bras, Finn, dont je ne savais toujours pas s'il était doué de parole. Tant mieux, j'aurais moins de mal à faire comme s'il n'était pas là, et à m'éclater seule dans ma virée shopping.

Il se trouva que faire les magasins avec Goliath sur mon dos ne fut pas aussi drôle que je l'avais imaginé. Je n'avais pas vraiment cru pouvoir faire abstraction de sa présence, mais je n'avais pas réalisé combien cet œil posé sur moi me serait pesant. Sans compter que son allure menaçante faisait flipper les vendeuses.

—Aucune chance que vous me laissiez respirer un peu ? lui demandai-je comme nous quittions l'échoppe d'un orfèvre.

J'aurais adoré passer plus de temps à regarder les bijoux, mais Finn rendait le propriétaire du magasin tellement nerveux que j'avais décidé de partir par égard pour lui.

Finn secoua la tête en signe de dénégation.

Je levai la tête vers lui, sourcils froncés.

—Est-ce que vous parlez ?

C'était peut-être un peu abrupt, mais je commençais à en avoir assez

de son rôle de gros dur taciturne.

Un coin de sa bouche se releva, comme s'il réprimait un sourire.

—Seulement quand c'est nécessaire, répondit-il.

Il avait une voix profonde et caverneuse qui allait avec son physique. Il était loin d'être aussi gigantesque que Lachlan, mais c'était quand même l'un des faës les plus impressionnants qu'il m'eût été donné de voir. Enfin, je supposais que c'en était un. Un garde du corps humain ne m'aurait pas été d'une grande utilité.

—Je pense que c'est nécessaire pour m'expliquer la raison qui vous oblige à ne pas me lâcher d'une semelle.

Il baissa ses lunettes de soleil, et je pus voir ses yeux d'un vert émeraude stupéfiant, fendus en amande comme ceux des faës. Ces yeux-là étaient une sorte d'arme secrète, si magnifiques que je sentis les miens s'écarquiller sous l'effet de la surprise. Lorsqu'il sourit, j'en eus le souffle coupé. Côté canon, il pouvait largement faire concurrence à Ethan.

—Je dois vous suivre de près pour pouvoir m'interposer en cas de danger, répondit-il.

Son sourire disparut et il remit ses lunettes noires, effaçant le beau gosse pour redevenir M. Gros Bras. Notre conversation s'arrêtait manifestement là.

Pour vous dire la vérité, j'étais bien contente qu'il ait remis ses lunettes, ou j'aurais fini par me casser la figure à force de lui baver dessus. On pourrait croire que je n'avais jamais vu d'Apollon avant lui, mais pour être honnête, les faës tiraient la notion de beau gosse vers des sommets insoupçonnés.

Je poursuivis ma promenade, mais je n'avais toujours rien acheté. C'est alors que je repérai l'une des rares enseignes qui avaient pignon sur rue en Avalon : Victoria's Secret. Cruelle créature que je suis, je ne pus résister au plaisir d'entrer, curieuse des réactions de Finn.

Non sans surprise, il n'en eut aucune. Il se contenta de me suivre, les lunettes noires vissées aux yeux. Même sans son arme secrète et malgré les vibrations plutôt flippantes qu'il dégageait, je surpris une vendeuse à lui mater les fesses. Ça me fit sourire.

Je me dirigeai vers le rayon des petites culottes. J'aurais pu prendre un soutien-gorge, mais ça n'aurait été que du bluff vu ma poitrine désespérément plate. Espérant mettre Finn mal à l'aise, j'exhibai deux strings noirs en faisant mine de consulter les étiquettes tout en le surveillant du coin de l'œil. Toujours rien. J'aurais dû me douter qu'il n'était pas homme à se laisser décontenancer aussi facilement. Quant à moi, en revanche, je devais être rouge comme une pivoine. Ce plan était vraiment foireux.

Ne voulant pas que Finn comprenne que j'avais fait tout ça rien que pour l'embêter, j'achetai un string ainsi que d'autres sous-vêtements plus simples. On n'a jamais trop de dessous. Surtout quand on déteste faire la lessive. Je tendis ensuite le sac à Finn pour qu'il le porte. L'espace d'une seconde, il se décomposa, et je vous jure que je sentis ses yeux laser me fusiller, même à travers les lunettes. Je lui adressai un clin d'œil innocent, goûtant la satisfaction d'avoir fissuré son armure. Il reprit très vite ses esprits, et le sac que je lui tendais, sans un mot. J'aurais aimé avoir un appareil photo, car il était assez irrésistible à essayer de conserver l'allure virile et digne d'un garde du corps avec son sac Victoria's Secret.

Je commençais à avoir mal aux pieds, et bien que mon butin fût bien maigre, je décidai de faire une pause au Starbucks que j'avais vu tout à l'heure. Il fallait s'en douter, mon sens de l'orientation légendaire me fit faire un certain nombre de détours involontaires. Quand Finn se rendit compte que j'étais perdue, il retrouva sa voix pour me demander où je désirais aller, avant de se refermer comme une huître et de me guider dans la bonne direction.

Je commandai un grand café moka avec une montagne de crème fouettée. Je proposai à Finn quelque chose, mais il déclina mon offre.

Je venais de récupérer ma boisson et parcourais la salle des yeux pour trouver une place quand Finn se plaça soudain devant moi. Je faillis

renverser entièrement sur lui le contenu de mon gobelet.

—Hé ! protestai-je, mais il resta planté devant moi tel un mur.

Je n'étais même pas certaine qu'il sentît le liquide brûlant qui imprégnait le dos de la veste de son costume sombre.

—Je ne lui veux rien de mal, affirma une voix.

C'était la voix d'Ethan.

Je sentis une boule glacée se former au creux de mon estomac tandis que je m'assurais d'un coup d'œil que mes oreilles ne m'avaient pas trompée. Non, c'était bien Ethan, sur le seuil de la porte. Mon cœur se serra douloureusement dans ma poitrine.

Ethan étendit les deux mains devant lui comme quelqu'un qui se rend.

—Je voudrais juste dire quelques mots à Dana, expliqua-t-il.

Il m'avait certainement vue mais, pour le moment, il restait concentré sur Finn. Je ne pouvais pas lui en vouloir. Pas pour ça, du moins.

Mon camée se mit soudain à tiédir, et je le pris entre mes doigts. Il n'était pas brûlant, mais définitivement beaucoup plus chaud qu'il n'aurait dû. J'eus soudain la chair de poule comme si j'étais traversée par une vague d'électricité statique.

—Je vous conseille de garder vos distances, monsieur, l'avertit Finn, sur un ton menaçant.

Quelques clients avaient remarqué notre altercation et nous regardaient avec curiosité. Ils n'allaient quand même pas se battre.

Ethan détourna les yeux de Finn pour les plonger dans les miens.

—Il faut vraiment que je te parle, implora-t-il.

Je croisai les bras sur ma poitrine - en faisant attention à ne pas

renverser d'autres précieuses gouttes de mon moka - et lui lançai un regard noir.

—Je n'ai rien à te dire.

J'espérais avoir l'air en colère, même si le simple fait , de le regarder me brisait le cœur. Je n'aurais pas dû me sentir trahie, je savais depuis le début que c'était trop beau pour être vrai. Mais on ne commande pas à ses sentiments.

Ethan passa une main dans ses cheveux :

—Je n'aurais pas fait pire si je l'avais fait exprès, dit-il. Mais tu ne sais pas encore tout. Il y a autre chose que tu dois savoir.

La sensation de fourmillement sur ma peau n'avait pas disparu. Un éclair s'apprêtait-il à frapper, ou quoi ? Je décroisai mes bras et secouai les épaules dans l'espoir de m'en débarrasser.

—Dis ce que tu as à dire, fis-je de ma voix la plus neutre.

—En privé, demanda Ethan.

—Ce n'est pas envisageable, lui opposa Finn. Ethan eut l'air exaspéré - et peut-être aussi un peu effrayé.

—Je ne veux pas dire en privé dans une pièce fermée. Je veux dire en privé tous les deux autour d'une table sous bonne garde. Je ne suis pas de taille à affronter un Chevalier, nous le savons très bien. Elle n'est pas en danger.

Ne pas oublier : demander à Papa ce qu'est un Chevalier. Parce que j'entendais bien la majuscule mais ce que ça signifiait pour ces deux-là m'échappait.

Finn demeura silencieux un long moment. Au point qu'une partie des curieux se lassèrent et détournèrent les yeux. Je commençais à croire que mon camée allait me brûler la peau et que cette sensation de fourmillement finirait par me rendre folle. Mais soudain tout cessa : le

camée refroidit et la sensation de fourmillement disparut.

—Qu'il en soit fait selon la volonté de ma dame, dit Finn, et je fus bien contente de ne pas avoir pris de moka dans la bouche à ce moment-là, ou je l'aurais recraché.

Ma dame ? Venions-nous soudainement de faire un saut dans le Moyen Âge ? Non, je ne crois pas qu'ils avaient de Starbucks à cette époque.

Ethan me regarda d'un air implorant.

—Dana, c'est très important. Crois-moi, je ne prendrais pas le risque d'affronter la colère d'un Chevalier si ça ne l'était pas.

Je n'avais certainement aucune envie de lui parler. En fait, j'étais même sûre de ne plus jamais vouloir lui adresser la parole. Mais je ne pourrais pas trouver le sommeil si je n'écoutais pas ce qu'il avait à me révéler.

—D'accord, acceptai-je.

Finn me guida vers deux fauteuils accueillants au fond de la salle. L'un d'eux était occupé par une femme - sans doute une touriste à en juger par l'inscription « I <3 Avalon » sur son tee-shirt. Finn n'eut pas besoin de prononcer un mot pour qu'elle libère la place sur-le-champ. Je le fusillai des yeux.

—Vous êtes vraiment un sale type, vous savez. Elle était là la première.

Finn ne fit même pas mine d'entendre mes reproches, encore moins de les prendre en considération, mais Ethan fut saisi d'une quinte de toux qui n'avait rien de naturel.

Je pris place sur le fauteuil qui était resté libre, laissant celui que la femme venait de désertier à Ethan. Finn recula jusqu'à la porte, et j'éprouvai un absurde sentiment de soulagement en le voyant s'éloigner.

Je m'efforçai de rester calme et impassible tout en sirotant mon moka, et posai mon regard juste au-dessus de l'épaule d'Ethan, évitant son visage.

—Je suis désolé, s'excusa-t-il.

C'était tellement inattendu que je perdis l'air détaché que j'avais tant travaillé. L'espace d'un instant, j'envisageai de lui cracher mon moka brûlant au visage. Il secoua la tête avant que je puisse lui dire où il pouvait mettre ses excuses.

—Ce n'est pas de ça que je veux te parler, précisa-t-il. Mais j'avais besoin que tu le saches, même si je me doute que ça ne change rien et que tu ne me crois probablement pas.

—Tu as raison sur ce point : je ne te crois pas.

Je pris une autre gorgée de moka, et m'aperçus que ma main tremblait. J'avais beau contenir ma peine, il en faudrait peu pour qu'elle rejaillisse à fleur de peau, et je ne voulais pas prendre la responsabilité de ce qu'il adviendrait ensuite.

Ethan prit une profonde inspiration, comme si c'était lui qui souffrait.

—Tu dois d'abord savoir que je n'aurais jamais, au grand jamais, laissé quelque chose t'arriver.

Et merde. Ce n'était pas bon du tout. Je songeai qu'il valait sans doute mieux poser mon moka sur la table, parce que si je continuais de trembler comme ça, c'était sur mes vêtements qu'il finirait. Mes mains formèrent des poings et je regardai Ethan avec, j'en suis certaine, une expression de terreur pure au fond des yeux. Il avait l'air aussi mal que moi, ce qui n'était pas de bon augure.

—C'est à propos de l'attaque des spriggans, commença-t-il. Je sais que Kimber t'a dit qu'ils en avaient après moi, et elle pensait que c'était la vérité. Mais elle n'était pas dans le coup.

—Quel coup ? demandai-je d'une voix si faible que je fus surprise qu'il



pût m'entendre.

Ethan poussa un long soupir.

—L'attaque des spriggans. Je déglutis difficilement.

—Kimber n'était pas dans le coup de l'attaque des spriggans. Ce qui veut dire que toi, tu en faisais partie.

Ses mots n'avaient pas d'autre explication possible. Il fit la grimace.

—Oui. Plus ou moins. Mais ça ne devait pas se passer comme ça.

Je dois concéder une chose à Ethan : il avait le courage de me regarder en face pour me dire quel parfait salaud il avait été.

—J'étais censé te rallier à notre cause, avoua Ethan. Celle de mon père, plus précisément. Je voulais gagner ta gratitude, et pas seulement pour t'avoir tirée des griffes de Grâce.

—Tu as donc organisé cette attaque ? m'etrangeai-je, et ma voix n'était plus qu'un feulement des plus inélégants. Tu as laissé ces créatures blesser tes amis ? Ils auraient pu se faire tuer !

Je bondis sur mes pieds, mais Ethan me rattrapa par le bras.

—Laisse-moi terminer, dit-il.

Mon camée devint plus chaud et la désagréable sensation de fourmillement revint. Je vis Finn approcher. Si je le laissais intervenir, je ne connaîtrais peut-être jamais le fin mot de l'histoire. Et même si c'était douloureux, il fallait que je sache.

Je me rassis lourdement. Ethan me lâcha le bras et je fis signe à Finn de rester à l'écart. Cette fois encore, le fourmillement cessa et mon camée refroidit. Tout ça était forcément lié à la magie, même si je ne savais pas pourquoi j'avais cette impression d'être une pile électrique.

Ethan inspira de nouveau à fond.

—Oui, mon père et moi avons organisé cette attaque et c'est comme ça que les spriggans ont pu nous retrouver. Mais Dana, il ne devait y avoir qu'un seul spriggan, qui était censé s'en prendre uniquement à toi. C'est la raison pour laquelle je suis resté près de toi toute la soirée, afin de pouvoir m'interposer. Tu aurais eu très peur, mais je suis largement de taille à affronter un seul spriggan. J'aurais eu le beau rôle et personne n'aurait été blessé.

» Je te le jure, Dana. Mon père et moi ne voudrions pour rien au monde qu'il t'arrive malheur. Notre intention était de te rallier à notre camp, pas de te faire du mal. Manifestement, quelque chose est allé de travers et les spriggans ont attaqué en nombre. Mais ce n'était pas un accident.

—Hein ?

—Mon père et moi ne les aurions jamais envoyés te faire du mal, mais tout porte à croire que quelqu'un d'autre en ait eu l'intention. Quelqu'un qui connaissait nos plans et nous a doublés.

Finalement, j'avais besoin d'une dose de moka, même si mes mains tremblaient. En fait, ce qu'il m'aurait fallu, c'était un bon remontant comme le lait de poule de Kimber. Je sentis à peine le goût du café.

—Ce que tu es en train de me dire, même si tu ne l'as pas clairement formulé, c'est que tu penses que quelqu'un essaie de me tuer.

Il avait déjà laissé entendre que tante Grâce pouvait avoir des raisons de souhaiter ma mort, mais cette menace ne m'avait jamais paru très concrète malgré la crainte qu'elle m'inspirait.

—Oui. Et je n'ai aucune idée de qui il peut s'agir. Visiblement, ton père fait ce qu'il faut pour assurer ta sécurité. (Il désigna Finn du menton, puis revint à moi.) Mais il doit connaître les forces en présence.

Je secouai la tête.

—Pourquoi me dis-tu ça à moi ? m'étonnai-je. Tu aurais pu te contenter d'en parler à mon père.

Et si la pitié existait en ce bas monde, mon père aurait gardé pour lui ces mauvaises nouvelles, et je ne serais pas en train d'encaisser un nouveau coup dur.

Ethan baissa les yeux.

—Je n'en ai pas parlé à ton père parce que je me suis dit que tu méritais de l'entendre de ma bouche. Tu peux me faire corriger par ton Chevalier si tu veux, je n'irai pas me plaindre. (Il coula un regard vers Finn.) Je crois même que ça lui plairait.

J'imaginai parfaitement la scène. Dommage que je ne sois pas assez impitoyable pour aller jusque-là.

—Tu as d'autres scoops, ou on en a terminé ? demandai-je.

Ethan avait l'air misérable et je jubilai méchamment.

—Je t'ai tout dit, répondit-il.

Je ramassai mon moka et me levai. Le gobelet était encore à moitié plein, mais je n'en avais plus envie. Et puis le café était tiède. Je n'eus donc pas à me soucier des brûlures lorsque je le jetai au visage d'Ethan.

Je crois bien que Finn s'est autorisé un demi-sourire en me tenant la porte, mais je n'en aurais pas juré.

## CHAPITRE 17

Ma thérapie par le shopping n'avait pas fonctionné aussi bien que prévu. Je n'avais pour tout butin qu'un maigre sac Victoria's Secret, et pourtant, même si je savais que mon père ne verrait pas d'un bon œil le peu d'usage que j'avais fait de ses largesses, je ne pouvais pas me résoudre à poursuivre mes achats après ma discussion avec Ethan. Déjà que ce n'était pas vraiment l'éclate depuis le début.

J'étais sûre et certaine que Finn allait m'interroger sur ma conversation avec Ethan, surtout après l'épisode du café dans la figure, mais il ne desserra pas les dents. En termes de sociabilité, il avait beaucoup de progrès à faire. Mais je n'étais pas vraiment pressée d'en parler, et quelque part son silence m'arrangeait.

Finn me ramena chez mon père. Je pensais qu'il se contenterait de me déposer, puisque Papa avait dit que la maison était parfaitement sûre, mais il entra avec moi.

—Au cas où vous voudriez ressortir plus tard, expliqua-t-il, ce qui, pour lui, équivalait à un long discours.

L'explication était plausible, mais je ne pus m'empêcher de me demander s'il ne jouait pas aussi le rôle de gardien de prison. Je rentrai donc dans son jeu.

—Je suis crevée, déclarai-je. Je ne crois pas que je ressortirai. En tout cas, pas avant le retour de mon père.

Il haussa ses larges épaules.

—Je serai là si vous changez d'avis.

—Vous ne pouvez pas me laisser un numéro de téléphone ? Je vous appellerai si j'ai besoin de vous, et vous n'aurez pas à passer tout votre après-midi enfermé dans cet appartement.

—C'est mon boulot, répondit-il.

Mouais. Il était de l'étoffe dont on fait les geôliers, celui-là.

—Que puis-je dire pour vous convaincre de partir ? demandai-je. Parce que j'aimerais beaucoup rester seule.

—Je peux me retirer dans le garage si ma présence vous gêne.

Le garage, comme par hasard. Je serais obligée d'y passer si je voulais quitter la maison. Non pas que ça fasse partie de mes projets, pas quand des gens dehors cherchaient peut-être à me tuer. Je ne suis pas une de ces filles sans cervelle qu'on voit dans tous les films d'action et qui se disent : « Tiens, quelqu'un veut me tuer. Tâchons de semer ce garde du corps, histoire de faire une jolie cible bien facile. » Je voulais seulement être sûre de pouvoir quitter la maison si je le désirais.

Mais depuis mon arrivée en Avalon, je n'obtenais pas grand-chose de ce que je voulais.

Je me sentais presque assez garce pour confiner Finn dans le garage, mais je savais que j'étais injuste. Comme il l'avait dit, il ne faisait que son boulot. Il n'y était pour rien si ça ne me plaisait pas.

—Très bien ! lançai-je en soupirant.

J'empoignai le sac Victoria's Secret et m'offris une sortie théâtrale en faisant résonner les marches de l'escalier jusqu'à ma chambre. Puénil, je sais, mais je me dis que j'y avais bien droit.

Il y avait le téléphone dans ma chambre et je tentai de nouveau d'appeler ma mère.

Je ne savais pas ce que je lui dirais, surtout maintenant que je connaissais l'origine de son alcoolisme. Mais tout ce qui m'était arrivé jusqu'ici en Avalon me paraissait tellement irréel, que la perspective de reprendre contact avec le monde véritable - même la dure réalité - était très séduisante.

Je tombai une nouvelle fois sur son répondeur. Rien de pertinent ne me vint à l'esprit, alors je raccrochai.

Si je ne trouvais pas une occupation, j'allais passer le reste de l'après-midi à broyer du noir. J'allumai donc mon ordinateur portable pour me lancer dans un des livres érotiques que j'avais téléchargés, mais j'avais beaucoup de mal à rester concentrée. La moindre scène vaguement sexy me rappelait la sensation des lèvres d'Ethan sur les miennes, la chaleur de son corps contre le mien. Ce qui me ramenait immédiatement à ses mensonges et à sa trahison.

Ma plongée en eaux troubles fut interrompue par la sonnette de la porte d'entrée. L'espace d'une demi-seconde, je me pris à espérer que ce soit Ethan, venu se prosterner à mes pieds pour me demander pardon. Mais je ne lui pardonnerais jamais, et quand bien même il serait très certainement jouissif de le voir ramper à mes pieds, je préférerais ne jamais le revoir.

J'entendis des pas faire grincer les marches, et Finn apparut sur le seuil quelques secondes plus tard. Il avait retiré sa veste et sa cravate, ainsi que ses lunettes noires, et tout ce qui me vint à l'esprit fut... ouah ! S'il lui prenait l'idée de se balader en ville sans son accoutrement des services secrets, ce mec serait un danger public. Toutes les femmes détourneraient les yeux de la route pour le regarder. Sans ses yeux de faë trop fendus, je vous jure qu'il aurait eu toutes ses chances pour le casting du prochain James Bond.

—Vous avez de la visite, annonça-t-il.

Je réprimai un rire. Il s'exprimait avec juste ce qu'il fallait d'accent britannique pour que je pense immédiatement : « Mon nom est Bond. James Bond. »

—Si c'est Ethan, vous pouvez lui dire d'aller se faire voir, déclarai-je, ayant perdu toute envie de rire.

Finn secoua la tête.

—C'est Kimber. Si vous ne souhaitez pas lui parler, je me ferai une joie

de la renvoyer.

Ce serait sans doute la meilleure chose à faire. Elle m'avait blessée plus profondément que son frère, parce que je lui avais accordé ma confiance, alors que je m'étais toujours méfiée d'Ethan. Mon cœur se serra en songeant à la façon dont elle m'avait menti. Pourtant... Hier, quand nous étions assises toutes les deux dans sa chambre, j'avais eu un aperçu de ce que ça faisait d'avoir une véritable amie, à qui je pouvais tout dire, et cela m'avait plu. Beaucoup plu.

Je n'étais pas certaine de trouver en moi la force de lui pardonner - en imaginant qu'elle m'apprécie vraiment et veuille se faire pardonner -, mais je ne le saurais jamais si je refusais de lui parler. En outre, j'avais donné sa chance à Ethan et il n'était que justice que Kimber fût traitée de la même façon.

—Je descends dans une minute, dis-je à Finn, qui hocha la tête.

Je pris deux ou trois profondes inspirations en écoutant s'éloigner ses pas dans l'escalier. Je rassemblai ce qui me restait de courage et de dignité, et descendis dans le séjour.

Kimber était assise du bout des fesses sur le canapé. Je cherchai Finn du regard, mais il avait disparu.

—Il est en bas, dit Kimber en se levant pour me faire face.

Je préférais que cette scène reste privée, même si je détestais l'idée de reléguer Finn au garage. Je m'approchai de Kimber, les bras croisés sur la poitrine, le menton relevé. Elle contempla ses chaussures quelques instants avant de trouver le courage de me regarder dans les yeux.

—Mon père m'avait fait jurer de ne rien te dire, s'excusa-t-elle d'un air misérable. Je n'avais pas le sentiment de mal agir, au début. On devait juste te tirer des griffes de Grâce et se comporter avec toi de façon amicale. Je me disais que je ne faisais rien de mal. Mais quand Ethan s'est mis à te draguer, j'ai compris que le plan allait plus loin.

Ma gorge me fit mal.

—Ouais, parce qu'on se demande vraiment pourquoi un type comme lui s'intéresserait à une fille comme moi ? demandai-je, grimaçant en entendant l'amertume qui entachait ma voix.

Je me rappelai pour la millième fois que j'avais su dès le début que l'intérêt d'Ethan était trop beau pour être vrai.

Kimber ouvrit de grands yeux.

—Ce n'est pas ce que je voulais dire !

—Ah non ? Parce que, autrement, je ne vois pas comment tu as tout de suite su que cela faisait partie du plan.

Kimber se laissa retomber sur le canapé. Elle avait l'air touchée, et je ne reconnaissais plus la princesse des glaces que j'avais rencontrée.

—Tu n'y es pas du tout, dit-elle, et j'aurais juré qu'elle luttait pour ne pas pleurer. C'est juste mon cynisme habituel, c'était bien trop... pratique qu'il tombe justement amoureux de toi à ce moment-là.

Je poussai un profond soupir.

—Cynisme pour cynisme, pourquoi devrais-je croire un seul mot de ce que tu racontes ?

Elle releva la tête, et ses beaux yeux de faë étaient brillants de larmes.

—Tu n'as aucune raison de me faire confiance, en effet, reconnut-elle en reniflant. Mais j'aimerais que tu me croies quand même. Je détestais te mentir, mais mon père aurait été vraiment furieux contre moi si je lui avais désobéi... Ethan trouve toujours grâce à ses yeux, mais moi, c'est une autre histoire.

—Tu as soutenu que mon père était toujours en prison alors que tu savais pertinemment qu'il avait été libéré.



Elle acquiesça.

—C'est ce que mon père m'avait demandé de dire. On s'est même disputés à ce sujet. Tu aurais forcément fini par découvrir que nous t'avions menti, et je lui ai dit que c'était la meilleure façon de te monter contre nous. Il a refusé de m'écouter.

Une larme roula au coin de sa paupière, qu'elle essuya.

—Je suis désolée, dit-elle en reniflant. Je n'ai pas le droit de pleurer, alors que c'est à toi qu'on a fait du mal.

Il était pourtant clair que cela faisait également du mal à Kimber de se trouver mêlée à tout ça.

—Tu marques un point parce que tu as au moins essayé de m'avertir à propos d'Ethan, répondis-je.

Elle avait beau avoir trahi ma confiance en me mentant au sujet de mon père, je ne pouvais m'empêcher de me rappeler avec quelle facilité elle avait accueilli ce que je considérais comme un secret honteux.

Je ne voulais pas la perdre, me rendis-je compte avec surprise. Ce mensonge resterait toujours un point noir entre nous, mais j'avais besoin d'une amie pour survivre en Avalon.

Ma décision prise, je la regardai droit dans les yeux.

—Si tu promets de ne plus jamais me mentir, on peut essayer de tout reprendre à zéro.

Elle ouvrit de grands yeux pleins d'espoir.

—Vraiment ?

—On peut tenter le coup.

Le sourire qu'elle m'adressa était radieux, et son soulagement

manifeste.

—Merci de me donner une seconde chance, dit-elle, et, à ma grande surprise, elle me serra contre elle avec effusion.

Elle retrouva un peu son calme en se détachant de moi.

—Je ferais mieux de filer avant que ton père arrive. Il ne sera sûrement pas ravi de me trouver ici.

Mon père ne devrait pas faire d'histoires. Il m'avait assurée qu'il m'aurait laissée parler à Ethan malgré sa désapprobation.

—Tu fais quelque chose demain ? demandai-je. Parce que j'ai essayé de faire du shopping aujourd'hui, mais toute seule ce n'est pas très marrant.

Ses yeux s'éclairèrent.

—Oh ! Le shopping, c'est une de mes activités favorites. Et je pourrai t'emmener dans les meilleures boutiques.

—On aura Finn sur le dos, l'avertis-je. Elle sourit malicieusement.

—Qui a dit que c'était un problème ? demanda-t-elle en plaisantant. J'ai eu le temps de bien le regarder avant d'entrer, et je n'ai qu'un mot à dire : « Canon ! »

—Il fait plus « maton » que « canon » quand il passe en mode Gros Bras.

Le sourire de Kimber s'élargit.

—Encore mieux. Ce sera notre petit secret.

Un poids quitta mes épaules quand je lui rendis son sourire.

Mon père ne rentra à la maison qu'à 19 heures, heure à laquelle j'avais eu amplement le temps de métaboliser mon déjeuner. En d'autres termes, je mourais de faim. Je croyais qu'il allait m'emmener dîner dehors, mais je ne fus pas déçue le moins du monde en voyant qu'il avait rapporté des plats chinois quand je descendis au salon. Yeah ! Je mangerais plus vite.

L'appartement de mon père ne comportait pas de salle à manger à proprement parler, mais un coin du séjour en tenait lieu avec une petite table ronde entourée de deux chaises, où nous nous installâmes. Finn nous avait quittés dès que mon père était rentré, et nous étions en tête à tête. Ambiance intime, presque comme si j'étais chez moi. Jusqu'à ce que Papa ouvre la bouche.

—Alors, Finn m'a dit que vous étiez tombés sur Ethan cet après-midi, commença-t-il, et les aliments prirent un goût de cendres.

Je déglutis, puis me donnai mentalement un coup de pied aux fesses. J'aurais bien dû me douter que Finn ferait un rapport complet à mon père, surtout après qu'Ethan eut clamé haut et fort qu'il avait quelque chose d'important à me dire. Et j'aurais décidément dû consacrer une partie de l'après-midi à réfléchir à la façon dont je lui présenterais notre conversation - je redoutais fort qu'une menace de mort ne fasse que renforcer mon statut de prisonnière -, mais, bien sûr, je n'avais pas voulu y penser.

—Oui, répondis-je d'une voix faussement détachée en engloutissant un autre morceau de poulet aigre-doux.

La nourriture avait toujours un goût de cendres, mais tant que je mastiquais, j'étais dispensée de parler.

Papa se renversa dans sa chaise, et je sentis qu'il me fixait tandis que je gardais les yeux rivés sur mon assiette.

—Et alors ? me relança-t-il. Tu veux bien me parler de ce qui s'est passé ? Il paraît qu'il avait quelque chose d'urgent à t'annoncer.

Je n'avais pas très envie de raconter à Papa ce qui s'était passé. Mais

je n'avais pas non plus envie de me faire tuer, et ce point de vue fit pencher la balance. J'avalai une gorgée d'eau, et repris mon calme autant que possible.

—La nuit où Ethan et Kimber sont venus me chercher chez tante Grâce, nous avons été attaqués par des spriggans.

En dépit de son flegme elfique, Papa en resta sans voix.

—Kimber pensait que c'était après Ethan qu'ils en avaient. Mais Ethan pense que c'est après moi.

J'avais fait un résumé express. Ne me demandez pas pourquoi je passai volontairement sous silence le rôle joué par Ethan dans cette attaque. J'étais assez blessée pour avoir envie de lui rendre la monnaie de sa pièce, mais une sorte d'instinct m'en empêchait.

À voir sa tête, je compris que mon père savait que je lui cachais des choses. Je me préparai à subir un interrogatoire, mais, à ma grande surprise, il repoussa son assiette avec un soupir théâtral.

—Je suppose que j'ai déjà trop tergiversé, dit-il. Il est temps de parler de ton statut de Passemonde.

—Tu dis ça comme si tu avais la certitude que j'en suis une.

Je ne lui avais rien révélé, préférant attendre qu'il aborde lui-même le sujet. Il me sourit avec ironie.

—Je le sais depuis que tu es entrée dans cette maison. Tu n'as pas encore contemplé une seule fois la vue panoramique qu'on a de cette fenêtre. La plupart des gens se répandent en compliments sur ce spectacle, et le temps était bien dégagé aujourd'hui.

—Peut-être que j'ai le vertige. Il plissa les yeux.

—Ne fais pas l'innocente. (Son ton n'était pas sévère, mais contenait une pointe d'agacement.) Je sais que tu peux voir la forêt de la Faëry.

Je haussai les épaules. Je continuai de jouer les innocentes, comme si refuser de l'admettre à haute voix rendait la chose moins réelle.

—Ethan et son mouvement Underground t'ont-ils expliqué ce que ça signifiait ? voulut-il savoir.

Nouveau haussement d'épaules.

—À vrai dire, ça ne me paraît pas si extraordinaire. Pas au point d'en faire tout un cirque.

—C'est que tu n'y as pas assez réfléchi, alors. (Il semblait toujours fâché contre moi, sans que je sache pourquoi.) Es-tu bonne en histoire ?

Sa question me prit de cours. Elle me semblait tomber comme un cheveu sur la soupe.

—Disons que ce n'est pas ma matière préférée, répondis-je, parce que, franchement, je trouvais les cours d'histoire barbants au possible.

—Typiquement américain, marmonna Papa entre ses dents. As-tu entendu parler du roi Richard III ?

Je lui jetai un regard exaspéré.

—J'ai dit que ce n'était pas ma matière préférée, pas que j'étais complètement ignare.

—Richard III succéda à son frère Edouard IV sur le trône d'Angleterre.

—Je viens de dire que je n'étais pas complètement ignare.

Je n'en savais pas beaucoup plus que ce que Papa avait expliqué, mais je commençai à trouver le ton qu'il employait un peu trop condescendant.

Ses yeux étaient comme deux lames d'acier bleuté qui me transpercèrent, et j'en déduisis qu'il n'avait pas l'habitude qu'on lui

tienne tête. Il devrait bien s'y faire si je restais dans les parages. Quoiqu'il en soit, son regard était suffisamment intimidant pour que je me recroqueville sur mon siège.

—La question de savoir si Richard a ou non tué ses jeunes neveux pour accéder au trône fait toujours grand débat parmi les historiens.

Il marqua une pause, attendant que je fasse un commentaire. Je demeurai muette, me demandant ce que ça avait à voir avec les Passemondes.

—À cette époque, Avalon était rattachée au monde des mortels et gouvernée par les rois d'Angleterre. Ce fut une période de grandes dissensions, où la maison d'York et celle de Lancastre s'affrontèrent pour la couronne d'Angleterre. C'est ce qu'on appelle la guerre des Deux-Roses, qui déchira le pays pendant plus de trente ans. Les faës prirent parti dans le conflit, la cour des Lumières soutenant les Yorks, et la cour des Ténèbres se rangeant derrière les Lancastres.

Il me gratifia d'un sourire que j'aurais appelé amer.

—Rappelle-toi ce que je t'ai dit, les faës ne changent jamais. Au jour d'aujourd'hui, la cour des Lumières arbore toujours la rose blanche de la maison d'York, et la cour des Ténèbres la rose rouge des Lancastres.

» Ce sont en réalité les faës de la cour des Ténèbres qui ont précipité la chute de la maison d'York en capturant les petits princes dans la Tour de Londres, laissant accuser le roi Richard. Suspecté du meurtre de ses neveux, on contesta sa légitimité sur le trône, et à sa mort sur le champ de bataille la couronne d'Angleterre passa aux mains des Lancastres.

Bon, pas besoin d'être astrophysicien pour comprendre où Papa voulait en venir. Un Passemonde avait manifestement été impliqué dans l'affaire, mais je ne voyais pas comment. Je fronçai les sourcils sous l'effort de concentration.

—Il existe un sort qui fait disparaître les gens ? Et un Passemonde a

apporté ce sortilège dans la Tour de Londres pour faire disparaître les enfants ?

—Non. Les faës de la cour des Ténèbres ont envoyé un Passemonde et un Chevalier des Ténèbres dans le monde des mortels. Le Chevalier a jeté des sorts de confusion pour leur permettre de s'introduire dans la Tour de Londres.

—Attends une seconde ! l'arrêtai-je en me redressant. Je croyais que les Passemondes pouvaient amener la magie dans le monde des mortels. Ils peuvent aussi y emmener des gens ?

Papa hocha la tête.

—Les Passemondes disposent d'une aura de magie. Un faë qui se tient à l'intérieur de l'aura d'un Passemonde a la capacité de pénétrer dans le monde des mortels. Inversement, les Passemondes peuvent également emmener des mortels dans le royaume de la Faëry ainsi que des objets technologiques en état de fonctionnement.

—Et qu'est-il arrivé aux petits princes ? Le Chevalier et le Passemonde les ont enlevés et emmenés dans la Faëry ?

—Oui.

—Et que leur est-il arrivé là-bas ?

Papa prit un air sombre.

—Les mortels ne peuvent pas survivre dans la Faëry. Pas sans la protection de la magie spéciale des Passemondes. Le Passemonde les a abandonnés, et ils sont morts. Commences-tu à comprendre pourquoi nous faisons « tout un cirque » de ton statut de Passemonde ?

Oui, je commençais à saisir. Pas étonnant que la disparition des deux petits princes soit demeurée un mystère. Personne n'aurait imaginé qu'ils avaient été emmenés magiquement au pays des faës.

—Compter un Passemonde dans ses rangs équivaut à disposer de l'arme nucléaire. Même sans l'intention de s'en servir, la menace est assez dissuasive en elle-même. Grâce a tenté de te rallier à son camp par la force, Alistair par l'amitié qui te lierait à ses enfants.

Je relevai le menton d'un air de défi, lui en voulant de me rappeler encore une fois Ethan.

—Et toi ? lui demandai-je. Par quel moyen comptes-tu me rallier à ton camp ?

Il me sourit et se pencha vers moi pour couvrir ma main de la sienne.

—En étant ton père. En te protégeant et en te choyant. Et en me montrant honnête avec toi.

Je retirai doucement ma main, pas encore prête à des marques d'affection.

—Je préfère ta manière, murmurai-je à mi-voix.

Il sourit de nouveau, un éclat luisant au fond de ses yeux.

—Je compte bien là-dessus.

J'allai me coucher ce soir-là en me laissant aller à un prudent accès d'optimisme. Je me sentais plus en sécurité, mieux installée et plus libre que je ne l'avais été depuis que j'avais posé les yeux sur tante Grâce. Mais je ne pus m'empêcher de me demander si le comportement de Papa changerait si je cessais de me conformer à ses attentes. Me traiterait-il toujours aussi bien ? Où alors sortirait-il ses griffes, lui aussi ? Car je savais qu'il en était pourvu, même s'il ne me les avait pas encore montrées.



## CHAPITRE 18

Le jour suivant se leva sur ce je commençais à considérer comme un temps d'été typique en Avalon. Humide et nuageux avec un fond de fraîcheur qui n'avait rien d'estival. Je fis la grasse matinée, trop heureuse de dormir enfin dans un vrai lit. Le futon ne s'était pas révélé aussi inconfortable que j'aurais cru, et le contact des draps était doux contre ma peau.

Je pris une douche et m'habillai. J'optai de nouveau pour un pantalon cargo à poches, accompagné cette fois d'un tee-shirt et d'un gilet à capuche. Heureusement que je retournais faire les magasins aujourd'hui, parce que j'allais avoir besoin de vêtements chauds. Je savais en arrivant que la température serait plus basse ici qu'aux États-Unis, mais l'humidité apportait à la fraîcheur de l'air un mordant que je n'avais pas anticipé.

Je fourrai ce qu'il me restait de l'argent de Papa - soit presque tout - dans une poche de mon pantalon, et descendis attendre l'arrivée de Kimber. J'avais bien remarqué la veille au soir que Papa n'était pas enchanté à l'idée de me voir fraterniser avec « l'ennemi », mais il n'avait rien fait pour m'en dissuader. Je lui décernai les félicitations du jury.

Je m'attendais à tomber sur mon père, mais c'est Finn que je vis, assis sur le canapé du salon. Il portait à peu près les mêmes vêtements que la veille, hormis sa veste, posée sur le dossier du canapé, et ses lunettes noires rangées dans la poche de sa chemise. Hier, j'en avais eu marre de le supporter toute la journée, mais à cette minute l'idée ne me dérangeait plus autant.

—Où est mon père ? lui demandai-je en me dirigeant vers la cuisine dans l'espoir d'y dégotter une tasse de café.

—Au travail, répondit Finn. J'ai bien peur que vous ne soyez obligée de me supporter aujourd'hui encore.

—Je crois que je pourrais y survivre, lançai-je pardessus mon épaule, et il me sembla l'entendre rire, mais ce fut si bref et si ténu que c'était à peine perceptible.

Mes espoirs de caféine s'évanouirent lorsque je m'aperçus que Papa ne possédait même pas de cafetière. Du thé, il y en avait à foison, mais ça ne me disait rien, même si j'avais su le préparer avec des feuilles en vrac. Je finis par dénicher une boîte de café soluble, ce qui était mieux que rien. Je n'en fus plus si sûre après y avoir goûté, mais je me forçai à l'avaler pour raisons médicinales.

Kimber arriva à 10 heures pile, d'humeur particulièrement joyeuse. Je n'avais jamais été moi-même une grande fan de shopping - pas évident d'y prendre goût quand on doit compter chaque sou en espérant qu'il reste assez pour régler la facture d'électricité. Mais je dois bien avouer qu'avec Kimber c'était très amusant. Elle avait un œil fabuleux, et pratiquement tous les vêtements qu'elle me suggérait d'essayer m'allaient à ravir.

Comme je suis du genre pragmatique, je m'en tins aux basiques : pulls, tee-shirts à manches longues et pantalons épais en coton et laine mélangés. Kimber me poussait à acheter des pièces plus ludiques, comme des robes, des jupes ou des blouses fantaisie. Mais je ne me voyais pas claquer du fric pour des vêtements que je ne mettrais jamais. La monotonie de mes choix vestimentaires l'ennuya bientôt.

—Achète au moins un truc marrant, dit-elle en faisant la moue comme nous quittions un énième magasin sans un vêtement en soie, en velours ou en dentelle. Finn tenait déjà tellement de sacs à la main qu'il ressemblait à un porteur particulièrement canon, et il me restait encore plus de deux cents livres. Pour vous dire la vérité, l'idée de dépenser une fortune dans un vêtement immettable avait quelque chose de fascinant. Kimber dut sentir que je faiblissais.

—Je sais ! s'exclama-t-elle, les yeux brillants d'excitation. Je fête mon anniversaire dans un mois, et je donnerai une grande soirée. On va commencer par te trouver une robe.

Je la regardai bouche bée.

— Tu veux me faire porter une robe de soirée pour une fête d'anniversaire ?

Elle releva le front, et son attitude me rappela brièvement la princesse des glaces.

—C'est ma soirée et c'est moi qui fixe les règles. Il se trouve que j'aime les robes.

Je me souvenais de sa robe bouffante ornée de plumes, et j'espérais que ce n'était pas le genre de choses qu'elle avait en tête. Je protestai faiblement quand elle m'entraîna dans une autre boutique.

Si ça n'avait tenu qu'à moi, je serais ressortie aussi sec après avoir consulté le prix sur les étiquettes. Mais Kimber n'est pas du style à se laisser décourager, et je me retrouvai bientôt dans une cabine d'essayage avec une brassée de robes magnifiques, hors de prix et importables.

Grâce à ses conseils, le choix se réduisit bientôt à deux options, mais je n'étais toujours pas sûre de vouloir dépenser autant d'argent pour une robe de soirée.

—Je préfère la bleue, déclara Kimber. Elle fait ressortir la couleur de tes yeux.

Je répondis par un grognement qui n'engageait à rien. Évidemment, la bleue était la plus chère. Kimber n'avait clairement jamais eu besoin d'économiser un sou de toute sa vie.

Elle laissa échapper un petit sifflement d'exaspération.

— Je vais voir si je me trouve quelque chose pendant que tu réfléchis. Mais ne va pas t'imaginer que tu sortiras d'ici les mains vides, ajouta-t-elle en me menaçant du doigt, et je levai les yeux au ciel.

Elle n'était partie que depuis une petite minute quand j'entendis un choc sourd en provenance du magasin. Je ne m'alarmai pas, jusqu'à ce que mon camée se mette à chauffer et que j'éprouve cette étrange

sensation de fourmillement. Il ne se passait sûrement rien de bon.

Je renfilai rapidement mes vêtements de ville - si je devais affronter des méchants, je préférais ne pas être en petite culotte. Je venais tout juste de passer mes bras dans les manches de mon gilet quand la porte de la cabine explosa.

Je poussai un cri de surprise et bondis en arrière, lorsque Finn passa le seuil en vol plané et vint s'écraser contre le mur du fond. Le miroir se brisa en mille morceaux, et mon garde du corps poussa un grognement de douleur.

Deux hommes le suivirent à l'intérieur de la cabine, d'un pas parfaitement tranquille. L'un d'eux prit le temps de refermer la porte derrière lui, tandis que l'autre piétinait Finn.

Tous les deux étaient grands et costauds, comme Finn. Ils avaient aussi le look Men in Black, jusqu'aux lunettes noires qui ne leur étaient d'aucune utilité, par un jour aussi gris. Je me dis que c'était sûrement des Chevaliers, et que j'étais très, très mal barrée.

J'essayai de crier, parce que ça me sembla la chose à faire sur le moment, mais les Chevaliers n'en avaient rien à cirer. Les seules personnes susceptibles de m'entendre étaient Kimber et la propriétaire du magasin, et ils étaient forcément tombés sur elles avant d'entrer dans la cabine. Je ne pouvais qu'espérer qu'elles allaient bien.

Finn saignait d'une vilaine blessure au front, et son corps était hérissé d'éclats de verre. Les Chevaliers se trouvaient entre moi et la porte, mais je tentai le coup quand même, escomptant que leur masse les ralentirait. Perdu. L'un deux me saisit à bras-le-corps et me souleva, les pieds battant l'air. Il me retenait contre lui d'un bras passé autour de mon thorax, juste sous la poitrine, l'autre serré à la gorge. Je tentai de lui donner des coups de pied, mais il est difficile de lancer les jambes avec force en arrière, et ça ne sembla pas lui faire beaucoup d'effet.

—Si tu combats, la fille meurt, dit l'autre Chevalier à Finn, qui s'était remis à genoux.

Les yeux de Finn se tournèrent vers moi, et le Chevalier qui me tenait resserra son étreinte sur ma gorge, me bloquant la respiration.

—Ne lui faites pas de mal, dit Finn doucement. Je ne combattrai pas.

La pression diminua contre ma gorge, et j'aspirai une grande bouffée d'air. Le second Chevalier s'approcha de Finn, prit son élan et lui balança un violent coup de pied dans l'estomac.

—Non ! hurlai-je.

J'en avais peut-être marre d'avoir Finn sur le dos, mais je ne voulais pas le voir souffrir.

Le Chevalier qui me tenait prisonnière éclata de rire et son comparse frappa de nouveau Finn. Je tentai de me libérer de son étreinte, mais j'avais autant de chances de l'ébranler que si c'était un semi-remorque. Impuissante, je dus assister au supplice de Finn. J'aurais pu fermer les yeux, mais ça n'aurait rien changé. Je ne pouvais pas m'empêcher d'entendre l'impact des coups de poing et des coups de pied sur son corps sans défense, et les grognements de douleur qu'il laissait échapper.

Le Chevalier le passa à tabac avec tant de brutalité que j'entendais parfois ses os se briser. Je sanglotai, et je me débattis en suppliant Finn de se défendre, mais il n'en fit rien. Jusqu'au moment où il en fut incapable.

Il gisait maintenant face contre terre et, sans le bruit de sa respiration lourde, je l'aurais pris pour mort. En souriant, le Chevalier qui l'avait tabassé tira un long poignard d'un étui caché dans sa botte.

—Non ! gémis-je, même si je savais bien que c'était inutile. Pourquoi faites-vous ça ?

Le Chevalier s'agenouilla auprès de Finn, et je sentis ses yeux plonger dans les miens en dépit de ses lunettes. Son sourire était froid et cruel, et son visage n'avait absolument rien d'humain.

—Quittez Avalon, me dit-il. Partez, et ne revenez jamais. Sinon, vous serez la prochaine.

Je poussai un hurlement comme il levait le bras et plongeait son poignard dans le dos de Finn, lui arrachant un cri de douleur. Il tenta vainement de bouger, et je réalisai alors avec horreur que la lame l'avait cloué au sol.

Le Chevalier me relâcha enfin et me laissa tomber à terre, puis les deux hommes quittèrent la cabine dans le crissement des bris de verre sous leurs bottes.

Horri  e, je rampai jusqu'à Finn sans me soucier du verre. Le manche du poignard dépassait de son omoplate droite et du sang coulait de la blessure. Il respirait toujours, l'air raclant ses poumons à chaque mouvement. Je posai sur lui une main tremblante, ne sachant que faire pour l'aider. J'avais déjà joué les infirmières auprès de ma mère, mais c'était sans commune mesure avec la situation présente. Devais-je retirer le couteau de la blessure, ou serait-ce encore pire ?

Avec un grognement de douleur, Finn tourna la tête vers moi.

—Oh, mon Dieu ! m'écriai-je. Ne bougez pas !

Son visage était... démoli. C'est le seul mot qui me vint à l'esprit. Je ne sais pas combien il avait d'os brisés. Les Chevaliers semblaient cependant avoir la peau très dure.

—Je m'en sortirai, réussit-il à murmurer. Allez chercher de l'aide.

Je n'étais pas sûre de le croire, mais ses paroles suffirent à m'animer. Je sortis de la cabine chancelante, couverte de sang et de bris de verre.

La propriétaire était allongée par terre derrière la caisse. Kimber, le visage marqué par ce qui serait bientôt un énorme hématome, l'aidait à se redresser. J'aurais été soulagée de les voir saines et sauvées si je n'étais pas submergée par la peur que m'inspirait l'état de Finn.

—Le téléphone ! braillai-je à l'intention de la propriétaire du magasin, proche de la crise d'hystérie. Où est le téléphone ? Je dois appeler une ambulance.

Elle me désigna l'appareil, qui était juste sous mon nez. Je le décrochai de mes mains tremblantes, mais les morceaux de verre enfoncés dans mes paumes me firent lâcher prise. La propriétaire du magasin, qui avait retrouvé ses esprits et s'était relevée, tendit la main.

—Laissez-moi faire, dit-elle.

Je ne savais pas quel numéro composer et j'étais incapable de fournir une adresse, ou de taper correctement les numéros à cause de mes mains blessées, aussi lui abandonnai-je le combiné.

## CHAPITRE 19

L'ambulance arriva en même temps que la police. J'étais toujours sous le choc, mais mon cerveau fonctionnait suffisamment pour comprendre que j'avais intérêt à rester auprès de Finn, plutôt que de me faire embarquer par la police qui me demanderait une déposition, ou me ferait subir un interrogatoire, ou que sais-je encore. Ces mêmes autorités avaient arrêté mon père sur de fausses accusations, et je ne savais pas à la botte de qui elle était. Je ne voulais pas prendre le risque de perdre le peu de liberté dont je jouissais encore, aussi décidai-je de forcer le trait sur la gravité de mon hystérie et de mes blessures. J'étais couverte de suffisamment de sang pour être convaincante.

Le personnel médical examina sommairement Kimber et la propriétaire du magasin avant de les laisser partir, jugeant qu'elles ne relevaient pas des urgences.

Je fis donc le trajet en compagnie de Finn, dans l'ambulance qui nous conduisit à l'unique hôpital d'Avalon. Les ambulanciers - un humain et un faë - ne semblaient pas aussi inquiets que moi pour le blessé.

—Il s'en sortira, dit l'ambulancier faë. S'ils avaient voulu le tuer, ils se seraient servis d'une lame en acier, pas en argent.

—Et ils ne la lui auraient pas plantée dans l'épaule, murmura l'humain.

Les faës sont vulnérables au fer pur. Ce métal n'existe pas dans la Faëry, où l'argent est beaucoup plus commun.

J'avais eu largement le temps d'observer le poignard pendant que j'attendais l'ambulance près de Finn. Le manche était en bois, peut-être de l'ébène, car sa couleur était très sombre. Mais autre chose avait retenu mon attention. Mes yeux avaient été irrésistiblement attirés par la rose d'ivoire incrustée dans le bois du manche. Et je ne pouvais m'empêcher de voir en ce poignard - abandonné sur la scène de crime - une revendication. Soit les faës de la cour des Lumières



étaient à l'origine de cette attaque... soit quelqu'un voulait nous le faire croire.

Je ne pus empêcher qu'on ne me sépare de Finn une fois à l'hôpital. Il fut transféré illico en traumatologie, et on me laissa dans les mains d'un soigneur faë du genre grincheux qui semblait croire que j'avais fait exprès de m'enfoncer des éclats de verre dans les genoux et dans les mains.

Je m'efforçai de me comporter en brave petit soldat et serrai les dents pendant que le soigneur débusquait chaque éclat de verre avec sa pince diabolique. C'est alors que mon père arriva, et j'éprouvai un indicible soulagement.

Je crois bien qu'il était sur le point de me serrer dans ses bras - ou au moins de me tapoter affectueusement l'épaule - quand le soigneur le fusilla du regard, et il recula.

—Que s'est-il passé ? demanda Papa.

J'ouvris la bouche, prête à tout déballer, mais je me retins. Je regardai avec insistance le soigneur, qui avait fini de retirer les fragments et employait maintenant la magie pour refermer les entailles. Papa hocha la tête, me signifiant qu'il avait compris.

—Est-ce que Finn va s'en sortir ? l'interrogeai-je, même si de nombreuses personnes différentes m'en avaient déjà assurée.

Les Chevaliers l'avaient frappé sauvagement et, à cause de moi, il n'avait même pas essayé de se défendre.

—Tout ira bien, me rassura Papa. Nous autres, les faës, nous avons la peau dure, et nos Chevaliers plus que quiconque.

—Qui sont exactement les Chevaliers ? pensai-je finalement à lui demander.

—C'est une caste de guerriers, les protecteurs de la Faëry. On les appelle aussi parfois les Daoine Sidhe. La plupart vivent dans la Faëry

et ne pénètrent jamais en Avalon. Mais ceux qui se sont installés ici sont les meilleurs gardes du corps au monde.

—C'est terminé, intervint le soigneur avec un hochement de tête satisfait. Vous pouvez rentrer chez vous.

Je battis des paupières de surprise. Pas de formulaire à remplir pour l'assurance ? Pas de facture à payer ? Et, plus étonnant encore, aucun policier pour m'interroger ?

Je jetai un regard étonné à mon père, qui se contenta de sourire.

—Que dirais-tu de rentrer à la maison et de changer de vêtements ?

Sa proposition me convenait très bien, aussi le suivis-je, laissant mes questions en suspens. En sortant de la salle d'examen, il subtilisa un peignoir d'hôpital sur une étagère.

—Je le rendrai, m'assura-t-il en voyant mon air stupéfait.

Je ne voyais pas bien ce qu'il comptait en faire - Dieu merci, pas me le faire porter - jusqu'à ce que nous arrivions dans le parking de l'hôpital. Je me souvins alors de sa jolie petite voiture de sport, et compris que Papa ne voulait pas que je salisse ses sièges. Cet accueil si chaleureux ne me mit pas en joie, mais Papa parut ne s'apercevoir de rien. Il recouvrit le siège passager du peignoir avant de me tenir la porte pour me faire asseoir.

Oui, je sais, si j'avais une petite bagnole comme la sienne, et des sièges en cuir fauve, je ne voudrais pas non plus les voir couverts de sang. Mais je restais persuadée que si la magie des faës pouvait soigner mes blessures et sauver la vie de Finn, il était plus que probable qu'elle permette aussi de nettoyer une voiture.

Papa ne me reparla plus de l'attaque jusqu'à ce que nous soyons rentrés, me laissant le temps de prendre une douche et d'enfiler des vêtements propres. Je descendis ensuite m'installer à côté de lui sur le canapé, devant une sempiternelle tasse de thé qui refroidissait sur la table basse. Je lui racontai alors d'une traite tout ce dont je me

souvenais. Quand j'en arrivai à l'épisode du poignard au manche incrusté d'une rose blanche, Papa se raidit ostensiblement.

Il serra les lèvres en laissant échapper un soupir furieux.

—Mille tonnerres ! s'exclama-t-il.

Il se leva d'un bond et se mit à faire les cent pas, d'un air extrêmement concentré.

—Qu'est-ce qu'il y a ? m'enquis-je, un peu plaintivement, je dois bien l'avouer.

Il se rassit sur le canapé, sans se détendre pour autant.

—Ethan pense que quelqu'un a envoyé les spriggans pour te tuer. Parfaitement illogique, puisque tu étais alors aux mains des faës de la cour des Ténèbres. (Je me souvenais qu'Ethan avait dit à peu près la même chose.) Et voilà que tu es attaquée par les faës de la cour des Lumières alors que tu es sous ma protection.

—Ils ont attaqué Finn, pas moi.

Il balaya mon objection d'un geste.

—Finn a reçu les coups. Mais tu étais la véritable cible de leur attaque. Et ils t'ont fait du mal. (Il posa une main sur mon épaule.) Finn est un guerrier. Ce n'est sûrement pas agréable d'être blessé au combat, mais ça fait partie de son métier. Tu n'as aucune raison de te sentir coupable.

C'était pourtant ce que j'éprouvais. De la culpabilité. Je revoyais les yeux de Finn plongés dans les miens quand il avait choisi de ne pas se battre pour me protéger. Comment ne pas me sentir responsable ?

—Quelle est le sens de tout ça ? demandai-je. Si aucune de ces deux attaques n'est logique, pourquoi crois-tu qu'ils en ont après moi ?

Il me regarda longuement comme pour m'évaluer, et ses yeux

m'avertirent que je n'allais pas aimer ce que j'allais entendre.

—Les faës d'Avalon, qu'ils appartiennent à la cour des Ténèbres ou à celle des Lumières, veulent que tu restes en Avalon, et en vie, pour t'avoir à leur main. Mais je commence à me demander si les reines de la Faëry ne verraient pas les choses d'un autre œil.

—Quoi ? m'écriai-je.

C'était déjà assez angoissant d'avoir aux trouses une bande de politiciens manipulateurs qui espéraient tous me capturer pour servir leurs desseins. Et voilà que mon père m'annonçait que les reines de la Faëry étaient elles aussi sur le coup ?

—Pourquoi ?

Papa se renfonça dans les coussins du canapé, l'air préoccupé.

—Le dernier Passemonde avant toi s'était allié à la cour des Ténèbres. Un jour, il se rendit dans la Faëry et n'en revint jamais. On retrouva finalement son corps décapité. (Je déglutis avec difficulté, incapable de résister au besoin de poser une main sur ma gorge.) Certains prétendent que le Consul avait des vues sur la couronne de la Faëry et qu'il aurait utilisé le Passemonde pour tenter d'assassiner Mab, la reine des Ténèbres. Si c'est la vérité, les reines pourraient fort bien considérer les Passemondes comme une menace plutôt que comme des alliés potentiels ou des pions à placer sur l'échiquier.

Je laissai tomber ma tête dans mes mains avec un grognement. C'était la goutte d'eau. Depuis que j'avais débarqué en Avalon, ma vie n'avait été qu'une succession de calamités. Que n'aurais-je donné pour une paire de souliers rouges qu'il me suffirait de claquer pour retourner chez moi. Comme Dorothy dans *Le Magicien d'Oz*, je n'avais su apprécier ce que je possédais avant qu'il soit trop tard.

—Il faut que je quitte Avalon, marmonnai-je dans mes mains.

Je n'aimais pas l'idée de céder à la menace et de fuir contrainte et forcée, mais si je m'entêtais à rester c'était la vie que je risquais de

perdre. Et j'entraînerais dans ma chute tous ceux qui m'entouraient.

—Non, Dana, tu dois rester, s'exclama mon père en me caressant le dos.

Il tentait sans doute de me rassurer, mais j'étais au-delà du réconfort. Je me redressai et le regardai dans les yeux.

—Tu ne peux pas sérieusement me demander de rester ici avec tout ce qui se passe ! Pas si tu tiens un tant soit peu à moi. Ou tu as peut-être toi aussi l'intention de te servir de moi pour t'emparer du trône de la Faëry ?

Le regard noir chargé de colère que me lança mon père arrêta les mots dans ma gorge et, l'espace d'un instant, je crus qu'il allait me frapper. Ses joues devinrent cramoisies et il serra les lèvres à les faire blanchir.

—Je n'ai aucune ambition dans la Faëry, me répondit-il d'une voix grinçante. J'ai fait d'Avalon ma patrie, et c'est en Avalon que j'entends demeurer.

Je le crus, malgré l'ambition dévorante dont il faisait preuve ici.

—Pour quelle raison veux-tu que je reste alors que je suis menacée ?

—Parce que ta protection pourra être assurée par des moyens impossibles à mettre en œuvre dans le monde des mortels. Ton départ d'Avalon suffirait peut-être à contenter la reine des Lumières, puisque, techniquement, tu appartiens à sa cour. Mais je doute fort que Mab te laisse en paix, même si tu quittes Avalon, car ton retour resterait possible. Elle enverra des agents dans le monde des mortels, qui te poursuivront jusqu'à ta mort. Et ne crois pas que leur humanité empêchera ces agents de te tuer. Ou ta mère. Ou quiconque te sera cher.

J'aurais voulu trouver un argument à lui opposer. Pourtant, même si je ne croyais pas à la moitié de ses allégations, je compris que j'étais dans un sacré merdier. Malheureusement, je n'étais toujours pas convaincue d'être plus en sécurité en Avalon.

—Je crois que le moment est venu pour moi d'avoir une petite entrevue avec nos amis Alistair et Grâce, continua Papa.

J'avais eu tellement de mauvaises surprises aujourd'hui que c'est à peine si je réagis.

—Je croyais qu'ils étaient tes ennemis. Il haussa une épaule.

—Ils le sont quand ils veulent te manipuler à leurs propres fins. Mais tous deux sont très puissants. Je ne crois pas que ni l'un ni l'autre ne désire ta mort, et même si c'était le cas, ils ne voudraient pas qu'elle survienne tant qu'ils ont encore une chance de te rallier à leur camp.

S'il ne leur faisait pas carrément de la pub, là.

—Tu crois que l'un d'eux a des raisons de vouloir renverser les reines ? m'enquis-je.

Papa secoua la tête.

—Alistair est né en Avalon et y a vécu toute sa vie. On ne me fera pas croire qu'il désire la couronne de la Faëry quand son cheval de bataille est d'inciter les faës à desserrer les liens qui les unissent aux cours pour devenir ce qu'il appelle des « citoyens d'Avalon à part entière ». Quant à Grâce... Elle a d'autres raisons de ne pas vouloir vivre dans la Faëry.

—Qui sont... ? Papa ne répondit rien.

—Étant donné que c'est ma vie qui est en jeu, je pense que j'ai le droit de savoir, fis-je valoir.

Son visage exprima un soudain dégoût.

—Lachlan.

J'attendis la suite, mais il ne semblait pas vouloir en dire plus.

—Quoi, Lachlan ?

Les lèvres de Papa s'incurvèrent en un sourire plein de mépris.

—Ma sœur éprouve une certaine... affection pour Lachlan. Ce genre d'attachement est mal vu ici en Avalon, mais lui vaudrait l'ostracisme au royaume de la Faëry.

Dit autrement, Grâce et Lachlan formaient un couple. Je me souvenais de la façon dont Lachlan parlait d'elle, avec une sorte de vénération, et je songeai que leur relation ne devait pas s'entendre sur un pied d'égalité.

—J'espère que les soigneurs auront bientôt remis Finn sur pied. Je vais organiser une rencontre avec Alistair et Grâce, et je veux pouvoir être sûr que tu seras sous bonne garde en mon absence.

Je le regardai en plissant les yeux.

—Tu ne crois pas que je devrais t'accompagner ? Tout cela me concerne.

Papa fit mine de me répondre, mais se ravisa. Il réfléchit quelques instants, avant de me regarder calmement.

—Je t'ai promis d'être honnête avec toi, alors je vais l'être. Ce que nous allons décider, bien sûr, te concerne au plus haut point. Mais je peux t'assurer, ma chère enfant, que tu n'auras pas ton mot à dire.

J'en restai bouche bée.

—L'honnêteté n'est pas toujours un cadeau, dit-il. Tu es jeune et inexpérimentée, et tu es à peine consciente de l'étendue de tes pouvoirs. Je suis également ton père, et tu es légalement sous mon autorité.

—C'est ma mère qui a ma garde et exerce l'autorité parentale.

Et Dieu savait que je lui devrais des excuses géantes quand... gloups... si je la revoyais un jour. En ce moment précis, je me serais parfaitement contentée de prendre soin d'elle, de me déraciner tous

les quatre matins, et de m'efforcer de cacher ses problèmes aux yeux de mes amis. Ce n'était pas grand-chose à côté de deux reines qui voulaient me faire la peau.

—Crois-moi, Dana, répliqua mon père. Je suis celui qui exerce l'autorité parentale aux yeux des instances d'Avalon. Ta mère n'est pas ici, et je suis là. C'est tout ce qui leur importera.

Il tendit une main vers moi, mais je me dégageai sèchement.

—Ne viens pas jouer les pères affectueux. Pas après le discours que tu viens de me tenir !

Il haussa les sourcils.

—Aurais-tu préféré que je te mente ? J'ai quitté depuis bien longtemps les cours de la Faëry, mais il fut une époque où j'étais un courtisan - et pas des moindres -, et l'on ne survit pas longtemps dans ces eaux agitées sans apprendre à mentir avec une effroyable facilité.

Je ne me faisais guère d'illusions, et j'étais bien consciente qu'il n'hésiterait pas une seule seconde à faire usage de ce talent s'il pensait en tirer avantage. Tout ce qu'il m'avait raconté aujourd'hui n'était peut-être que des mensonges. Mais l'effroyable vérité était qu'il pouvait m'obliger à rester ici. Sur ce point-là, j'étais certaine qu'il ne mentait pas.

Sans un mot, je me levai et montai dans ma chambre, laissant mon paternel organiser sa petite rencontre au sommet entre les trois marionnettistes qui se disputaient mes faveurs. Et croyez-moi, la première chose que je fis fut de retirer mon camée pour le jeter à la poubelle.



## CHAPITRE 20

L'après-midi fut interminable. Je restai de longues heures à bouder dans ma chambre. Le téléphone sonna, et, même si je fus tentée d'écouter aux portes, je songeai qu'il valait beaucoup mieux que je ne sache rien.

Finn revint de l'hôpital peu après 18 heures. Je n'avais pas envie de croiser mon père, mais je voulais absolument voir Finn, afin de m'assurer de mes propres yeux qu'il était vraiment - et miraculeusement - remis sur pied.

Dire qu'il était en pleine forme aurait été grandement exagéré. Sa démarche prudente et son visage crispé indiquaient qu'il souffrait toujours. Papa lui-même s'en rendit compte, et proposa au Chevalier de s'asseoir, ce qu'il accepta avec gratitude.

—Es-tu suffisamment solide pour assurer sa sécurité ? s'enquit mon père, dont la sollicitude s'arrêtait là.

Finn haussa les épaules avec raideur.

—Pas si je dois l'accompagner en ville. Mais si l'on reste à l'intérieur, avec l'aide de vos sorts de protection, ça ne posera pas de problèmes.

—Tu ne peux pas trouver quelqu'un d'autre qui ne soit pas blessé ? demandai-je à mon père en me mordant les lèvres, sans quitter Finn des yeux.

L'idée qu'il pourrait avoir besoin de combattre pour me défendre alors qu'il était diminué ne me plaisait guère. Je ne pensais pas pouvoir endurer le cauchemar de ce matin une seconde fois.

—Je peux assurer votre sécurité, déclara Finn sans laisser à mon père le temps de répondre. Je ne l'affirmerais pas dans le cas contraire.

Papa opina du chef et se tourna vers moi.

—Même quand il n'est pas au maximum de ses capacités, il n'y a pas de meilleur garde du corps que Finn. De plus, j'ai un dîner de planning stratégique avec Alistair et Grâce dans moins d'une demi-heure. Je n'aurais pas le temps de trouver un remplaçant.

Je ne pris pas la peine de discuter. Autant garder mon énergie pour les batailles qui ne sont pas perdues d'avance.

Papa nous faussa compagnie dix minutes plus tard, et je me demandai ce que j'étais censée faire pour le dîner. J'avais carrément sauté le déjeuner, et quand mon père m'avait appelée à l'heure du thé, j'avais décliné l'offre. Bien entendu, je mourais de faim.

Finn s'extirpa du canapé et je grimaçai pour lui.

—Je vous en prie, restez assis ! m'écriai-je, alors qu'il était déjà debout. Vous avez besoin de quelque chose ?

Mon esprit revenait sans cesse à son visage tuméfié et ensanglanté, au poignard planté dans son dos. Malgré sa force et son courage, il n'avait pu retenir un cri étouffé quand l'ambulancier avait retiré la lame.

—Je ne suis pas invalide, répondit-il en se dirigeant tranquillement vers la cuisine.

Je fus horrifiée de le voir sortir des aliments du réfrigérateur, comprenant qu'il avait l'intention de préparer le repas.

C'était la réponse à ma question sur le dîner.

—Vous n'allez certainement pas cuisiner, lui assenai-je du ton que je prenais avec ma mère quand elle était trop saoule pour la laisser s'approcher d'une flamme.

Il haussa un sourcil pour toute réponse, sans cesser de rassembler ses ingrédients. À en juger par ce qu'il avait sorti jusque-là, il y aurait des spaghettis aux boulettes de viande au menu.

—Je fais la cuisine depuis l'âge de six ans, lui dis-je. Je suis parfaitement capable de préparer des spaghettis. Je vous en prie, rasseyez-vous.

Ma voix se fêla un peu, à mon grand embarras. Mais après tout ce qu'il avait subi à cause de moi aujourd'hui, je ne pouvais supporter de le voir préparer à manger alors que j'étais parfaitement capable de le faire moi-même. J'étais venue en Avalon en partie dans l'espoir qu'on s'occupe de moi pour me laisser devenir l'enfant que je n'avais jamais été. Curieusement, maintenant que l'occasion m'en était donnée, je n'avais qu'une envie, celle de reprendre les choses en main.

Finn reposa le poivron vert qu'il examinait et se tourna vers moi, s'appuyant au comptoir.

—Moi aussi je fais la cuisine depuis l'âge de six ans, ce qui fait beaucoup plus longtemps que vous.

—Mais...

—Si vous aviez réussi à persuader votre père de me renvoyer chez moi, je serais en ce moment même dans ma cuisine en train de préparer mon propre repas.

Je déglutis deux ou trois fois. Je m'en voulais d'avoir envie de pleurer pour un truc aussi stupide que cette histoire de dîner. J'avais réussi à garder les yeux secs pendant l'attaque et tout ce qui avait suivi, je n'allais quand même pas fondre en larmes maintenant.

Finn s'avança vers moi, et sa voix s'adoucit. Il possédait en vérité une très belle voix - grave et sexy - quand il voulait bien s'en servir.

—Dana, j'apprécie votre sollicitude, dit-il. Mais vous avez été touchée beaucoup plus durement que moi dans cette affaire.

Les digues cédèrent, et des flots de larmes m'échappèrent en dépit de mes efforts pour les retenir. Je me couvris le visage à deux mains, dans une ultime tentative pour contenir mes pleurs. Finn me prit par le coude, et je me retrouvai bientôt assise sur le canapé du salon, un vrai

mouchoir de lin pressé contre mes paupières, à pleurer toutes les larmes de mon corps comme un bébé.

Finn se tut, laissant passer les vagues d'émotion les plus violentes. Au bout d'un long moment, entre mes reniflements et mes hoquets, il prit finalement la parole.

—Je suis un Chevalier de la Faëry. Je suis devenu Chevalier à l'âge de dix-huit ans, c'est-à-dire il y a... très longtemps. On m'a passé des épées dans le corps, j'ai reçu des flèches et des balles, j'ai subi des tortures que je ne vous décrirai pas. C'est mon métier, et j'ai choisi de l'exercer en toute connaissance de cause.

—Ils auraient pu vous tuer ! protestai-je en tâchant de sécher mes dernières larmes avec le mouchoir détrempe.

Finn se permit un sourire amusé.

—Ainsi que tous ceux qui m'ont embroché, tiré dessus, et tout le reste. La plupart en avaient même l'intention, contrairement aux Chevaliers de ce matin. (Il redevint sérieux.) Ne pleurez pas sur mon sort. Acceptez plutôt votre propre souffrance et laissez-moi m'occuper de vous.

Je secouai la tête.

—Et préparer mon repas fait aussi partie de vos attributions ?

—Ce soir, oui. C'est bien peu de choses pour me racheter d'avoir été utilisé comme une arme contre vous. S'il vous plaît.

Dans le bon vieux temps, quand je vivais encore avec ma mère, j'emportais le morceau dans quatre-vingt-dix pour cent de nos disputes. J'ai nettement plus de détermination qu'elle. Pour autant que je m'en souviens, je n'avais pas encore une seule fois obtenu gain de cause en Avalon. Et Finn me jouait un coup bas avec son histoire de rachat.

—Très bien ! abandonnai-je de mauvaise grâce.

Finn sourit, et je suppose que j'avais fait le bon choix.

Côté cuisine, Finn n'était pas encore Gordon Ramsay, mais il se défendait étonnamment bien. Hormis ses yeux de faë, qui possédaient une certaine féminité, il avait tout du type ultraviril dont on attend des spécialités culinaires à base de conserves et de plats surgelés. Je dus pourtant admettre qu'il était au moins aussi à l'aise que moi en cuisine. Je n'étais pas enchantée de le laisser jouer les valets, mais réussis à taire toutes les protestations me montaient aux lèvres.

S'il était retombé dans son mutisme habituel, je le savais désormais capable de tenir un semblant de conversation, et je me posais encore beaucoup de questions au sujet de l'attaque, aussi décidai-je de le cuisiner pendant que nous mangions.

—Connaissez-vous ces deux Chevaliers ? attaquaï-je.

Il engloutit une boulette de viande pour éviter de me répondre, mais je me contentai de pianoter des doigts sur la table en attendant patiemment qu'il avale sa bouchée. S'il comptait me décourager ainsi, il allait être déçu.

—Alors ? le relançai-je.

—Oui.

—Oui, vous les connaissiez ?

Il hocha la tête et engouffra une seconde bouchée de nourriture. J'allais manifestement devoir mériter les informations que je pourrais lui soutirer.

—Et parce que vous les connaissiez, vous avez pu les identifier, ce qui explique que la police ne m'ait rien demandé ?

Même vu sous cet angle, ça me paraissait... bizarre. Je n'aurais jamais pu couper à une petite discussion avec les flics aux États-Unis.

—Ce n'est pas une affaire qui concerne la police, répondit Finn une fois qu'il eut la bouche vide.

—Quoi ? Comment est-ce que la police pourrait ne pas être concernée ? (Je criais presque, et m'obligeai à me calmer.) Mais qu'est-ce que c'est que ce pays de dingos arriérés ?

Les lèvres de Finn frémirent, mais s'il avait trouvé ma pique amusante c'est le mieux qu'il put produire en guise de sourire.

—La police n'est pas concernée parce que ces Chevaliers viennent de la Faëry. Je suis bien certain qu'ils avaient déjà repassé la frontière quand la police est arrivée sur les lieux.

—Et alors, n'y a-t-il pas des faës dans les forces de l'ordre ? Ne peuvent-ils pas les poursuivre dans la Faëry ?

—Est-ce que la police américaine poursuit les criminels en dehors de ses frontières ?

Sa question était visiblement toute rhétorique, car il n'attendit pas la réponse.

—Les chances d'obtenir une extradition de la Faëry sont quasi nulles. C'est pourquoi ils ont pu se permettre une agression aussi spectaculaire.

J'en laissai retomber ma fourchette dans mon assiette.

—Récapitulons pour voir si j'ai bien compris. N'importe quel citoyen de la Faëry peut entrer à sa guise en Avalon pour y commettre le crime de son choix et repartir tranquillement comme si de rien n'était ?

—C'est exagéré. Il n'est pas si facile d'entrer en Avalon. Les frontières sont gardées par des créatures faës interdites. Mais lorsqu'un sidhe veut entrer, si aucun mandat d'arrêt n'a été émis à son encontre... Vous allez manger froid, conclut-il avec un haussement d'épaules.

Génial. J'avais maintenant deux papas faës en Avalon. N'étant pas

rassasiée, je repris ma fourchette et engloutis quelques bouchées de spaghettis avant de revenir à la charge.

—Et pour repartir d'Avalon ? voulus-je savoir. Je dois passer par le service d'immigration. Comment font les Chevaliers ?

—C'est pour entrer en Angleterre que vous devez passer par l'immigration. Il n'y a pas de services d'immigration dans la Faëry. Et maintenant, laissez-moi terminer de dîner en paix.

Il en avait sans doute dit davantage pendant ce seul dîner que toute la semaine dernière. Je cessai de le questionner, mais continuai de réfléchir sérieusement. Si les sidhes de la Faëry pouvaient aller et venir comme bon leur semblait, ma vie serait constamment menacée. J'avais Finn comme garde du corps, certes, mais preuve avait été faite aujourd'hui qu'un type tout seul - si costaud et doué pour la magie soit-il - ne suffirait pas toujours à me protéger. Quand ce Chevalier s'était emparé de moi ce matin, je m'étais montrée à peu près aussi efficace qu'une de ces hurleuses professionnelles dans les films d'horreur.

—Vous croyez que vous pourriez m'apprendre des rudiments d'autodéfense ? demandai-je à Finn une fois le repas terminé, alors que nous débarrassions la table.

Il haussa un sourcil.

—Ce ne sont pas des techniques d'autodéfense qui vous auraient tirée des griffes des Chevaliers, rétorqua-t-il. Si votre père avait eu le moindre soupçon que des Chevaliers seraient envoyés contre vous, il ne vous aurait jamais laissée quitter la maison sans une escorte considérablement plus fournie.

Pas vraiment ce que j'avais envie d'entendre.

—Je ne vous demande pas de faire de moi une sorte de superninja. Je voudrais juste me sentir un peu moins démunie.

—Contre les Chevaliers, vous le serez pourtant.

—Ce n'est pas la question, maugréai-je, commençant à me demander s'il ne le faisait pas exprès. Si je maîtrisais au moins quelques techniques de défense, je pourrais toujours essayer de me libérer. De plus, au rythme où je me fais des ennemis, j'ai de fortes chances d'être attaquée par autre chose que des Chevaliers.

Pour la première fois, Finn parut considérer ma requête. Les bras croisés sur sa poitrine impressionnante, il me jaugea du regard.

—Le code de conduite des Chevaliers nous interdit de partager nos techniques de combat avec un non-Chevalier.

J'ouvris la bouche pour protester, mais il m'arrêta d'un geste.

—Mais, ajouta-t-il, si votre père en est d'accord, je peux m'arranger pour qu'une autre personne vous enseigne quelques rudiments de combat.

Je distinguai l'ébauche d'un sourire sur ses lèvres, ce qui éveilla ma méfiance.

—Vous pensez à quelqu'un en particulier ? Finn eut soudain l'air presque béat.

—En effet. Et je peux vous garantir qu'il saura vous fournir la motivation nécessaire pour révéler le guerrier qui dort en vous.

—Qu'est-ce que ça veut dire exactement ? demandai-je, songeant subitement que je n'allais peut-être pas aimer que mon vœu soit exaucé.

—Je vous laisse le découvrir par vous-même.

Je vous jure que l'éclat de malice qui brillait dans ses yeux était presque machiavélique.

Papa ne rentra pas à la maison avant 22 heures - un vrai dîner



d'affaires. J'étais sur le canapé avec Finn lorsqu'il arriva, et nous regardions une série britannique vraiment déjantée dont je ne comprenais qu'une vanne sur trois. Finn ne se bidonnait pas vraiment non plus, mais le léger sourire qui se dessinait sur ses lèvres à chaque salve de rires enregistrés laissait entendre qu'il trouvait ça drôle.

L'état de mon garde du corps s'était nettement amélioré durant les quelques heures que nous avons passées ensemble. Il se déplaçait avec beaucoup plus d'aisance quand il se leva pour saluer mon père. Les deux hommes échangèrent quelques mots avant que Papa remercie Finn et le renvoie chez lui.

Il ouvrit ensuite une armoire à liqueurs et se versa une bonne rasade de ce qui ressemblait à du brandy. Il le fit tourner dans son verre sans le boire tout de suite.

—À voir la tête que tu fais et la façon dont tu t'es jeté sur la bouteille, je devine que les choses se sont mal passées. Je me trompe ?

Son regard s'éclaircit et il poussa un léger grognement avant de boire une gorgée de brandy. Il me désigna le canapé où nous prîmes place chacun à une extrémité.

—Tout s'est passé plus ou moins comme prévu, répondit-il. Nous sommes immédiatement tombés d'accord sur le fait que nous allons devoir travailler de conserve pour garantir ta sécurité. Puis nous avons passé les trois heures suivantes à nous disputer sur la façon de procéder.

Il rit en secouant la tête et prit une autre gorgée de son brandy.

Je ne voyais pas ce qu'il y avait de drôle.

—Et qu'avez-vous finalement décidé ?

—De nous revoir demain pour poursuivre la discussion.

—Tu te paies ma tête ! grommelai-je.

Son sourire se fit sarcastique.

—Nous sommes des politiciens, ma chère. Parvenir à un consensus nous prendra du temps et de l'énergie. Nous sommes cependant convenus qu'il fallait te trouver un logement sûr.

J'ai sûrement eu l'air alarmée parce qu'il se reprit aussitôt.

—Je ne veux pas dire que tu n'es pas en sécurité chez moi. Mais tu es trop... accessible.

—Pour qui ?

—Avec des ennemis aussi sérieux que les tiens, mieux vaut qu'ils ne sachent pas où te trouver.

J'étais ravie que mon père ait décidé de continuer à se montrer ouvert et honnête avec moi. Sans ça, j'aurais peut-être remarqué qu'il n'avait pas répondu à ma question.

—Pas d'inquiétude, dit-il en prenant une autre gorgée. Ma maison est suffisamment sûre dans l'immédiat, mais ce n'est pas la meilleure solution à terme.

Je ne répondis rien, mais les barreaux de ma cage dorée se refermaient l'un après l'autre autour de moi. J'étais déjà sous garde rapprochée vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et je voyais les petites libertés dont je jouissais encore - comme d'aller faire les magasins - me glisser entre les doigts. En me cachant en un lieu où personne ne pourrait me trouver, ils disposeraient entièrement de moi. Je serais coupée du monde extérieur.

Perspective hautement déprimante, mais si je voulais une chance de faire changer d'avis les Trois Grands Manitous qui décidaient de mon destin, j'allais avoir besoin d'arguments plus solides qu'un simple : « Je ne veux pas qu'on me cache dans un lieu sûr comme une princesse au petit pois. » Je n'avais pas mieux pour l'instant, aussi décidai-je de me taire. Peut-être la nuit me porterait-elle conseil.

Je feignis un bâillement, qui en appela bientôt un vrai, et Papa m'enveloppa d'un regard attendri.

—La journée a été longue. Tu ferais mieux d'aller te coucher.

—Oui, je crois que tu as raison, répondis-je en réprimant un autre bâillement.

Il y eut un flottement, pendant lequel ni l'un ni l'autre ne sûmes trop quoi faire. Je n'allais sûrement pas lui faire la bise pour lui souhaiter bonne nuit, mais j'éprouvai le sentiment gênant que j'aurais dû lui montrer mon affection d'une manière ou d'une autre. Je crois que Papa ressentait la même chose, mais il restait aussi désespéré que moi.

—Eh bien, bonne nuit, finis-je par dire.

—Bonne nuit, répéta-t-il en inclinant sèchement la tête. Dors bien.

Nous n'étions décidément pas plus doués l'un que l'autre.

## CHAPITRE 21

Je ne pus trouver le sommeil. J'avais beau être physiquement épuisée après toutes les péripéties de la journée, mon esprit refusait de me laisser en paix. Ce soir, le futon était aussi dur qu'un futon pouvait l'être, et je me tournai et retournai dans mon lit sans répit. J'étais venue en Avalon pour fuir ma mère, mais je crois qu'une autre partie de moi avait secrètement espéré trouver chez Papa les conseils et l'attention qui me manquaient. Je voulais qu'un adulte plus âgé et plus sage que moi m'aide à donner un sens à ma vie et à envisager l'avenir.

Vous connaissez ce vieux proverbe chinois disant qu'il faut se méfier de ses rêves parce qu'ils pourraient bien se réaliser ? Je ne l'avais jamais aussi bien compris.

Je repoussai mes couvertures, me redressai et allumai la lumière. Quitte à ne pas dormir, autant m'occuper à autre chose et ne pas passer toute la nuit allongée dans mon lit à me ronger les sangs. Un coup d'œil à la pendule m'indiqua qu'il était presque une heure du matin. Le début de la soirée aux États-Unis. Peut-être que j'aurai plus de chance cette fois-ci. On dit que la troisième est souvent la bonne.

Je retins mon souffle en composant le numéro de ma mère. Je m'étonnais moi-même d'avoir si impérieusement besoin d'entendre sa voix. Même empâtée par l'alcool, même si elle me hurlait dessus avant de fondre en larmes, ce que je m'efforçais habituellement d'éviter à tout prix.

Je faillis pousser un cri en entendant le déclic du téléphone qu'on décrochait à l'autre bout de la ligne, mais la voix qui sortit du combiné n'était pas celle de ma mère.

—Résidence Hathaway, j'écoute ? dit une femme, comme si j'appelais une entreprise ou un bureau.

Mon cœur se mit à battre sourdement dans ma poitrine. Oh, mon Dieu ! Qu'est-ce que cela signifiait ? Que ma mère était blessée ?

Malade ? Morte ?

Tout mon corps était tendu et douloureux, et c'est à peine si je pus parler tellement ma gorge était serrée.

— Où est ma mère ? Est-ce qu'elle va bien ?

Oh, s'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il plaît, faites qu'elle aille bien ! Je ne pourrais pas supporter qu'il lui soit arrivé quelque chose à cause de moi.

—Dana ? interrogea la femme, dont je ne reconnaissais toujours pas la voix.

—Oui.

—C'est Frances, votre voisine, à l'appareil.

Oui, je la reconnaissais maintenant. Frances, la vieille bique qui mettait un point d'honneur à regarder ma mère de haut et qui ne s'exprimait qu'avec des questions.

—Pourquoi répondez-vous au téléphone chez nous ? demandai-je. Où est ma mère ?

—Ne t'inquiète pas, ma petite Dana. Ta mère va bien. Tu lui as fait la peur de sa vie, tu sais ça ?

Je n'étais certainement pas d'humeur à me farcir un sermon venant d'une voisine qui ne pouvait pas s'empêcher de fourrer son nez partout. J'avais envie de bondir dans le téléphone pour la secouer.

—Je vous en prie, dites-moi où elle est, suppliai-je. J'imagine que j'y mis la dose de pathos nécessaire vu que Frances laissa tomber le sermon.

—Elle doit être au-dessus de l'Atlantique à l'heure qu'il est.

—Quoi ?

—Elle est partie te chercher en Avalon. Et j'arrose les plantes pendant son absence.

Je fus sous le choc, mais je conservai juste assez de cynisme pour songer que Frances était venue fouiner chez nous. Si ma mère était dans l'avion en ce moment même, ça voulait dire qu'elle n'avait quitté la maison que depuis quelques heures, et les plantes n'avaient sûrement pas déjà besoin d'eau.

—Maman arrive en Avalon, répétais-je, comme si je doutais d'avoir bien entendu - ce qui n'était pas le cas.

—Oui. Elle y sera demain. Elle est vraiment très inquiète pour toi, mon cœur.

Beurk. Je n'étais pas assez proche de Frances pour qu'elle m'appelle « mon cœur ». Je n'étais assez proche de personne pour ça. Mais la reprendre ne me servirait qu'à prolonger cette conversation qui n'avait que trop duré.

—Merci de vous occuper des plantes, répondis-je. Si ma mère vous contacte, dites-lui de m'appeler chez mon père.

Je raccrochai sans lui laisser le temps de répondre. Au diable la politesse. Ma mère arrivait en Avalon !

C'était proprement incroyable. D'une, j'avais du mal à croire qu'elle ait pu rester assez sobre pour organiser un voyage de ce genre au dernier moment. De deux, j'avais du mal à croire qu'elle avait prévu de débarquer à l'improviste la bouche en cœur. N'aurait-elle pas dû tenter de me joindre avant de prendre une décision aussi radicale ? Je n'avais eu aucun mal à trouver le téléphone de Papa.

Évidemment, si elle l'avait fait avant que je sois ici, elle ne m'aurait pas trouvée. Je me demandai soudain si mon père lui avait parlé, et oublié de le mentionner.

J'éteignis la lumière et me rallongeai dans mon lit, mais je n'avais pas plus sommeil que tout à l'heure. Je contemplai le plafond en me

demandant jusqu'à quel point j'avais méjugé ma mère. Je m'étais attendue à ce qu'elle déprime et broie du noir à cause de mon départ. Je pensais que ça lui servirait d'excuse pour s'apitoyer encore plus sur son sort. Jamais je n'aurais imaginé qu'elle viendrait me chercher.

Peut-être qu'un miracle allait réellement se produire. Peut-être que ma fugue avait été le déclic, la douche froide qui lui avait fait comprendre qu'elle était en train de foutre sa vie en l'air. C'était peut-être le coup de pouce qu'il lui fallait pour arrêter de boire.

Je ne sais combien de temps je suis restée allongée dans le noir à formuler des souhaits, des vœux, des prières et des supplications pour que tout ça se réalise, mais je finis par trouver le sommeil, et dormis d'une seule traite jusqu'à dix heures le lendemain matin.

Lorsque je descendis pour le petit déjeuner, mon père était déjà parti, mais je trouvais Finn, qui semblait avoir presque entièrement récupéré. Plus trace d'ecchymose sur son visage et sa démarche avait retrouvé toute sa souplesse. J'étais bien contente que les faës guérissent aussi vite. Je me sentais un peu moins coupable de ce qui s'était passé la veille.

J'écarquillai les yeux en découvrant l'inconnu avachi dans le sofa en face de lui. Je vis tout de suite qu'il avait un air de famille avec Finn, les mêmes yeux étonnamment verts, mais la ressemblance s'arrêtait là. Finn était blond vénitien, les cheveux de l'inconnu étaient teints d'un noir de geai, et quand Finn était bâti comme une armoire à glace, l'autre était mince et dégingandé. Il était aussi beaucoup plus jeune et n'avait pas les mêmes goûts vestimentaires. Il portait un tee-shirt noir moulant très délavé, et un jean noir ajusté. Des rangiers noires, lacets défaits, aux pieds, et les manches courtes de son tee-shirt dévoilaient un tatouage en forme de bracelet celtique sur son biceps. Pour couronner le tout, son oreille gauche était percée d'une bonne cinquantaine de boucles, et une longue mèche de cheveux noirs tombait sur un de ses sourcils.

Je n'avais jamais été une grosse fan des bad boys au lycée. Toujours

tellement imbus d'eux-mêmes, ils croyaient que se conduire comme des abrutis faisait d'eux des mecs cool. Évidemment, ils n'étaient pas vilains à regarder. Et un bad boy faë... Je ne vous raconte pas.

Finn me sourit comme je restais la bouche ouverte sur le pas de la porte.

—Votre père a donné son accord pour vos leçons d'autodéfense, dit-il. Je vous présente Keane. (Il désigna le grand ténébreux à l'air boudeur.) Il sera votre professeur.

Keane ne daigna pas se redresser, et le regard qu'il me lança était... hostile.

Le sourire de Finn s'élargit, il s'amusait manifestement beaucoup.

—Si vous faites abstraction de ses manières, Keane est un excellent professeur.

Keane leva les yeux au ciel comme pour l'implorer de lui donner la force de supporter ça. Je suis peut-être parano, mais j'avais comme l'impression qu'il n'était pas ravi de tout ce cirque.

—Cesse donc de faire ta mauvaise tête, lui dit Finn d'une voix pleine d'affection. Lui enseigner quelques techniques d'autodéfense ne fera pas de toi un Chevalier clone et conformiste comme moi.

Keane lui montra les dents, mais Finn ne se laissa pas impressionner.

—Vous avez un lien de parenté tous les deux ? demandai-je, histoire de confirmer ce que j'avais deviné.

Il n'y avait pas que les yeux, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. Finn hocha la tête.

—Keane est mon fils.

—Oh, balbutiai-je. J'ignorais que vous étiez marié.



Je me serais giflée de faire des déductions aussi naïves. Il secoua la tête.

—Les Chevaliers ne se marient jamais, répondit Keane à la place de son père.

—La tradition veut que les Chevaliers demeurent célibataires, confirma Finn. Notre loyauté appartient à ceux que nous servons. Et bien sûr, la tradition exige également que les Chevaliers n'élèvent pas leurs enfants.

Il gratina Keane d'un regard appuyé.

Ce dernier leva de nouveau les yeux au ciel.

—Ouais, toi, t'es un vrai rebelle.

Finn ne semblait pas gêné que son fils lui réponde, et son sourire exprimait même ce qui me parut un réel amusement.

—Keane n'a jamais porté dans son cœur l'institution de la Chevalerie. Il a rompu avec la tradition familiale en refusant de suivre l'entraînement des Chevaliers. Je crois qu'il pense que c'est contagieux, et que s'il travaille avec quelqu'un que je suis chargé de protéger, ça risque de...

—Laisse tomber, l'interrompit Keane en grommelant, mais sous ses airs de gros dur il avait l'air embarrassé.

Il n'avait clairement aucune envie de me servir de professeur, sans que j'en comprenne la raison. Peut-être qu'il n'aimait pas l'idée de se battre avec une fille ?

Keane se mit debout, les mains dans les poches de son jean, sans croiser mon regard. Je me souvins que Finn m'avait dit que mon professeur saurait me donner des envies de violence, et je commençais à entrevoir ce qu'il entendait par là. Il allait devoir changer d'attitude, et vite.

—Allons-y, dit-il sèchement en se dirigeant vers la porte d'entrée.

Je ne fis pas un geste.

—Où ça ?

Keane sortit les mains de ses poches pour les croiser sur sa poitrine en me fusillant du regard.

—Je suis le professeur, tu es l'élève. Tu fais ce que je dis sans poser de questions.

Mince, quel trou du cul, ce type ! Les bad boys étaient peut-être agréables à regarder, mais mieux valait qu'ils se taisent. Derrière moi, j'entendis Finn qui réprimait un rire.

Je savais que Keane essayait de m'intimider avec son regard noir, mais après les spriggans et les reines des faës qui voulaient me faire la peau, même l'expression la plus féroce ne m'aurait pas fait beaucoup d'effet. Je m'approchai de lui et lui rendis son regard meurtrier.

—Je ne sais pas quel est ton problème... commençai-je en lui plantant un doigt sur la poitrine.

Tout se passa si vite que c'est à peine si je le vis bouger. L'instant d'après j'étais face contre terre, le poids de Keane me maintenant au sol, un bras tordu derrière le dos. Il s'était débrouillé pour ne pas me faire mal, mais l'effet de surprise m'avait sonnée et j'étais un peu haletante.

—Mon problème, siffla-t-il dans mon oreille, c'est que je n'aime pas les clients de mon père.

OK, il était encore pire que ce que je pensais. J'essayai mollement de me dégager, mais il n'eut qu'à tirer un peu plus sur mon bras, jusqu'à ce que je pousse un petit cri.

—Si tu en as dans le ventre, tu peux me faire valser quand tu veux, poursuivit-il dans mon oreille. Mais ce n'est pas en te tortillant sur le sol que tu vas y arriver.

Je relevai la tête autant que je pus pour glisser un regard vers Finn. Il était à la fenêtre et nous tournait le dos. J'imagine que ça voulait dire qu'il ne viendrait pas à mon secours.

—Allez, Dana, m'exhorta Keane, qui ne chuchotait plus. Réfléchis aux parties de ton corps que tu peux bouger dans cette position. Avec quoi peux-tu me frapper ?

—Ça fait partie de la leçon ? demandai-je.

Apparemment, il ne rigolait pas quand il disait ne tolérer aucune question, parce qu'il me tira sur le bras.

—Aïe ! protestai-je, mais il ne relâcha pas la pression cette fois.

—Concentre-toi, m'ordonna-t-il. Qu'est-ce que tu peux bouger ?

Je détestais l'idée de céder, mais mon bras commençait à m'élancer. J'allais le laisser croire qu'il était le chef jusqu'à ce qu'il me libère. Et Finn allait m'entendre pour m'avoir mise entre les mains de ce psychopathe.

Je me débattis un peu, mais il m'avait immobilisée. Keane n'était peut-être pas aussi balèze que Finn, mais ce n'était pas non plus un gringalet. Tout ce que je pouvais bouger, c'était la tête.

—Alors, je suis censée te donner un coup de boule ? demandai-je en grinçant des dents.

—Si c'est la seule chose que tu peux bouger, alors c'est ta seule arme.

J'avais plus ou moins espéré qu'il me relâcherait une fois que je lui aurais donné la bonne réponse, mais non.

—Bon. Je peux me relever maintenant ?

—À mon avis, tu auras du mal à te relever tant que je serai sur ton dos, répondit-il, la voix teintée d'ironie amusée.

—Tu veux dire que tu veux vraiment que je te mette un coup de boule ? demandai-je avec incrédulité.

—Sauf si tu tiens à passer toute la journée en tête à tête avec le tapis.

J'hésitai. Je n'avais jamais frappé quelqu'un délibérément - et même quand j'avais donné un coup de genou à Ethan, je n'avais pas frappé assez fort pour le ralentir plus de quelques secondes. Et j'étais sûre de faire mal à Keane avec un coup de boule. Mais la patience n'était apparemment pas son fort. Il tira mon bras un peu plus haut, et la douleur, déjà très déplaisante, n'allait pas tarder à devenir intolérable.

Serrant les dents en espérant qu'il savait ce qu'il faisait, je lançai la tête en arrière. Mon crâne heurta son visage, mais je n'avais pas osé frapper de toutes mes forces. Keane se moqua de moi.

—C'est tout ce que tu sais faire ?

Un grognement de frustration monta de ma poitrine. Bon, parfait. S'il tenait à ce que je lui fasse mal, je n'allais pas me gêner, mais qu'il ne vienne pas se plaindre après.

Cette fois-ci, je lançai ma tête en arrière avec toute l'énergie que je pus rassembler, ce qui n'était pas négligeable vu mon état d'énervement. Je sentis un choc violent, suivi d'un craquement comme ma tête rencontrait quelque chose de dur. Keane laissa échapper un gémissement de douleur et me relâcha, bondissant sur ses pieds.

Je me redressai tant bien que mal, le cœur au bord des lèvres. Des ondes de douleur se propageaient dans ma tête, mais je savais que le visage de Keane avait plus morflé que mon crâne. J'avais beau me dire qu'il l'avait bien cherché, il était maintenant plié en deux, se tenant le nez à deux mains. Est-ce que je le lui avais cassé ? Je grimaçai de sympathie en m'approchant de lui.

—Je suis désolée ! m'écriai-je. Est-ce que ça va ?

J'aurais dû me souvenir que son père était là, et que, s'il avait été

vraiment mal en point, Finn serait accouru. Keane laissa retomber ses mains et se redressa avec un petit sourire narquois.

—Très bien, répondit-il. C'est mon sort de protection qui a tout pris.

J'en restai bouche bée, et je vous jure qu'à ce moment précis j'aurais aimé le frapper encore une fois.

—Leçon numéro un, embraya Keane. Si tu dois te battre, tu dois frapper dans le but de faire mal ou ce n'est même pas la peine d'essayer. Maintenant, descendons au garage. J'ai installé des matelas par terre puisque toi, tu n'as pas de sort de protection.

Je me tournai vers Finn, qui cacha son sourire derrière sa main.

—Merci beaucoup, grondai-je à son intention.

Peut-être le comique de la situation m'apparaîtrait-il plus tard, mais là, tout de suite, je ne trouvais pas ça drôle du tout. J'envisageai de changer d'avis et d'annuler ces cours d'autodéfense, mais cela serait revenu à un aveu de défaite.

Finn haussa les épaules. Il ne souriait plus, mais l'amusement brillait dans son regard.

—Ses méthodes ne sont pas... très orthodoxes, dirons-nous, mais c'est un bon professeur. Il aurait fait un très grand Chevalier s'il l'avait voulu.

On percevait de la fierté dans la voix de Finn.

—Bon, alors, on s'y met à cette leçon, ou on reste là à taper la causette ?

Tournant le dos à Finn, je plantai mes yeux dans ceux de Keane qui me défiaient.

—Moi, c'est pas la causette que j'ai envie de taper, et la prochaine fois, je ne me retiendrai pas.

Il hocha la tête en signe d'assentiment.

—Heureux de te l'entendre dire. Et maintenant, bouge.

Et dire que j'avais insisté pour prendre ces leçons. Je pouvais difficilement me plaindre, même si j'en avais très envie. Songeant que la matinée allait être très longue, je suivis Keane dans l'escalier qui menait au garage.

Et je ne m'étais pas trompée. Keane ferait passer le plus caricatural des sergents instructeurs pour une âme sensible. Il était arrogant. Condescendant. Insultant. Mais il était foutrement bon. Il me montra toutes les parties du corps les plus vulnérables aux coups, et celles du corps humain qui faisaient les meilleures armes. Nous passâmes ensuite à la pratique, et il me faisait payer toute faiblesse de ma part.

Quand arriva l'heure du déjeuner, j'étais tellement épuisée que je pouvais à peine bouger, et j'avais mal partout. Un des problèmes quand on cogne fort, c'est que ça fait mal. Mais plutôt mourir que de l'admettre devant Keane, et je ravalai toutes mes plaintes. J'aurais de la chance si j'arrivais à me lever le lendemain.

Je m'étais attendue à ce que Keane rentre chez lui après le cours, mais Finn ne pouvait pas le faire sortir sans briser les nouveaux sorts de protection que mon père avait posés après l'attaque de la veille. Ô joie, j'étais donc coincée ici avec lui pour toute la journée.

Peu après le déjeuner, on sonna à la porte. À part Kimber, c'était la première fois qu'on avait de la visite dans cette maison depuis que j'y habitais. Mon sang ne fit qu'un tour et mon pouls s'accéléra. Osais-je espérer que c'était ma mère ?

Je me précipitai vers l'escalier en colimaçon mais Finn, qui se trouvait pourtant de l'autre côté de la pièce, me devança.

—Restez ici ! ordonna-t-il, et j'ouvris de grands yeux en voyant qu'il était armé.

Keane était resté assis au salon, l'air grognon et désabusé, sans manifester le moindre intérêt pour les mesures défensives que prenait Finn.

J'éprouvai sur ma peau la sensation familière de la magie de Finn, comme une vague d'électricité statique, même si je ne portais plus mon camée. Il venait de passer en mode garde du corps, prêt à affronter l'intrus, humain ou faë. U descendit l'escalier et traversa le garage vide avec la grâce féline d'un prédateur. Je m'avançai timidement sur les premières marches, prête à détalier si les précautions de Finn n'avaient pas été inutiles.

Finn coula un œil dans le judas de la porte d'entrée, sans se détendre le moins du monde.

—Je peux vous aider ? demanda-t-il à travers la porte fermée.

—C'est Cathy.

À ces mots, je laissai échapper un cri et dévalai l'escalier.

—Maman !

Je manquai m'étaler tant j'étais impatiente d'arriver en bas, et ma course effrénée dans la cage en colimaçon me donnait le tournis.

—Dana ! entendis-je ma mère crier en retour.

Je me jetai sur la porte, prête à l'ouvrir à la volée pour me blottir dans ses bras, mais un mur de chair m'arrêta, et ce mur c'était Finn.

Si j'avais foncé comme une bombe dans un être humain, nous serions sans doute tombés tous les deux, mais Finn n'était pas humain et l'impact ne l'ébranla même pas. Je rebondis sur lui et il dut me retenir.

— Lâchez-moi ! (Je tentai de me dégager, sans vraiment croire qu'il allait m'obéir.) C'est ma mère !

—Dana ? Dana, est-ce que tout va bien ? cria-t-elle en martelant la

porte de coups de poing.

—Elle va bien, répondit Finn. Tout le monde se calme.

—Je ne sais pas qui vous êtes, hurla Maman, mais si vous touchez un cheveu de ma fille, vous allez regretter d'être venu au monde !

Eh oui, ma mère est capable de sortir ce genre de clichés sans sourciller. Habituellement, je lui fais les gros yeux mais, en cet instant précis, j'étais bien trop désespérée pour m'en offusquer.

—Je suis le garde du corps de votre fille, expliqua Finn. J'essayai sur lui un des coups de pied que m'avait enseigné Keane, et heurtai violemment son tibia. Il fit la grimace, mais je n'avais pas osé y mettre la force suffisante pour lui faire vraiment mal. Ce n'était pas mon ennemi, après tout.

—Si je vous ouvre la porte, cela brisera certains des sorts de protection que Seamus a posés sur la maison. Ce qui ne serait pas très judicieux en ce moment.

—Vous n'avez pas le droit de m'empêcher de voir ma fille !

—C'est pour sa propre sécurité. On a attenté plusieurs fois à sa vie. Je suis certain que vous préférez qu'elle bénéficie de la meilleure protection.

Bonne idée. Dire à ma mère que des gens voulaient me tuer était le meilleur moyen de la faire revenir à la raison.

— Tout va bien, Maman, la tranquillisai-je avant qu'elle devienne hystérique. Entre les sorts de Papa et Finn, je suis plus en sécurité que si on m'avait emballée dans du coton. Tu n'as pas à t'inquiéter.

Je fis la grimace en entendant le premier sanglot qui secoua ma mère. Ses larmes n'avaient plus beaucoup d'effet sur moi, mais personne ne pouvait nier qu'elle avait en l'occurrence de bonnes raisons de pleurer. Pire, je ne savais pas quoi lui dire pour l'apaiser. Je songeai que, si elle apprenait que les reines de la Faëry en avaient toutes les deux après



moi, elle péterait un câble.

—Seamus sera rentré autour de dix-sept heures, l'informa Finn. Revenez à ce moment-là, il pourra vous ouvrir et remettre en place les sorts de protection. En attendant, pourquoi ne pas aller vous reposer un peu ?

Maman ne répondit rien, se contentant de pleurer à gros sanglots.

—Maman, tout va bien, lui dis-je de ma voix la plus rassurante. Rentre donc à l'hôtel et téléphone-moi. On pourra discuter en attendant le retour de Papa.

Si la même scène s'était déroulée chez nous, ma mère braillant et se donnant en spectacle sur le pas d'une porte, j'aurais eu honte au point d'avoir envie de rentrer sous terre. Le peu de temps que j'avais passé en Avalon m'avait changée. J'avais beaucoup plus grave à affronter ici.

—Je t'en prie, Maman, continuai-je de la même voix apaisante, et j'avais l'impression de m'adresser à un petit enfant effrayé. Tu es ici, je vais bien. Je t'en prie, reprends tes esprits et appelle-moi. Il s'est passé tellement de choses depuis mon arrivée...

J'étais plutôt reconnaissante à Finn de sa présence, de sa force, de sa solidité, et de rester de marbre face à l'hystérie de ma mère. Si j'avais été seule, je ne suis pas sûre que je n'aurais pas ouvert la porte et brisé les sorts de mon père. Il ne se serait peut-être rien passé du tout. Mais je ne voulais pas risquer ma vie et celle de ma mère pour voir si j'avais raison.

Finalement, ses larmes se tarirent. Du moins pour l'instant.

—Je vais rester ici jusqu'à ce que Seamus revienne, dit-elle en reniflant, et je ne pus m'empêcher de rouler les yeux.

Heureusement qu'elle ne pouvait pas me voir.

—À quoi ça servirait ? lui demandai-je, espérant qu'elle possède encore un minimum de sens logique.

—On peut parler.

Il allait falloir que je force un peu la dose.

—Si on parle ici, on sera toutes les deux enroutées à force de crier à travers la porte. Et nous ne serons pas seules. Retourne à ton hôtel et téléphone-moi. Je te raconterai par le menu tout ce qui m'est arrivé.

Je croisai les doigts en disant ça, parce que je savais bien que je devrais garder certains détails pour moi si je voulais éviter qu'elle parte en vrille.

—Et puis tu reviendras tout à l'heure, et tu me verras en chair et en os quand Papa sera rentré.

Ça ne sentait pas la jolie petite réunion de famille, ça ?

—D'accord ? dis-je, après un long silence. Elle renifla encore une fois.

—Je déteste l'idée de m'éloigner de toi une seconde maintenant que je t'ai retrouvée.

—Je n'irai nulle part. Je te le promets.

Un autre silence abominablement long. Puis elle poussa un énorme soupir.

—Très bien. Je retourne à l'hôtel. Je t'appelle dès que j'arrive.

—Je ne bouge pas d'ici, la rassurai-je de nouveau. Je n'avais pas l'ouïe assez fine pour l'entendre partir, mais je vis Finn se détendre.

—Je suis désolée de vous avoir donné un coup de pied, m'excusai-je, consciente de ma mesquinerie.

Finn me regarda d'un air comique.

—On m'a passé des épées dans le corps, tiré dessus avec des balles, et caetera, et caetera. Vous vous rappelez ?

J'entendis un grognement derrière moi, et je me retournai pour voir Keane, sur le pas de la porte à l'étage supérieur, qui me regardait avec dédain.

—Ce petit coup de pied de rien du tout n'aurait même pas fait bouger un enfant de cinq ans, alors un Chevalier... cracha-t-il. On se demande si tu as assimilé quoi que ce soit ce matin.

Je le fusillai du regard. Je savais qu'il le faisait exprès, que je n'aurais pas dû tomber dans le panneau et ignorer sa pique. Mais il avait déjà une mauvaise influence sur moi.

—On se demande aussi pourquoi tu pourrais bien vouloir que je casse la jambe de ton propre père, répondis-je entre mes dents.

Keane ouvrit la bouche pour répliquer, sans aucun doute vertement, mais Finn ne lui en laissa pas le temps.

—Ça suffit comme ça, les jeunes, dit-il sans avoir vraiment l'air fâché. Tâchez de garder les hostilités pour vos exercices.

Keane ne m'avait pas éblouie jusqu'ici par son côté fils modèle mais, à ma grande surprise, il la ferma. Je ne pris pas la peine de m'interroger sur le fait que j'en conçus une étrange déception.

## CHAPITRE 22

Je me retirai dans ma chambre, laissant Finn et Keane seuls. Je ne voulais pas de témoins à ma conversation avec ma mère. Je m'assis près du téléphone et regardai tourner les aiguilles de ma montre.

Maman n'avait pas précisé à quel hôtel elle était descendue, et, quand bien même, je n'aurais sûrement pas eu la moindre idée d'où ça pouvait se trouver. J'ignorais donc combien de temps le trajet lui prendrait. Je n'imaginai pas qu'il faille plus de vingt minutes pour se rendre où que ce soit en Avalon, à moins d'être à pied, et ma mère aurait à tous les coups pris un taxi pour aller plus loin que la rue d'à côté. Pourtant, les minutes passaient, et le téléphone ne sonnait pas.

Elle n'avait peut-être pas encore de chambre. La réception était prise d'assaut, et voilà pourquoi elle mettait si longtemps. Mais je ne pouvais pas m'empêcher de m'inquiéter. Mes ennemis avaient passé Finn à tabac. Tenteraient-ils aussi d'utiliser ma mère pour m'atteindre ?

Je faisais les cent pas dans ma chambre, et la panique se propageait tel un incendie dans mes veines. Elle n'était sans doute pas la mère parfaite, et j'avais décidé de ne plus vivre avec elle - le bon vieux temps où on habitait ensemble ne me paraissait plus aussi noir, à présent -, mais je l'aimais de tout mon cœur. Et je savais qu'elle m'aimait. Elle avait tout sacrifié pour m'éviter d'être entraînée dans le tourbillon du jeu politique d'Avalon, et qu'avais-je fait ? Je m'étais enfuie de la maison pour me jeter tête baissée dans ces eaux infestées de requins. Comment avais-je pu être aussi égoïste ?

Le téléphone sonna avant que la culpabilité ait raison de moi. Je lâchai pratiquement le combiné dans mon impatience à décrocher, et en même temps je redoutais d'entendre une voix menaçante à l'autre bout du fil m'annonçant qu'on détenait ma mère. Le service de présentation du numéro indiquait que l'appel provenait du Hilton, mais cela n'apaisa pas mes craintes.

—Maman ? criai-je à moitié, en croisant les doigts comme si je croyais vraiment que ça servirait à quelque chose.

—Coucou, chérie, dit-elle, sans se soucier que je vienne de perdre dix années d'espérance de vie à me faire du mouron.

Je me laissai tomber sur mon lit, une main posée sur la poitrine tout en ordonnant à mon cœur affolé de se calmer.

—Pourquoi as-tu mis si longtemps ? lui reprochai-je. J'étais morte d'inquiétude.

—Les arrivées se font à partir de quinze heures, et ma chambre n'était pas prête. Je suis désolée. J'aurais dû t'appeler de la réception.

Je fermai les yeux très fort en me mordant la langue pour me retenir de dire quelque chose que je regretterais. Parce que s'il y avait bien une chose que j'avais apprise après toutes ces années passées avec ma mère, c'est que les alcooliques mentent. Ce qu'elle était en train de faire en ce moment même.

Comment je le sais ? Parce que j'entendais l'alcool dans sa voix. Elle n'avait pas de problème d'élocution comme les ivrognes qu'on voit à la télé - elle avait beaucoup d'entraînement, et il fallait beaucoup d'alcool pour qu'un observateur non averti s'en rende compte. Mais je n'étais pas un observateur non averti, et je ne connaissais que trop bien les signes caractéristiques.

Quand ma mère a un coup dans l'aile, elle parle beaucoup plus lentement que quand elle est sobre. Il y a aussi cette langueur dans sa voix, comme si on venait de la réveiller au milieu de la nuit. Et c'était précisément ce que j'entendais maintenant. Tous les bons sentiments qui m'animaient depuis que je savais qu'elle était venue me chercher s'évanouirent.

—Tu n'as pas pu attendre pour t'en jeter un, pas vrai ? lui demandai-je, la voix nouée par la colère. Dès que tu as su que j'étais toujours vivante, tu t'es ruée sur la première bouteille venue sans réfléchir, alors que tu savais que j'attendais ton appel.

—Ce que tu insinues est indigne ! répondit-elle avec force. Je n'ai pas bu.

Voilà l'autre grand classique qui me donne envie de m'arracher les cheveux. Quand je la trouve seulement comateuse devant la télé, elle avouera qu'elle est « un peu pompette », mais quand elle a bu au lieu de faire quelque chose d'important, jamais, au grand jamais, elle n'admettra quoi que ce soit. Son haleine a beau empestier l'alcool, elle jure ses grands dieux qu'elle n'a pas bu une goutte et trouvera toujours une bonne excuse pour avoir oublié de faire les courses, d'assister à une réunion parents-profs ou d'appeler la compagnie du gaz pour dissiper ce petit malentendu sur la facture. Bref.

Tout me revint d'un coup, la raison de ma fugue en premier lieu. Mes angoisses du lendemain furent balayées par la vague de colère et de douleur qui me submergea. Combien de temps pourrais-je supporter ses mensonges ? Combien de temps pourrais-je empêcher ma frustration de me transformer en harpie ? Combien de temps pourrais-je continuer à la regarder se détruire neurone après neurone ?

—Je n'ai pas bu ! répéta-t-elle plus fort comme je ne répondais rien.

Comment avais-je pu croire un seul instant que mon départ allait changer les choses ? Pourtant, le sentiment d'oppression qui me broyait la poitrine et la gorge était la preuve que j'avais nourri cet espoir en dépit de tout.

—Pourquoi refuses-tu de l'admettre ? Pourquoi ne dis-tu pas tout simplement que tu es saoulé ?

Pour une raison étrange, je pensais malgré tout que je me sentirais mieux si elle avouait la vérité et cessait de se comporter comme si j'étais trop stupide pour m'en rendre compte.

—Nous n'aurons pas cette conversation, Dana. J'étais malade d'inquiétude à ton sujet, j'ai traversé la moitié de la terre pour te retrouver, et voilà comment tu me remercies ?

Et là, bien sûr, ce fut le départ des grandes eaux.

Lorsque j'étais plus jeune, je me sentais coupable dès qu'elle versait une larme. Mais aujourd'hui, ses pleurs ne faisaient qu'attiser ma colère. Je restai silencieuse, assise sur mon lit, les dents serrées, les yeux clos, attendant qu'elle comprenne que ses larmes ne m'émouvaient plus.

Elle finit par cesser de chialer, et je l'entendis se moucher bruyamment. Je suis presque sûre d'avoir aussi entendu le bruit d'une bouteille qu'on débouche.

—Est-ce que ça va, ma chérie ? reprit-elle comme si rien de tout ça ne s'était passé.

Je tentai de jouer le jeu, mais, la gorge serrée, j'eus toutes les peines du monde à obliger ma voix à articuler quelques mots.

—Oui, ça va. Papa s'occupe bien de moi.

—Je n'en ai jamais douté. Ton père n'est pas un mauvais homme. Ce n'est pas de lui que je voulais te protéger. C'était de... cet endroit.

—J'aime beaucoup Avalon, répondis-je pour la contrarier.

Maman ne sut pas tout de suite quoi répondre. L'alcool et le sens de la repartie ne font pas bon ménage.

—Ce garde du corps a dit qu'on avait attenté à ta vie, se souvint-elle enfin... et puis finalement non... c'était reparti pour un tour. Mon pauvre bébé, sanglota-t-elle de plus belle. J'ai essayé de t'avertir. J'ai essayé de te faire comprendre, grogna-t-elle en reniflant. Il faut qu'on te sorte de là et qu'on te ramène à la maison.

Étonnant le peu de temps qu'il me suffisait de passer au téléphone avec ma mère pour que le mot « maison » devienne presque un gros mot. Je ne voulais pas rentrer à la maison avec Maman. Je ne voulais pas non plus rester en Avalon avec Papa. Si seulement je pouvais trouver une troisième solution (autre que de me faire tuer par l'une des deux reines de la Faëry, évidemment).

J'aurais voulu laisser passer la crise d'hystérie de ma mère mais, si je l'écoutais pleurer une minute de plus, j'allais devenir folle.

—Je ne suis pas en état de supporter ça maintenant, lui dis-je de ma voix la plus sèche et la plus froide. Rappelle-moi quand tu auras dessaoulé, et on pourra parler.

Je raccrochai en plein milieu d'un hurlement.

Elle rappela à plusieurs reprises, mais je ne décrochai pas. Finn était monté la première fois pour savoir si je voulais qu'il réponde à ma place. La pitié que je lus dans ses yeux me mortifia. Papa lui avait-il parlé de l'alcoolisme de Maman ? Ou - pire encore - avait-il espionné notre conversation ? Finn était quelqu'un de réglo, mais je n'aurais pas été étonnée que Papa lui ait donné des ordres qui n'avaient rien à voir avec ma sécurité.

—Contentez-vous de l'ignorer, d'accord ?

Il ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose, mais se ravisa.

—Très bien, répondit-il avant de s'éclipser et de me laisser à mon malheur.

Je restai cloîtrée dans ma chambre tout le reste de la journée, tâchant de ne pas ressasser ces émouvantes retrouvailles avec ma mère, sans grand succès.

Aux alentours de 17 heures, j'entendis le bourdonnement de la porte du garage qui s'ouvrait, signifiant que mon père était rentré. Je n'avais pas tellement envie d'apprendre ce qui m'attendait encore.

J'aurais cru que ma mère passerait le reste de la journée à se mettre minable, et que je n'entendrais plus parler d'elle avant le lendemain. Pourtant, en glissant la tête par la porte de ma chambre, les échos d'une conversation me parvinrent, et l'une des voix était la sienne. L'idée de battre en retraite était fichtrement séduisante, mais je



décidai finalement que ce serait une mauvaise idée de les laisser discuter de mon avenir - parce que de quoi d'autre pouvaient-ils discuter ? - sans avoir mon mot à dire.

Je descendis silencieusement l'escalier, dans l'espoir de surprendre leur conversation et de me faire une petite idée de la situation avant d'entrer. Malheureusement, leurs voix étaient étouffées par les murs. Je m'immobilisai au bas de l'escalier, tendant l'oreille, mais mes parents se taisaient tous les deux. Je n'avais plus d'autre choix que d'y aller à l'aveuglette.

Je poussai la porte du salon, découvrant un spectacle que je n'aurais jamais cru voir : mon père et ma mère réunis dans la même pièce.

Ma mère était assise sur le canapé, un verre de liquide ambré à la main, et mon père se tenait debout près de la baie vitrée dont il contemplait la vue, les mains derrière le dos. Il ne se retourna pas lorsque ma mère hurla mon nom et se leva d'un bond, renversant un peu de liquide. J'imagine qu'elle avait eu l'intention de courir vers moi et de me serrer dans ses bras à m'étouffer, mais mon expression hostile la freina dans son élan.

— Tu lui as donné à boire ? accusai-je mon père, tellement indignée que j'avais l'impression que j'allais exploser.

Papa se tourna vers moi et son regard implacable stoppa net les mots dans ma gorge. Il n'avait pas employé de magie, rien que le poids écrasant de sa désapprobation. En toute objectivité, il avait l'air assez jeune pour être le fils de ma mère - elle avait mal vieilli -, mais l'autorité qui émanait de son regard dissipa cette illusion et me fit me sentir toute petite.

—C'est toi qui es ma fille, Dana, dit-il d'une voix glaciale. Pas ta mère, qui est libre de prendre elle-même ses décisions.

—Dana chérie, intervint ma mère sans me laisser le temps de trouver quelque chose à répondre. Ne nous disputons pas. Nous avons tant de choses à nous dire.

Sa voix était encore embrumée par l'alcool, mais elle ne s'était pas effondrée dans sa chambre d'hôtel, et elle était assez proche de son état normal pour conserver actives ses fonctions cérébrales supérieures. Chez elle, cet état de flottement est souvent pire que tout, quand elle est assez saoule pour larmoyer, mais pas assez pour se laisser manipuler.

Je ravalai autant que possible mon amertume et croisai les bras sur ma poitrine dans ce que je savais être une posture défensive.

—D'accord, répondis-je, avant de serrer les mâchoires.

Papa me fusillait toujours de son regard laser.

—Si tu as l'intention de prendre part à cette conversation, j'attends de toi que tu me traites, ainsi que ta mère, avec le respect qui nous est dû. C'est compris ?

Je clignai les yeux de surprise. Je ne savais pas trop pourquoi mais Papa avait l'air en colère contre moi. Incapable d'articuler un mot, je me contentai d'opiner du chef.

—Parfait, dit-il en inclinant lui-même brièvement la tête. Maintenant, assieds-toi et comportons-nous tous comme des adultes civilisés.

Ma mère tressaillit, et c'est alors que je compris que ce n'était pas à moi que la colère de Papa était destinée. Elle se laissa retomber sur le canapé et en profita pour absorber une bonne rasade de son verre. Je m'assis à l'autre bout, sans la regarder. Papa, bien entendu, resta debout. Je crois que ça lui donnait l'impression de mieux maîtriser la situation.

—Ton père m'a raconté ce qui s'est passé, dit ma mère.

J'observai Papa à la dérobée pour essayer de savoir ce qu'il lui avait dit, mais son expression restait indéchiffrable.

—Nous étions en train de discuter de ce qui est le mieux pour toi, poursuivit Maman, et le masque de Papa se fendilla.

—Il n'y a rien à discuter, la reprit-il d'un ton qui laissait entendre que ce n'était pas la première fois. Tu ne peux pas changer ce qui est arrivé. L'existence de Dana est maintenant un secret de polichinelle et il est beaucoup plus sûr pour elle de demeurer en Avalon sous ma garde.

Maman avait encore suffisamment de ressources pour lui lancer un authentique regard noir.

—Ce n'est pas parce que tu répètes tout le temps la même chose qu'elle devient vraie.

Le regard que lui renvoya Papa était autrement plus intimidant.

—Et ce n'est pas parce que tu refuses la vérité qu'elle n'existe pas. Peux-tu affirmer en toute honnêteté que tu as les moyens de protéger Dana contre des assassins ?

Elle reposa son verre sur la table basse et se leva, tanguant légèrement.

—Peux-tu affirmer en toute honnêteté que tu n'as que son intérêt à l'esprit ? rétorqua-t-elle.

Waouh, heureusement qu'on devait discuter entre adultes civilisés.

Papa encaissa le coup.

—Tu ne penses tout de même pas que je ferais passer mes ambitions avant notre fille ! Tu sais combien les enfants sont rares et précieux aux yeux des faës.

Sa voix était étranglée, et il n'avait plus rien du politicien stoïque à la réserve elfique que j'avais rencontré.

—Tu m'as privé de mon unique enfant pendant seize ans, et tu veux me l'enlever alors que je viens juste de faire sa connaissance, poursuivit-il. Je ne le permettrai pas, et je ne l'aurais pas permis non

plus si elle n'avait pas été une Passemonde.

Je commençais à regretter de ne pas être restée dans ma chambre. N'importe quel imbécile pouvait se rendre compte qu'ils parlaient moins de mon avenir que de leurs vieilles querelles. Papa avait soi-disant accepté sans broncher la décision de ma mère de lui cacher ma naissance, mais cela le contrariait visiblement beaucoup plus qu'il ne voulait l'admettre. J'avais envie de filer à l'anglaise et de les laisser régler leurs comptes, mais je ne crois pas qu'ils m'auraient laissée faire.

—Tu n'as rien à permettre, répliqua ma mère. Je suis la représentante légale de Dana, et c'est à moi de prendre les décisions qui la concernent.

Elle se tourna vers moi.

—Va faire tes bagages, Dana. Nous partirons dès que tu seras prête.

Elle avait l'air tellement sûre d'elle. Même l'alcool ne pouvait pas lui faire croire que ce serait aussi facile. Je bondis néanmoins sur mes pieds, voyant là mon ticket de sortie.

—Ne sois pas ridicule, Cathy, dit Papa, qui me gratifia d'un regard sévère m'intimant de me rasseoir.

Je lui obéis à contrecœur.

Maman lui balança un regard proprement cinglant.

—Si tu crois que tu peux garder Dana ici...

—C'est que j'ai raison ! l'interrompit-il abruptement. Comment comptes-tu lui faire quitter cette maison sans mon consentement ?

Maman chancela.

—Je veux que nous agissions ensemble afin de protéger notre fille, poursuivit Papa d'une voix inflexible. Mais si tu es convaincue que nous

devons nous battre, sois bien assurée que je déposerai une demande de garde avant que tu aies pu franchir cette porte. Même sans le statut spécial de Dana, je disposerai d'assez d'arguments pour gagner la bataille, compte tenu de...

Son regard glissa vers le verre de ma mère.

Maman blêmit, et une sensation désagréable m'étreignit. J'avais déjà eu l'occasion de voir que mon père était capable d'une certaine brutalité. Et autant je désapprouvais le penchant de ma mère pour la bouteille, autant je trouvais que c'était un coup bas de l'utiliser ainsi contre elle.

L'expression de Papa se radoucit, et il poussa un soupir.

—Il n'était pas dans mon intention que cette discussion débouche sur des menaces, dit-il doucement.

Maman renifla, et des larmes coulèrent le long de ses joues. Pour une fois, j'eus l'impression qu'elles étaient sincères. Je ne trouvai rien à dire pour la consoler, mais je lui pris la main, que je serrai dans la mienne.

—Ça va aller, Maman, lui dis-je, mais je doutais qu'elle y crût davantage que moi.

—Je suis navré, Cathy, reprit Papa. Mais je dois faire ce que je pense être le mieux pour Dana.

Elle releva le menton, et balaya ses larmes d'un clignement de paupières.

—Moi aussi, Seamus. (Elle retira sa main de la mienne, me prit par les épaules et me fit pivoter vers elle.) Je te sortirai d'ici, ma chérie, je te le promets.

Elle m'embrassa le front près des cheveux, comme quand j'avais six ans, et mitrailla Papa d'un dernier regard belliqueux avant de se diriger vers la sortie.

Je me demandai si elle se rendait compte qu'elle ne m'avait pas demandé une seule fois mon avis. Je ne suis pas sûre que j'aurais su quoi lui répondre, mais j'aurais été heureuse de savoir que mon opinion ne comptait pas pour du beurre.

—Dana... commença Papa dès que la porte eut claqué, mais je lui fis signe de se taire et, à ma grande surprise, il obtempéra.

—J'ai besoin de temps pour réfléchir, dis-je sans le regarder. Est-ce qu'on peut... reparler de tout ça plus tard?

Je le regardai furtivement, mais ce qu'il pouvait éprouver était bien dissimulé derrière une expression soigneusement neutre.

—Je comprends, dit-il, et j'avais l'impression que c'était la vérité. Prends tout le temps qu'il te faudra.

J'acquiesçai en silence, la gorge trop serrée pour prononcer un mot. Je ne savais pas exactement pourquoi j'étais au bord des larmes, mais c'était bien ce qui m'arrivait, et je battis en retraite avant de m'effondrer publiquement.

Je passai au moins une heure seule dans ma chambre, les genoux repliés contre ma poitrine, à tâcher de réfléchir à ce que je voulais vraiment. Il y avait de grandes chances que mes désirs n'aient que peu de rapport avec ce que j'obtiendrais, mais je n'avais pas l'habitude de ne pas savoir moi-même où j'en étais.

Une introspection plus poussée me conduisit à l'imparable conclusion que je désirais l'impossible : je voulais vivre avec ma mère, mais pas avec l'alcool. Et je ne voulais pas me couper complètement de mon père. Ah, et je ne voulais certainement pas non plus devoir fuir des assassins pour le reste de mes jours.

Désespérée, j'étais sur le point de baisser les bras quand je fus frappée par une inspiration subite. Je n'avais aucune chance d'obtenir tout ce que je voulais, mais je pouvais peut-être faire en sorte d'en

avoir une partie.

Maman avait annoncé très clairement son intention de me faire quitter Avalon. Papa lui avait déjà mis pas mal de bâtons dans les roues, mais je doutais qu'elle abandonne. J'étais pourtant sûre d'une chose : elle n'avait pas une seconde envisagé que je puisse me ranger à l'avis de mon père et refuser de rentrer avec elle.

Que pourrait-elle bien me promettre pour me faire changer d'avis, que serait-elle prête à faire si je me transformais en monnaie d'échange ? Il n'y avait qu'un moyen de le savoir.

Je ne me laissai pas le temps d'y réfléchir à deux fois, et décrochai le téléphone. Je trouvai le numéro du Hilton dans l'historique des appels.

Maman était nettement plus imbibée que tout à l'heure quand elle décrocha d'une voix pâteuse.

—Allô?

—Salut, M'man.

—Dana ! Ma chérie, est-ce que tout va bien ?

—Oui, tout va bien.

Je faillis pouffer. Qui croyais-je duper ?

—J'ai une proposition à te faire, et je veux que tu m'écoutes jusqu'au bout.

Elle hésita.

—D'accord, accepta-t-elle finalement d'une voix soupçonneuse.

Je respirai un grand coup avant de me lancer.

—Tu ne pourras jamais me faire sortir d'Avalon si je ne veux pas venir avec toi.

—Dana ! protesta-t-elle dans un murmure choqué.

—N'oublie pas que tu as promis de m'écouter jusqu'au bout.

« Promis » était peut-être un grand mot en l'occurrence, mais il suffit à l'apaiser.

—Très bien, dit-elle d'une voix tremblante.

—Je viendrai avec toi, à condition que tu jures d'entamer une cure de désintoxication dès que nous serons rentrées à la maison. Et si tu t'avises de nier que tu as un problème avec l'alcool, je te raccroche au nez et je ne reviendrai jamais vivre avec toi !

Ma mère avait l'envie palpable de me faire avaler un autre mensonge, mais je crois que, même à travers son esprit embrumé, elle avait capté que je ne plaisantais pas. Ma vie en Avalon était merdique. Mais Maman m'avait rappelé ce que c'était de vivre avec elle et je n'étais plus aussi sûre que mon existence d'avant valait mieux. Ce n'était qu'une différence de forme.

—Je te jure de me faire aider quand on sera rentrées à la maison. Mais je t'en prie, viens avec moi. J'ai besoin de toi. Et je me fiche du reste, mon bébé, je t'aime. Tu sais que je t'aime, plus que tout au monde.

Je pris une profonde inspiration pour remettre de l'ordre dans mes pensées. De quel moyen disposais-je pour m'assurer qu'elle tiendrait ses promesses une fois qu'elle n'aurait plus le pistolet sur la tempe ? Aucun. Mais, qui sait, peut-être que le message était passé. Peut-être que cette fois elle cesserait vraiment de boire et rejoindrait l'espèce humaine. Et si ce stratagème avait la moindre chance de fonctionner, je me devais de tenter le coup.

Évidemment, quitter Avalon ne serait pas aussi simple, même avec ma pleine coopération. Et pour tout dire, je n'avais pas la plus petite idée de la manière de procéder. Mais j'étais bien déterminée à trouver un moyen.

—D'accord, Maman, acceptai-je. Je rentrerai à la maison avec toi. Mais



j'ai d'abord plusieurs choses à régler.

Inutile de lui faire la liste des obstacles qui se dressaient entre moi et la liberté.

—Tu parles de ton père, dit-elle dans un hoquet.

—Oui, c'est un gros morceau, confirmai-je.

—Si Seamus Stuart s'imagine qu'il peut me séparer de ma fille, il va voir ce qu'il va voir !

Mais oui. Comme si elle était de taille à se mesurer à Papa.

—Je t'en prie, Maman. Laisse-moi m'occuper de lui. Je crois que je connais un moyen de le faire changer d'avis. (Je croisais les doigts en préférant ce mensonge.) Mais, pour ça, j'ai besoin que tu te tiennes tranquille un moment. J'ai le sentiment que s'il entame une bataille juridique pour obtenir ma garde, c'est une armée qu'il nous faudra pour me faire sortir d'ici.

Maman réfléchit à ce que je venais de dire, et j'entendis le goulot d'une bouteille tinter contre un verre. Je serrai les dents pour ne pas la rembarrer. Si par miracle mon plan fonctionnait, elle passerait le reste de sa vie au régime sec, et je pouvais bien tolérer son alcoolisme quelques jours de plus.

—Très bien, chérie, dit-elle finalement, et je laissai échapper un soupir de soulagement. Je suis au Hilton, chambre 526. J'attends de tes nouvelles.

—Merci, Maman. Je t'appelle dès que tout est réglé.

—Ne tarde pas, ma chérie, m'avertit-elle. Plus tu resteras ici, plus il sera difficile de t'en aller.

—Je sais. Je vais faire aussi vite que possible, je te le promets.

Nous prîmes congé, et je me jetai sur mon lit pour réfléchir à la façon

dont j'allais bien pouvoir filer d'ici.

## CHAPITRE 23

Mon plan d'évasion n'avait pas beaucoup avancé quand je sombrai dans le sommeil. Le stress et la fatigue consécutive à mon entraînement avec Keane avaient épuisé en grande partie mon énergie et mes facultés mentales. Je m'éveillai le lendemain sans avoir dépassé la première étape.

L'esprit encore embrumé de sommeil - et du manque de caféine -, je m'assis dans mon lit et fis pivoter mes jambes pour poser les pieds à terre. C'est alors que mon corps se rappela à moi. Il n'était pas habitué à la dose d'exercice physique à laquelle il avait été soumis la veille, encore moins à être projeté à répétition contre un sort-bouclier et des tapis d'entraînement. Je grognai de douleur et faillis me recoucher.

Je passai un temps infini sous la douche, et l'eau brûlante coulant sur mes muscles endoloris me parut un délice. J'étais toujours courbaturée et j'avais mal partout lorsque je finis par sortir, mais je pouvais au moins mettre un pied devant l'autre.

Comme une idiote, je m'étais imaginé qu'on m'accorderait un jour de repos après l'entraînement intensif de la veille. Mais quand je descendis me faire du café, je trouvai Finn et Keane installés à la table du salon.

Ils ne me virent pas tout de suite, et je me figeai dans l'escalier, surprise du spectacle qui s'offrait à ma vue. Keane souriait. Pas un sourire sarcastique ni condescendant, mais un vrai et franc sourire. Finn et lui tenaient chacun entre les mains une tasse de thé, et bien qu'ils parlent trop bas pour que je puisse distinguer ce qu'ils disaient, ils avaient l'air d'être engagés dans une conversation plutôt joyeuse et décontractée. Était-ce bien le même Keane que j'avais rencontré la veille ?

Et puis Keane me vit et son sourire s'évanouit. C'est toujours agréable de se sentir bien accueillie. Il avait manifestement une dent contre moi, pour une raison que j'ignorais complètement.

—Faites comme si je n'étais pas là, dis-je en me faulant dans la cuisine pour me préparer une tasse de l'infâme café soluble de Papa.

Si je restais ici, j'allais devoir faire l'acquisition d'une cafetière - et ce serait le cas tant que je n'aurais pas trouvé le moyen de quitter Avalon. La bouilloire étant vide, je la remplis à l'évier. Quand je me retournai, je me trouvai nez à nez avec Keane, empiétant dans mon espace vital.

Je ne l'avais pas entendu approcher et il eut de la chance que je ne lui laisse pas tomber la bouilloire pleine d'eau sur le pied.

—Tu ferais mieux d'attendre la fin de ton entraînement pour avaler quoi que ce soit, dit-il, souriant narquoisement du plaisir de m'avoir fait sursauter.

—C'est toujours dangereux de s'interposer entre moi et mon café du matin, l'avertis-je. Et je ne suis pas en état de prendre un autre cours aujourd'hui.

Je tentai de forcer le passage, mais bien sûr, il ne s'écarta pas. Je me demandai s'il avait déjà installé son sort de protection, ou si un coup de genou bien placé lui ferait vraiment mal.

—Ce n'est même pas la peine d'y songer, répondit-il, et je sentis le rouge me monter aux joues.

Apparemment, il m'avait percée à jour.

—Songer à quoi ? demandai-je quand même, mais il se contenta de me dévisager. Tu sais, je ne suis pas à l'armée, et tu n'es pas mon commandant. Rien ne m'oblige à prendre une leçon si je n'en ai pas envie.

Il inclina la tête, mimant le plus profond étonnement en se caressant le menton. Je remarquai qu'il s'était peint les ongles en noir aujourd'hui - au cas où je n'aurais pas encore compris qu'il était un bad boy tendance gothique, j'imagine.

—Tu crois peut-être que tu as appris tout ce que tu dois savoir ou que tu n'es plus en danger ?

—Je vois pourquoi tu as zappé la formation des Chevaliers, rétorquai-je. Ils t'auraient massacré « par accident » avant que tu n'atteignes l'âge adulte.

Son expression ne se modifia que légèrement, mais ce fut assez pour me dire que j'avais visé juste. Son regard se durcit, et l'un des muscles, de sa joue se contracta. J'aurais dû jubiler, mais je ne suis pas aussi mesquine.

—Désolée, murmurai-je. Ce n'est pas parce que tu es un trou du cul que je dois me comporter comme une garce.

Ce n'étaient sans doute pas les excuses les plus chaleureuses, mais il se détendit.

—J'attends de toi que tu te défendes avec les armes à ta disposition, commenta-t-il, et je discernai quelque chose qui ressemblait à de l'approbation dans ses yeux. Quand je t'agresse verbalement, c'est tout à fait normal que tu ripostes avec des mots.

Il m'adressa un petit sourire en coin, et j'éprouvai une sorte de chaleur au creux de l'estomac. Je suis presque sûre que j'ai rougi en me détournant pour poser la bouilloire sur la gazinière.

J'aurais surtout mieux fait de ne pas lui tourner le dos. Alors que je m'apprêtais à allumer le feu - il pouvait dire ce qu'il voulait, rien ne m'empêcherait de prendre mon café -, il me saisit brusquement à bras-le-corps. J'essayai de le repousser à coups de coude comme il me l'avait montré, mais il m'avait prise de court et je fus trop lente.

Keane me fit pivoter vers lui et se pencha pour m'attraper par les cuisses et me jeter sur son épaule comme si je ne pesais rien. Il referma ses bras sur mes mollets pour les plaquer contre son torse, de sorte que je ne puisse pas utiliser mes pieds. Dans cette position, je n'avais aucune prise, et ne pouvais atteindre aucune partie réellement vulnérable de son corps. À la rigueur, j'aurais pu accéder à ses parties

intimes en m'étirant au maximum, mais il était hors de question que je pose les mains sur lui à cet endroit-là, même si c'était efficace.

Je me redressai pour essayer de lui enfoncer les doigts dans la gorge, mais je devais me contorsionner et il m'emprisonna le bras de sa main libre, m'immobilisant complètement, et me transporta hors de la cuisine. Je relevai la tête et lançai un regard implorant à Finn comme nous passions à côté de lui.

—Rappelez votre chien de garde, l'implorai-je, mais il leva les mains en signe d'impuissance.

—J'ai dû promettre de ne pas intervenir ou il refusait de venir.

—Vous croyez que ça aurait été un mal ? demandai-je, mais nous étions déjà dans la cage d'escalier, et je ne suis pas certaine que Finn pouvait encore m'entendre.

Keane me porta jusqu'à la stalle d'écurie dans le garage, dont le sol était recouvert de tapis, avant de me relâcher.

Je m'attendais à ce qu'il me repose, au lieu de quoi il me jeta brutalement sur le sol. Même amorti par le tapis, l'impact me coupa la respiration. Je restai allongée par terre, sonnée, pendant un petit moment, aux pieds de Keane qui me surplombait de toute sa hauteur.

—La prochaine fois, sers-toi de tes bras pour amortir le choc. (Il me fit une démonstration, les bras tendus paumes tournées vers l'arrière.) Et tu frappes avec tes mains quand tu heurtes le sol pour disperser l'énergie cinétique. Si j'avais été un méchant, tu serais dans un foutu merdier à l'heure qu'il est.

J'aspirai un filet d'air.

—Je commence vraiment à te détester, sifflai-je.

—Heureux de l'entendre, répliqua-t-il avec un sourire insolent. Pourquoi n'as-tu pas essayé de m'attraper par l'entrejambe quand je t'ai jetée sur mon épaule ? Je t'avais laissé suffisamment de latitude pour que

tu tentes le coup.

Je me redressai en position assise, gardant la tête baissée pour dissimuler la rougeur qui m'avait à coup sûr enflammé le visage.

—Tu peux toujours rêver pour que je te touche à cet endroit, grommelai-je.

Il éclata de rire et me tendit la main pour m'aider à me relever. Je préfèrai l'ignorer, redoutant un piège. Mes muscles protestèrent quand je me remis péniblement debout. Je n'étais déjà pas en grande forme avant que Keane m'envoie valser sur le tapis.

—Si un sale type s'empare de toi, seras-tu trop prude pour le toucher à cet endroit si c'est ta seule chance de t'échapper ? demanda-t-il.

Le visage écarlate, je réussis à soutenir son superbe regard émeraude.

—Toucher un étranger est une chose. Mais tripoter quelqu'un que je devrai ensuite regarder dans les yeux est parfaitement hors de question.

Je relevai le menton, le gratifiant de mon regard le plus obstiné. Il m'avait déjà obligée à faire un certain nombre de choses, mais ça, il ne fallait pas y compter.

Keane réfléchit un instant, l'air contrarié.

Puis il hocha la tête.

—Ouais. J'imagine que c'est un point de vue qui se défend. Bon. On va maintenant travailler sur la manière de se libérer de prises diverses, en mettant en pratique ce que je t'ai montré hier.

Ce fut une drôle de matinée. Le fait que Keane m'apprenne à me libérer de toutes sortes de prises exigeait qu'il passe son temps à m'attraper et à me plaquer contre lui. C'était peut-être un trou du cul,

mais un trou du cul terriblement sexy, ce dont je ne pouvais m'empêcher d'avoir conscience chaque fois qu'il posait les mains sur moi. Il se mouvait avec une grâce indécente, et la lueur qui brillait dans ses yeux disait le plaisir qu'il prenait à nos exercices - soit parce qu'il aimait enseigner, ou qu'il aimait se battre ou seulement que ça lui plaisait de m'humilier, je ne sais pas très bien.

Je fus agréablement surprise de constater que j'apprenais vite. Keane me dominait toujours avec une terrifiante facilité, mais je l'obligeais à déployer davantage d'efforts que la veille. Suffisamment pour qu'une mince pellicule de sueur apparaisse sur son front. Il aurait dû puer la transpiration, mais je ne percevais que des relents de cuir et une odeur qui m'était étrangère, vaguement végétale.

Alors que nous roulions sur le tapis, je me retrouvai sur le dos, les mains clouées au sol. Ses yeux étaient plongés dans les miens, tout le haut de son corps plaqué contre moi. Son souffle caressait ma joue et je respirai les effluves de cuir et d'herbes qui commençaient à me devenir familières - et très agréables. Une mèche de cheveux d'un noir d'ébène tombait devant l'un de ses yeux, et j'avais l'impression qu'il me tenait davantage prisonnière de son regard que de ses mains. Ses pupilles se dilatèrent et sa pomme d'Adam tressauta comme il déglutit.

Il ne semblait pas amusé, même pas contrarié. Ce n'était pas une de ses expressions habituelles. Je dirais qu'il avait l'air... surpris. Il était allongé sur moi, les yeux plantés dans les miens, et ne m'assenait pas ses remarques désobligeantes parce que je n'essayais pas de me dégager.

— Et si on faisait comme si je t'avais donné un coup de boule ? proposai-je en haletant. Ma tête me fait assez mal comme ça.

Je n'exagérais pas. Je ne comptais plus le nombre de fois où je l'avais frappé avec mon crâne ce matin.

Il desserra sa prise sur mes poignets et un léger sourire étira ses lèvres.



—C'est de bonne guerre, admit-il en se laissant rouler sur le côté.

Il resta allongé sur le dos à côté de moi, juste assez loin pour ne plus me toucher.

Je regrettai aussitôt la chaleur de son corps sur le mien. Ce qui n'était, bien sûr, qu'une réaction physiologique. Je ne pouvais décemment pas m'intéresser à ce sale crétin arrogant. Même s'il était mégacanon.

N'empêche qu'à ce moment précis il ne ressemblait plus au crétin arrogant que je connaissais bien.

—Je peux te poser une question ? demandai-je, les yeux rivés au plafond pour ne pas être tentée de le mater.

—Je t'écoute, répondit-il d'une voix beaucoup plus amicale que ce à quoi il m'avait habituée.

—Est-ce que ton agressivité fait seulement partie des leçons ou tu as vraiment une dent contre moi ?

Il resta silencieux un long moment, puis s'assit en entourant ses genoux de ses bras sans me regarder, l'air songeur. Je ne fis pas un geste, redoutant qu'il ne reprenne son attitude habituelle à mon égard si je bougeais.

—Ce n'est pas vraiment contre toi que j'ai une dent, répondit-il finalement. C'est juste que je n'aime pas qu'on me dise quoi faire, ajouta-t-il avec un sourire goguenard. C'est même une des raisons pour lesquelles je n'ai pas terminé la formation des Chevaliers.

Je le regardai en fronçant les sourcils.

—Je croyais que tu avais refusé de suivre la formation des Chevaliers.

—Non, j'ai refusé de poursuivre la formation des Chevaliers, précisa-t-il ironiquement. Nous nous sommes séparés d'un commun accord, en quelque sorte. Je n'avais pas envie d'obéir aveuglément aux ordres, et ils ne voulaient pas avoir à gérer un fauteur de troubles.

—Quel est le rapport avec moi ? Il soupira.

—Aucun.

Il se tourna vers moi en croisant ses jambes en tailleur, et je l'imitai.

—Je ne comprends pas.

Il me regarda droit dans les yeux.

—Pourquoi crois-tu qu'ils aient choisi un garçon de dix-huit ans viré de l'ordre des Chevaliers pour te servir de professeur ? demanda-t-il.

—Qu'est-ce que tu veux dire ? m'enquis-je.

—Certains faës ont plusieurs siècles d'expérience du combat rapproché et de l'enseignement. Je suis bon, mais pas tant que ça. Alors, pourquoi crois-tu que ton père, qui peut s'offrir ce qu'il y a de mieux, ait porté son choix sur moi ?

—Parce que tu es le fils de Finn ? hasardai-je.

—C'est une raison bien commode. Je parie même que c'est mon père qui en a eu l'idée. Mais il n'y a pas que ça.

—Continue. Ouvre-moi les yeux.

Je sentis mon estomac se nouer, et je serrai les dents. Il détourna les yeux.

—J'ai eu une petite discussion en privé avec ton père avant qu'il parte travailler hier matin. Il ne me l'a pas dit clairement - il est beaucoup trop subtil pour ça -, mais il a laissé entendre que je pourrais me « lier d'amitié » avec toi, poursuivit-il en dessinant des guillemets en l'air avec ses doigts. Il a dit que tu avais sympathisé avec deux faës de la cour des Ténèbres, et qu'il voulait t'offrir une autre option du côté de la cour des Lumières.

J'enfouis mon visage dans mes mains, me retenant de céder à

l'impulsion soudaine d'aller trouver mon père pour lui montrer personnellement tous les trucs que Keane m'avait enseignés.

—J'ai moyennement apprécié sa suggestion, continua-t-il dans un soupir, en usant d'un bel euphémisme. Mais je n'aurais pas dû me défouler sur toi, c'était injuste. Je suis désolé, s'excusa-t-il avec un petit sourire. Mais ne te méprends pas... Je n'ai pas l'habitude de copiner avec mes élèves, et si tu n'avais pas envie de me mettre ton poing dans la figure pendant nos séances d'entraînement, j'aurais l'impression d'avoir raté mon coup.

Je laissai échapper un petit rire.

—Merci de m'avoir mise au courant. Et je suis désolée que mon père...

—Tu n'as pas à t'excuser pour ton père.

Il se remit debout, et il avait repris son masque de sergent instructeur.

—Et maintenant, fin de la pause. On se remet au boulot.

J'avais mal partout, j'étais fatiguée, et j'en voulais à mon père d'avoir joué les entremetteurs, quelles qu'aient été ses intentions. Malgré tout, je n'étais pas vraiment fâchée de passer encore un peu de temps dans les bras de Keane, même si ce n'était qu'en combat rapproché.

Je passai le reste de la journée à peser le pour et le contre afin de décider si je devais demander des comptes à mon père. Avec la franchise brutale à laquelle il m'avait habituée, je savais qu'il reconnaîtrait tout ce qu'il avait fait, et peut-être même qu'il m'en donnerait les raisons. La question était de savoir si j'avais vraiment envie de connaître la vérité...

Lorsque Papa rentra à la maison dans la soirée, ses petites manipulations à la noix passèrent vite au second plan. C'est que les Trois Grands Manitous avaient eu une nouvelle réunion, et s'étaient mis d'accord sur le prochain endroit où j'allais habiter, ce fameux « abri

sécurisé » où les méchants ne me trouveraient jamais.

Je ne pouvais m'empêcher de penser que les menaces de Maman de me faire quitter Avalon sans la permission de Papa les avaient poussés à trouver une solution beaucoup plus rapidement. Je soupçonnai également qu'il me serait nettement plus difficile de m'évader de ce refuge de haute sécurité que de la maison de mon père. Papa m'informa que ma cachette serait prête le lendemain, je n'avais donc pas de temps à perdre.

Si je voulais rentrer à la maison avec Maman, j'avais deux problèmes essentiels à résoudre. Un, sortir de la maison. Deux, sortir d'Avalon. Le premier n'était pas trop difficile. Il me suffisait d'attendre la nuit que Papa soit endormi. Je n'arriverais jamais à tromper la surveillance de Finn, mais Papa ne s'attendait sans doute pas à ce que je file à l'anglaise au milieu de la nuit. Il supposerait naturellement que je n'étais pas aussi stupide. J'évitai de penser aux choses affreuses qui risquaient de m'arriver si mes ennemis me trouvaient en train de déambuler seule dans les rues d'Avalon en pleine nuit.

Le second était nettement plus compliqué. Comment quitter Avalon sans passeport ? Même si par miracle je parvenais à passer en Angleterre, je ne pourrais jamais rentrer aux États-Unis sans mon passeport. Je pourrais très certainement m'en procurer un nouveau à Londres, mais ça prendrait du temps, et Maman et moi devions être parties loin d'ici le plus rapidement possible.

J'en arrivais à l'inéluctable conclusion qu'il me fallait récupérer mon passeport. Je ne pouvais demander à Papa de me le rendre sans lui mettre la puce à l'oreille, surtout maintenant qu'il connaissait les intentions de Maman.

Je me trouvais dans une impasse. Je pouvais toujours fouiller la maison à la recherche de mon passeport, mais rien ne prouvait qu'il était ici, et le risque de me faire surprendre était trop grand. C'était très certainement une bonne chose qu'il soit si difficile de contrefaire un passeport, mais je trouvais ça bien ennuyeux en l'occurrence.

Et puis je me souvins que j'étais en Avalon. La Cité folle, la ville de la

magie. Si la technologie ne me permettait pas de fabriquer un faux passeport, la magie le pourrait peut-être ? Je me rappelai cette cellule lugubre dans les souterrains où m'avait emmenée Ethan, celle que personne ne pouvait voir grâce au sort d'illusion dont il l'avait maquillée. S'il était capable de créer l'illusion d'un mur qui n'existait pas, il pourrait sûrement faire la même chose avec un passeport, non ?

C'était une idée complètement dingue. Même si Ethan était capable de la concrétiser, il fallait que j'aie perdu l'esprit rien que pour songer à le lui demander. Il était l'ennemi, après tout. Enfin, pas vraiment un ennemi, mais un sale menteur qui ne pensait qu'à son propre intérêt - et à celui de son père.

D'un autre côté, il avait pris un gros risque en m'approchant au Starbucks pour me raconter la vérité sur l'attaque des spriggans. Finn était au taquet et il aurait pu se faire massacrer. Ethan aurait aussi pu se contenter de demander à son père de prévenir le mien. Le fait qu'il ait préféré venir me le dire en personne prouvait qu'il se sentait coupable.

Assez coupable pour m'aider à quitter Avalon ?

Je me mordillai l'intérieur des lèvres. Même s'il était désireux de se faire pardonner, il considérerait sans doute comme mon père que j'étais plus en sécurité en Avalon que dans le monde des mortels. Je remâchai cette idée tout le reste de la soirée. Papa ne put faire autrement que de remarquer mon humeur taciturne. Il essaya bien de me faire la conversation une ou deux fois, sans insister.

Je regardai un peu la télé avec lui, les bras croisés sur la poitrine et la tête rentrée dans les épaules. J'espérais que je n'en faisais pas trop. Apparemment non, car Papa parut soulagé quand je finis par lui annoncer que je n'étais pas d'humeur à regarder la télé et que je préférais aller surfer sur Internet.

Je montai dans ma chambre, dont je fermai la porte, et allumai mon ordinateur. J'avais enregistré l'annuaire téléphonique d'Avalon dans mes favoris et n'eus donc aucun mal à le retrouver. Je retins mon souffle en tapant le nom d'Ethan dans le champ de recherche, et je

soupirai de soulagement en le voyant apparaître. Je me trouvais ridicule d'éprouver ce sentiment pour le moins prématuré. Je ne savais pas quelles étaient les chances qu'Ethan soit capable de m'aider, et encore moins s'il le voudrait. Mais je n'allais pas tarder à le découvrir.

Je cherchais une station de radio sur Internet et montais le volume de mon ordinateur. Si Papa avait l'intention de m'espionner, il lui suffisait de décrocher un combiné ailleurs dans la maison, mais en mettant la musique à fond j'éliminais au moins la possibilité qu'il surprenne ma conversation fortuitement.

Je m'y repris à plusieurs fois - je décrochai le téléphone, commençai à composer le numéro d'Ethan, me dégonflai et reposai le combiné - avant de me lancer pour de bon. Je ne sais pas si j'aurais eu le courage de recommencer si Ethan n'avait pas été là, mais, par chance, il décrocha sans me laisser le temps de me dégonfler une fois de plus.

—Allô ? fit-il.

Ma langue était collée à mon palais, et je restai comme une idiote sans prononcer un mot. Comment pouvais-je envisager sérieusement de demander de l'aide à un garçon qui 1) aurait pu me faire tuer dans l'attaque qu'il avait organisée, et 2) avait employé la magie afin de tenter de me séduire pour des raisons politiques ?

—Allô ? répéta-t-il. Il y a quelqu'un ?

Mais là encore, je n'avais pas beaucoup d'autres options. Je me raclai la gorge.

—Oui. C'est moi. Dana.

Très intelligent. Il avait certainement reconnu ma voix et ce n'était pas la peine de me présenter.

Il eut une demi-seconde d'hésitation avant de répondre.

—Ça, c'est une surprise, murmura-t-il, si doucement que je ne suis pas certaine que cela m'était adressé. Est-ce que tout va bien ?

—Euh, oui. Plus ou moins. Euh...

Mon Dieu ! Comment avoir l'air encore plus pitoyable ?

—Enfin, non.

—Désolé. C'était une question idiote. Tu ne m'appellerais pas si tout allait bien. Est-ce que tu es en sécurité ? Tu as besoin que je vienne te chercher quelque part ?

—Ça va, lui répondis-je, d'une voix plus assurée. J'appelle de chez mon père.

—Oh.

—Écoute, tu connais ma situation. Ton père t'a sans doute tout raconté, non ?

J'étais sûre et certaine qu'Alistair avait dit à Ethan que les deux reines de la Faëry en avaient après moi.

—Oui, je suis au courant. Mais j'en étais arrivé à la même conclusion tout seul. Plus je repense à cette histoire de spriggans...

Il s'interrompit, se rendant sûrement compte que me parler des spriggans n'était pas ce qu'il y avait de plus malin.

—Mon père a décidé que je devais rester en Avalon pour ma propre sécurité. Je suis sûre que ton père et tante Grâce sont du même avis.

—Ce qui n'est pas ton cas.

—Je suppose que Kimber t'a aussi raconté ce qui est arrivé à Finn l'autre jour ?

—Oui, répondit-il, et je l'entendis presque grimacer.

—Si je reste ici, j'aurai les deux reines à mes trousses, et elles disposeront de beaucoup plus d'armes contre moi. Si je quitte Avalon,

la reine des Lumières se satisfera de mon départ, et la reine des Ténèbres ne pourra m'envoyer que des assassins humains.

—Mais tu ne bénéficieras d'aucune protection magique, me rappela-t-il.

—Je n'en aurai pas besoin puisque les faës ne pourront plus m'atteindre.

Je crois que j'essayais de me convaincre autant que lui. Je m'obligeai à me rappeler que ma mère m'avait promis de se faire désintoxiquer si nous quittions Avalon, et cette promesse valait tous les risques insensés que j'étais prête à courir.

Il changea de stratégie.

—D'accord. Disons que tu m'as convaincu. Je sais que je ne suis pas en haut de la liste de tes favoris en ce moment, et j'imagine donc que je suis censé jouer un rôle dans ta grande évasion ?

Je me mordis les lèvres. Je lui en avais déjà dit assez long pour avoir des ennuis s'il allait tout raconter à son père, mais j'avais encore du mal à lui faire confiance et à franchir le pas.

—Est-ce que tu m'as jamais appréciée pour moi-même ou tu n'as fait que jouer un rôle de bout en bout ? me surpris-je à lui demander sans avoir eu l'intention d'aborder le sujet.

—Évidemment que je t'ai appréciée pour toi-même. Et je t'apprécie toujours. Comment pourrait-il en être autrement ? J'aimerais posséder la moitié de ton courage.

Ça m'en boucha un coin.

—Qu'est-ce que tu racontes ? J'ai tout foiré depuis le premier jour !

Il eut un petit rire.

—Tu as sauvé la vie de Jason pendant l'attaque des spriggans. Sans toi, je n'aurais jamais pu arriver à temps pour le secourir. Et je ne parle



pas du courage qu'il t'a fallu pour venir toute seule en Avalon.

—Ce n'était pas du courage, mais de la stupidité.

Il éclata d'un rire amer.

—Je sais que tu as dû défier ta mère pour venir, et que tu as l'intention de défier ton père pour repartir. Je n'ai jamais été capable de défier le mien une seule fois. Pour moi, c'est ça le vrai courage.

—Si tu le dis.

—Oui, je le dis. Explique-moi maintenant la raison de ton appel. Qu'est-ce que tu attends de moi ?

Je considérai les implications de ce qu'il venait juste de dire, et je sentis le cœur me manquer.

—Grosso modo, que tu défies ton père pour m'aider à quitter Avalon.

—Dis-moi ce dont tu as besoin, et je t'aiderai du mieux que je pourrai. Désobéir à mon père derrière son dos, c'est un peu plus facile que de le faire ouvertement.

A nouveau, je perçus l'amertume de sa voix. J'espérais que c'était dû à sa mauvaise conscience, à cause de ce qu'il m'avait fait.

—Alors, tu ne trouves donc pas complètement dingue de vouloir quitter Avalon ?

—Tu prends un risque. Mais tu en prends aussi en restant ici, comme tu as pu le constater.

Je décidai de lui faire confiance. Évidemment, je l'avais déjà fait par le passé et j'avais eu tort. Mon jugement n'était pas infaillible. Mais il était mon seul espoir.

—Je ne peux pas quitter Avalon car mon passeport se trouve actuellement entre les mains de Grâce, ou de mon père. Dans les deux

cas, je ne peux pas le récupérer. J'ai donc besoin d'un faux passeport qui passe pour un vrai. Est-ce que c'est quelque chose que ta magie peut fabriquer ?

Pendant un long et pénible moment, il ne répondit rien. Je pouvais presque l'entendre réfléchir. Que n'aurais-je pas donné pour savoir ce qu'il pensait !

—Tu te rends compte que c'est nettement plus compliqué que de créer l'illusion d'un mur ? finit-il par dire.

—Oui, je m'en doute. Mais c'est possible ?

Un autre long silence.

—C'est très certainement possible, mais je ne suis pas sûr d'y arriver. Je suis doué, mais le défi est de taille. Un passeport contient plusieurs pages, et il y a beaucoup de détails. En outre, j'aurais besoin d'un passeport américain pour me servir de modèle.

—Je peux t'en fournir un, répondis-je. Ma mère est en Avalon. Nous pouvons emprunter le sien. La question est de savoir si tu es capable d'en fabriquer un faux.

—Je ne sais pas.

—Mais...

—Le seul moyen de le savoir, c'est d'essayer. Je peux te garantir que je ferai tout mon possible, mais je ne peux pas te promettre que j'y arriverai. Quand peux-tu me fournir le modèle ?

C'est là que les choses se corsaient. La solution la plus facile était d'envoyer Ethan récupérer le passeport de ma mère à l'hôtel. Mais accepterait-elle de remettre son passeport à un faë qu'elle ne connaissait pas ? J'en doutais fortement.

Je pouvais toujours l'appeler pour la prévenir.

Un frisson glacé me parcourut la colonne vertébrale. Je me trouvais piégée en Avalon parce que ma chère tante Grâce avait confisqué mon passeport. J'étais prête à prendre le risque d'une nouvelle trahison d'Ethan, mais avais-je le droit de risquer aussi la liberté de ma mère ? Pouvais-je lui demander de donner son passeport à un garçon à qui je n'étais pas sûre de pouvoir faire confiance ?

La réponse était non. J'allais devoir récupérer le document moi-même et je ne le quitterais pas des yeux tout le temps qu'Ethan passerait à essayer de le copier.

—Je dois filer en douce de chez mon père pour aller le chercher, répondis-je.

—Ce n'est pas une bonne idée, Dana.

Je ravalai la réponse cassante qui me venait aux lèvres et choisis de la remplacer par le sarcasme.

—Tu crois que je pourrais quitter Avalon sans quitter la maison de mon père ?

Il soupira.

—OK. Tu marques un point. Mais je ne te laisserai pas sortir dans les rues d'Avalon sans protection. Dis-moi quand tu as prévu ta grande évasion, et je viendrai te chercher. Je ne suis pas aussi puissant que Finn, mais ce sera toujours mieux que rien.

Je me mordillai de nouveau l'intérieur des lèvres. Si mon appréciation était erronée et qu'Ethan me trahisse, j'allais me livrer directement à Alistair. Je supposai que l'accord passé avec mon père et Grâce serait caduc une fois que je serais entre ses mains.

En dépit de mes doutes, j'avais déjà pris ma décision avant de décrocher ce téléphone.

—Je vais attendre que la nuit soit bien avancée pour être sûre que mon père dormira. Vers une heure du matin ?

—Ça me va. Les rues ne sont pas très fréquentées à cette heure. Le risque sera moins grand de se faire voir. Je t'attendrai. Appelle-moi en cas de changement de plan, OK ?

—Oui. Bien sûr.

Oh, mon Dieu ! j'allais vraiment le faire. Je devais être folle.

—À tout à l'heure.

—D'accord. Accroche-toi. Si tout va bien, on te fera sortir d'Avalon avant le lever du soleil.

Je m'accrochai effectivement à cette idée en reposant le combiné sur son socle, et m'efforçai de ne pas songer à tout ce qui pourrait horriblement mal tourner.

## CHAPITRE 24

Cette nuit fut l'une des plus longues de ma vie. Une fois que j'eus pris congé de mon père, les heures me parurent s'écouler au rythme des années, puis des siècles. Je tentai à huit reprises de joindre ma mère pour la prévenir de mon arrivée, sans réponse. J'espérais qu'il ne lui était rien arrivé. J'espérais aussi que ça ne voulait pas dire qu'elle était trop saoule pour répondre au téléphone. Quitter Avalon serait déjà assez compliqué sans que l'alcool vienne s'y mêler.

J'entendis Papa monter se coucher aux alentours de vingt-trois heures, puis, plus rien.

Je décidai de ne pas attendre le dernier moment pour descendre. Je voulais laisser à mon père le temps de se rendormir si jamais je le réveillai en faisant grincer l'escalier. S'il venait voir ce qui se passait, je lui dirais que j'avais du mal à dormir et que j'allais me préparer un thé.

Avant de partir, je récupérai mon camée dans la corbeille à papier - heureusement, Papa n'avait pas de femme de ménage qui vidait quotidiennement les poubelles. Je considérai le bijou un long moment avant de le rattacher autour de mon cou. Je ne voulais rien avoir à faire avec la cour des Lumières, mais le camée était un cadeau de mon père. Si mon plan fonctionnait comme prévu, je ne le reverrais sans doute jamais et je tenais à garder un souvenir de lui.

Je ne vis pas de lumière sous la porte en passant devant la chambre de Papa, et aucune marche ne grinça. Une fois arrivée au salon, je tendis à nouveau l'oreille. Seul le silence me répondit.

Je me postai devant la baie vitrée du salon, toutes lumières éteintes, et contemplai le paysage. Enfin, j'essayai. Un épais manteau de brouillard recouvrait la campagne, dont de minces nappes se fauflaient jusque dans les rues silencieuses d'Avalon. Je ne voyais ni la lune, ni les étoiles, masquées par des nuages dont je devinai la présence à cause du crachin qui se mit à tomber sous mes yeux. Je frissonnai.

J'avais préféré ne pas prendre ma valise et mon sac à dos pour cette équipée. Je n'étais pas ravie de tout laisser derrière moi, surtout mon ordinateur, mais j'avais le pressentiment qu'il me faudrait peut-être courir ce soir, et je ne pouvais pas m'encombrer.

J'avais revêtu un des pulls en lainage - ils appelaient ça des chandails, ici, un mot que je trouvais plutôt ridicule - achetés au cours de ma virée shopping. J'avais oublié mes paquets dans le champ de bataille du magasin, mais Kimber était retournée les chercher pour moi et me les avait fait livrer. Ma gorge se serra comme je l'ajoutai à la liste des gens que je ne reverrais jamais. Je me souvins que c'était une des raisons pour lesquelles je ne me liais jamais d'amitié avec mes camarades, car il est toujours plus difficile de partir quand on a des attaches.

Je m'efforçai de chasser ces idées noires en attendant Ethan. Les rues désertes étaient lugubres. Je vis passer quelques rares voitures, et même une charrette, mais aucun piéton.

Il me fut donc aisé de repérer Ethan, même s'il se déplaçait dans l'ombre en évitant les îlots de lumière des lampadaires. Je sentis mon cœur palpiter lorsque je l'aperçus, mais je refusai de croire que c'était dû à un quelconque sentiment que j'aurais pu conserver pour lui, et me persuadai que c'était la nervosité.

Ma montre m'indiqua que j'avais un quart d'heure d'avance sur l'horaire convenu, mais je ne voyais aucune raison d'attendre plus longtemps. Je pris une profonde inspiration pour me donner du courage en espérant ne pas être en train de commettre la plus belle erreur de toute l'histoire de l'humanité, et descendis sur la pointe des pieds l'escalier en colimaçon qui menait au garage. Je suis sûre que j'aurais pu allumer la lumière sans aucun problème, mais j'étais trop imprégnée de mon rôle de fugitive pour oser le faire.

Naturellement, il faisait noir comme dans un four. Heureusement que le garage de Papa ne contenait pas grand-chose. Je trouvai sa voiture à tâtons, et en suivis les contours pour me guider jusqu'à la porte. Les tapis d'exercice étaient toujours installés sur le sol, prêts pour ma prochaine leçon avec Keane, qui n'aurait jamais lieu. Je me dis que je

m'en fichais. Keane n'était qu'un beau mec qui se comportait comme un trou du cul. J'avais eu aujourd'hui un bref aperçu d'un garçon beaucoup plus sympathique, mais j'aurais été tout aussi stupide de me laisser aller à m'intéresser à lui que je l'avais été avec Ethan.

Prenant soin de ne faire aucun bruit, je déverrouillai toutes les serrures. Je me souvins que Finn avait expliqué que l'ouverture de la porte détruisait les sorts de protection de Papa, et j'espérais que ça ne déclencherait pas d'alarme.

Je fis la grimace lorsque je l'entrebâillai, m'attendant au pire, mais rien ne vint troubler le silence de la nuit. J'inspirai un grand coup et expirai très lentement pour essayer de me calmer. Puis, je quittai la maison de mon père et refermai la porte derrière moi.

— Tu es en avance, dit la voix d'Ethan, et je faillis bondir en poussant un grand cri.

Je fis volte-face et me trouvai nez à nez avec lui, portant une main à ma bouche pour étouffer un hoquet de surprise. Je l'avais vu battre la semelle dans une ruelle un peu plus bas, et j'avais supposé que c'était là qu'il m'attendrait.

Ethan me gratifia d'un sourire, le genre ravageur. Il était tout de noir vêtu ce soir - une tenue appropriée pour se faufiler dans les rues sombres, j'imagine - et avait rassemblé ses longs cheveux blonds en un catogan noué bas sur la nuque. Pas exactement le look Rambo, mais il était assez sinistre pour me donner la chair de poule.

—Pardon de t'avoir fait peur, s'excusa-t-il, mais je le soupçonnai néanmoins de l'avoir fait exprès.

Quel crétin. Je le dévisageai en plissant les yeux.

—Super, ce que j'entreprends ce soir n'est pas assez flippant, il ne me manquait plus que des blagues débiles.

Il paraissait vraiment désolé à présent, mais ne s'excusa pas une seconde fois.

—Allez, on y va. On va où, d'ailleurs ?

—Au Hilton. Où qu'il soit. Ethan fronça les sourcils.

—On aurait bien besoin d'une voiture, dit-il. Ça fait une trotte.

Génial. Heureusement que j'avais mis des chaussures de marche.

—On monte ou on descend ? demandai-je, en espérant que sa réponse serait celle que j'attendais.

—On descend.

—Ouf. (Je m'efforçai de me convaincre que c'était bon signe, et que la chance était de mon côté.) Je te suis.

Le crachin se transforma en un rideau de pluie fine et serrée comme nous nous mettions en route. Évidemment, je n'avais pas pris de parapluie, et Ethan non plus. Mon pull en lainage me gardait au sec pour l'instant, mais j'avais déjà froid. Je serrai les poings et les enfouis dans mes manches pour essayer d'y trouver un peu de chaleur.

— S'il fait ce temps en été, je n'aimerais pas voir la température en hiver, grommelai-je.

A ma grande surprise, Ethan me passa un bras autour des épaules et m'attira contre lui pour me faire profiter de la chaleur de son corps. Je savais que je n'aurais pas dû accepter ce contact, pas après tout ce que j'avais appris sur lui. Je faillis lui ordonner de garder ses mains dans ses poches. Mais la chaleur qu'il dégageait était très agréable. Et son geste n'était pas une invitation. Il ne me regardait même pas, continuant de marcher comme s'il était tout naturel de me prendre par les épaules et qu'il ne lui venait pas à l'idée que je puisse y trouver quelque chose à redire.

Si tout se passait bien, j'aurais quitté Avalon le lendemain et je ne le reverrais jamais. Alors, est-ce que c'était si grave que je lui envoie des signaux brouillés ? Que je me comporte comme si je lui avais pardonné alors que ce n'était pas le cas ? La chaleur de son corps repoussait la



froidure de la nuit, autant en profiter. Je glissai donc mon bras autour de sa taille, afin de faciliter notre marche, et aucun de nous deux ne fit de commentaires.

Pour information, marcher dans les rues d'Avalon n'a rien d'une promenade de santé. Pas quand il s'agit de monter ou descendre la montagne en tout cas. La route est en spirale, et même si votre destination ne se trouve qu'à quelques centaines de mètres, il faut contourner la montagne pour y arriver. De temps en temps, il y avait bien un escalier permettant de couper chemin, mais ils étaient beaucoup trop rares à mon goût.

Mes genoux et mes chevilles apprirent à leurs dépens qu'il n'est pas plus aisé de descendre une pente sur une longue distance que de monter. Ça ne sollicite pas les mêmes muscles, c'est tout. Ajoutez-y la pluie qui n'avait pas cessé, détrempant mes chaussures et me glaçant les pieds.

Le Hilton était situé au pied de la montagne, face à la Porte Sud. Il était d'une modernité incongrue à côté des majestueux édifices de pierre et de brique qui l'entouraient. Il était même doté d'un parking extérieur à plusieurs niveaux. Ethan et moi étions maintenant complètement trempés et, pour ma part, j'étais épuisée.

Je n'avais pas le cœur de lui demander de m'attendre dehors sous la pluie, mais je ne voulais pas non plus le faire monter dans la chambre de ma mère.

—Elle est très chatouilleuse en ce qui concerne les faës, expliquai-je. Ça va déjà être assez coton, je ne veux pas qu'elle se mette dans tous ses états à cause de ta présence.

Cette idée parut déplaire à Ethan - je crois qu'il avait peur que je ne le laisse tomber -, mais devant mon refus de prendre l'ascenseur avec lui, il finit par abdiquer et accepta de m'attendre dans le hall.

—Si tu n'es pas revenue dans un quart d'heure, je viens te chercher, dit-il.

—D'accord, acquiesçai-je pour me débarrasser de lui.

Je ne voyais pas comment il pourrait venir me chercher sans savoir quelle chambre occupait ma mère, mais bon.

Je ne fus pas surprise de ne pas obtenir de réponse lorsque je frappai à la porte de Maman. On était au milieu de la nuit. Si elle n'avait répondu à aucun de mes appels, je ne m'attendais pas à ce qu'elle ouvre.

Je frappai un peu plus fort en espérant ne pas réveiller quelqu'un d'autre dans le couloir.

—Maman ? appelai-je sans oser crier, mais en élevant suffisamment la voix pour qu'elle puisse m'entendre.

Si elle s'était endormie ivre morte, j'allais avoir du mal à la tirer du sommeil.

Toujours rien, mais je crus entendre du bruit. Je frappai de nouveau, et cette fois je fus certaine d'avoir entendu bouger.

—Maman ? c'est moi.

Comme si elle ne pouvait pas deviner. Qui d'autre l'appellerait « Maman » ?

Elle marmonna quelques mots incompréhensibles. Je laissai échapper un soupir de soulagement en constatant qu'elle était éveillée et qu'il ne lui était rien arrivé. Je frappai une dernière fois, juste pour être sûre qu'elle ne décrète pas qu'il s'agissait d'un rêve avant de se rendormir. Je l'entendis encore bredouiller quelques mots - il me sembla comprendre : « J'arrive ! » - puis des pas se dirigèrent vers la porte.

Au même instant, je ressentis un fourmillement sur ma peau, et mon camée, que j'avais enfoui sous mon tee-shirt, se mit à chauffer. Au moment où ma mère ouvrit la porte, je compris ce que ça signifiait. Mais il était trop tard.

Quelqu'un me poussa par-derrière, m'envoyant valser à l'intérieur de la chambre de Maman. Je la percutai et nous nous affalâmes toutes les deux au sol. Le temps que je me relève, on avait fermé la porte et allumé la lumière.

Le ventre noué d'effroi, je me retournai pour voir qui venait de me tendre un piège.

Tante Grâce se tenait nonchalamment adossée à la porte, l'air très satisfait. À côté d'elle, un bras dénué de corps flottait dans l'air, tenant un revolver pointé en direction de ma mère. Sur le sol en dessous du bras, à peu près là où on se serait attendu à trouver les pieds d'une personne, je vis une paire de souliers. Je faillis m'étrangler. Grâce éclata de rire et tendit la main vers l'espace apparemment vide. L'instant d'après, un homme de petite taille, manifestement humain, se matérialisa. Il était vêtu d'une cape noire dont le capuchon était rabattu. Une cape semblable en tout point à celle que portait tante Grâce.

— Il faut relever le capuchon pour que ces capes soient efficaces, m'expliqua-t-elle sur le ton de la conversation. Et elles ne dissimulent que ce qui se trouve sous le tissu. Il faut donc prendre soin de garder ses membres à l'intérieur pour être complètement invisible. Elles m'ont coûté une petite fortune, mais je ne le regrette pas.

Ne trouvant pas de repartie intelligente, je me contentai de regarder le canon du revolver en espérant que l'ami de Grâce n'avait pas la gâchette facile. Je déglutis, regrettant de ne pas avoir laissé Ethan monter dans la chambre avec moi. Je doutais cependant qu'il soit de taille à lutter contre Grâce, sans parler du pistolet.

—Que voulez-vous ? demandai-je, surprise de mon propre calme.

Mon pouls s'était emballé et je m'étais mise à transpirer sans aucun lien avec la température de la pièce. Grâce haussa un de ses beaux sourcils.

—Tu ne t'en doutes pas, ma chérie ?

—Vous voulez votre petite Passemonde à vous toute seule. Eh bien, permettez-moi de vous dire que vos méthodes pour me convaincre laissent vraiment à désirer.

Sur ce coup-là, j'avais l'air très courageuse. Si seulement mes mains voulaient bien cesser de trembler, tante Grâce pourrait même croire que je l'étais vraiment.

Elle me décocha un regard à vous glacer le sang.

—Apparemment, ta mère ne t'a pas appris les bonnes manières.

Je croisais les bras sur ma poitrine - mais c'était davantage pour dissimuler mes mains que par défi.

—Et je peux manifestement vous retourner la politesse. A moins que vous ne considériez que l'enlèvement de votre nièce n'en fasse partie ?

Elle réagit si vite que je n'aurais pas eu le temps de l'arrêter même si j'avais essayé. Sa main vola vers ma joue et m'assena une claque magistrale. Je poussai un petit cri et mes yeux s'emplirent de larmes. J'avais l'impression d'avoir pris un camion de plein fouet.

Je ravalai mes larmes autant que possible, en serrant les dents. Je songeai aux souffrances que Finn avait dû endurer lors de sa rencontre avec les Chevaliers. Il avait supporté la douleur sans une plainte, et je pouvais bien faire en sorte de ne pas donner à Grâce la satisfaction de me voir pleurer.

—Ça me démangeait depuis la première fois où tu as ouvert la bouche, gronda-t-elle à mon intention. Et je me ferai un plaisir de recommencer si tu as d'autres remarques du même acabit.

Je réussis à contenir mes larmes, et à m'abstenir de porter la main sur ma joue cuisante, mais je ne tenais pas à remettre ça et je ne répondis rien.

—Kirk, lança-t-elle à son homme de main en désignant ma mère, qui

commençait tout juste à reprendre connaissance.

—Ne la touchez pas ! hurlai-je comme il se penchait sur elle.

Il m'ignora et je n'osai pas m'interposer à cause du revolver qu'il tenait toujours. Tous les beaux coups que m'avait appris Keane ne m'étaient d'aucune utilité contre un ennemi qui avait une arme - et un otage.

Kirk releva ma mère et la jeta sur le lit sans ménagement. Elle émit un petit « hein ? » interloqué, sans revenir vraiment à elle. Kirk fourra son revolver dans sa ceinture le temps de la mettre à plat ventre et de lui attacher les mains derrière le dos. Une fois qu'il eut terminé, il reprit son arme, dont il pointa le canon sur la tempe de Maman.

—Nous allons faire un petit tour toutes les deux, m'annonça tante Grâce en me prenant par le bras. Tiens-toi tranquille et il n'arrivera rien à ta mère.

De sa main libre, elle tira un téléphone portable du sac qu'elle portait en bandoulière et composa un numéro.

—La chambre de Cathy Hathaway, demanda-t-elle d'un ton affable lorsque la communication fut établie.

Le téléphone sonna dans la chambre et Kirk décrocha le combiné, qu'il posa sur la table de nuit.

—Est-ce que vous m'entendez ? demanda Grâce, et nous entendîmes tous sa voix sortant de l'appareil. Parfait !

Elle me poussa en direction de la porte en brandissant son téléphone portable.

—Si je lui en donne l'ordre ou que nous sommes coupés, Kirk logera une balle dans la tête de ta mère. Et ne va pas t'imaginer qu'il n'exécutera pas mes ordres, c'est un professionnel. Tu vas faire exactement ce que je te dis. Tu as compris ?

Je regardai ma mère, ligotée à plat ventre sur le lit, et le pistolet sur

sa tempe. Elle était réduite à l'impuissance, et pour une fois l'alcool n'y était pour rien. Elle se serait trouvée dans le même merdier eût-elle été sobre comme un chameau. Et ce serait toujours à cause de moi.

—Message reçu, répondis-je à tante Grâce entre mes dents, supposant qu'un simple hochement de tête ne lui aurait pas suffi.

Ses yeux brillaient d'une lueur quasi démente, et je me demandai si sa folie était avérée ou si c'était seulement le pouvoir qui lui montait à la tête. Dans les deux cas, elle était dangereuse.

Je lançai un dernier regard à Maman avant d'ouvrir la porte et de sortir dans le couloir. Quoi que veuille Grâce, il ne me restait qu'à m'exécuter. Et à prier pour qu'elle libère ma mère.

Pourquoi le ferait-elle ? s'insinua une petite voix dans ma tête. Une fois que je lui aurai donné ce qu'elle veut, qu'est-ce qui l'empêchera de supprimer un témoin gênant ? J'étais persuadée que tante Grâce était assez cinglée - ou assez diabolique - pour ça. Que pouvais-je faire pour l'arrêter ?

Mon esprit tournait à cent à l'heure comme nous attendions l'ascenseur en silence. Je n'osais pas la regarder, et encore moins lui adresser la parole.

Le pire était qu'Ethan m'attendait en bas dans le hall. J'aurais pu espérer qu'il joue les chevaliers servants et vole à mon secours, mais il ignorait que ma mère était en danger. Et s'il tentait une action héroïque pour me tirer des griffes de Grâce, il pouvait provoquer sa mort.

Je tremblais de tous mes membres et je devais être blanche comme un linge lorsque nous sortîmes de l'ascenseur. J'eus beau jeter des regards discrets de tous côtés dans l'espoir de prévenir Ethan, je ne vis aucune trace de lui.

J'éprouvai des sentiments mitigés. D'un côté, je n'avais pas à redouter d'acte héroïque qui sonnerait le glas de ma mère. Mais d'un autre côté... je ne pouvais pas non plus espérer d'acte héroïque qui me

sauverait de tante Grâce.

Le portier ouvrit de grands yeux en me voyant quitter l'hôtel en compagnie de Grâce. Je suis à peu près sûre qu'il se souvenait de mon arrivée avec Ethan, et il devait trouver bizarre que je ressorte avec quelqu'un d'autre - et parfaitement terrorisée. Mais Grâce le toisa et il se détourna. Mon camée n'avait pas chauffé. C'était sans doute de la pure intimidation.

—À droite, m'ordonna tante Grâce, et je lui obéis.

—Où allons-nous ? trouvai-je finalement le courage de lui demander.

—Dans la Faëry, répondit-elle en me gratifiant d'un sourire narquois.

Je fus tellement choquée que je m'immobilisai.

—C'est une plaisanterie !

Elle me dévisagea de son regard bleu acier.

—Est-ce que j'ai l'air de plaisanter ? Et maintenant, avance, ou je donne l'autorisation à Kirk de faire joujou avec ta mère, et tu auras le privilège de tout écouter.

La tête me tourna et, l'espace d'un instant, je crus que j'allais m'évanouir. Je m'obligeai à ne pas penser aux menaces de Grâce et à mettre un pied devant l'autre.

—Pourquoi dans la Faëry ? lui demandai-je d'une voix étranglée, même si j'avais bien une petite idée de ses motivations.

Une idée effroyable, terrifiante, impensable.

—Seamus nous a raconté, à Alistair et à moi-même, ce qui est arrivé à ton Chevalier. Et Alistair m'a informée de l'épisode des spriggans. Ce sont deux pauvres fous de croire que l'on peut assurer ta sécurité en attendant de pouvoir utiliser tes pouvoirs pour notre propre compte.

Elle secoua la tête en faisant claquer sa langue.

—Comme si nous étions assez puissants à nous trois pour déjouer les plans des deux reines de la Faëry.

Je ralentis légèrement l'allure en espérant gagner du temps, mais Grâce me donna une bourrade pour me faire presser le pas.

—Si les reines désirent ta mort, alors tu mourras, déclara-t-elle. Il ne naît pas si souvent de Passemondes et ce serait bien dommage de ne pas tirer profit de tes pouvoirs tant que tu fais encore partie du monde des vivants.

J'étais maintenant certaine de comprendre où elle voulait en venir, si incroyable que cela puisse paraître. Mais je voulais le lui entendre dire, aussi insistai-je lourdement.

—Pourquoi allons-nous dans la Faëry, alors ? Tenant négligemment son téléphone d'une seule main,

Grâce ouvrit le sac qu'elle portait en bandoulière juste assez grand pour me montrer ce qu'il contenait. Je ne m'y connais absolument pas en armes à feu, mais je vis tout de suite que celle qui était cachée là n'avait rien d'un jouet et était d'un calibre tellement gros que c'est à peine s'il tenait dans sa besace.

—Les faës ne sont pas faciles à tuer, dit-elle. Surtout dans la Faëry où le fer n'existe pas.

Eh oui, elle était bien aussi cinglée que je le pensais.

—Cette petite chose, poursuivit-elle en caressant son sac, ne peut pas fonctionner là-bas, même si elle ne contient pas de fer. Mais dans les mains d'un Passemonde - ou de quiconque se tient à l'intérieur de son aura -, elle saura se faire entendre. Même une reine des faës peut mourir si on lui tire une balle dans la tête.

—Vous voulez assassiner une des reines ? demandai-je, et ma question était toute rhétorique.



—Peut-être même les deux, répondit-elle d'un air songeur. Je suis assez puissante pour conserver le trône de Titania si j'arrive à m'en emparer. Et je crois bien que ma première action en tant que reine des Lumières sera de supprimer Mab. Je ne suis pas vaniteuse au point de croire que je pourrais porter les deux couronnes, mais une fois Mab éliminée, celui ou celle qui héritera du trône des Ténèbres sera plus faible et plus facile à manipuler.

Grâce me gratifia d'un sourire démoniaque.

—Et avec toi à mes côtés, personne n'osera me défier. Je serai reine pour l'éternité !

Pas vaniteuse pour deux sous, en effet. Je ne savais honnêtement pas si le monde se porterait mieux de son succès ou de son échec. La seule chose dont j'étais certaine, c'était qu'il ne me restait pas beaucoup de temps pour trouver un brillant plan d'évasion. Moins d'une centaine de mètres nous séparaient maintenant du pont qui enjambait les douves en direction de la Porte Sud.

## CHAPITRE 25

La pluie tombait serrée comme je me traînais misérablement vers le pont qui allait me conduire dans la Faëry. Grâce était de si bonne humeur qu'elle fredonnait à mi-voix. Je cherchai toujours activement un plan pour lui échapper sans risquer la vie de ma mère, mais aucune solution, même complètement dingue, ne me vint à l'esprit.

La seule façon de gagner du temps était de lui parler, et je décidai de poser encore quelques questions à tante Grâce.

—Papa pensait que vous ne vouliez pas retourner dans la Faëry, fis-je en claquant des dents.

—Ah oui ?

—Oui, il dit que c'est à cause de Lachlan.

Je l'observai entre mes cils baissés, mais elle n'eut aucune réaction à l'évocation du troll.

—Malgré ses ambitions et ses illusions de grandeur, mon frère est quelqu'un qui a toujours manqué d'imagination, j'en ai peur, répondit tante Grâce. Si je rentrais au royaume de la Faëry tout en conservant mes relations avec Lachlan, je serais... (elle plissa le front)... mise au ban est une expression sans doute trop faible pour décrire l'opprobre auquel je serais confrontée, mais je n'en vois pas d'autre. Ce que Seamus oublie, c'est que je vais rentrer dans la Faëry avec toi. Je vais devenir reine et, grâce à toi, ma chère enfant, je disposerai d'une arme de dissuasion suffisamment puissante pour que les sidhes me traitent avec le respect qui m'est dû.

—Vous envisagez donc de me garder près de vous en permanence, comme un chien en laisse, au cas où vous auriez envie de tirer sur quelqu'un ?

Elle me gratifia de son sourire dément, les yeux brillants d'un humour

maléfique.

—Je n'y avais pas pensé, mais cette idée de laisse est excellente. Un collier de chien en pierres précieuses sera du plus bel effet autour de ton long cou blanc.

Je me tus, peu désireuse d'en entendre davantage sur ce qu'elle avait prévu pour moi. Nous avons désormais atteint le pont, et mes derniers espoirs se réduisaient à néant à mesure que nous approchions du poste frontalier.

Grâce m'indiqua une porte à l'extrémité droite du poste de contrôle. Une petite lampe installée au-dessus éclairait une pancarte portant des mots dans une langue que je ne connaissais pas.

—Tu vois cette porte ? demanda Grâce pour la forme. Elle va nous conduire directement dans la Faëry sans besoin de nous soumettre à ces ennuyeuses procédures frontalières.

» C'est une idée ingénieuse et merveilleusement simple. En Avalon, se trouve un long couloir menant directement à la frontière. Dans le monde des mortels, il n'aboutit qu'à un épais mur de béton. Mais au royaume de la Faëry, la voie est dégagée et il suffit de continuer à marcher pour passer la frontière. Des agents frontaliers patrouillent dans le couloir, bien sûr, mais je suis certaine que tu ne feras pas d'esclandre.

Bien obligée. Même si tante Grâce n'avait pas retenu ma mère en otage, je n'aurais pu attendre aucune aide de la police des frontières dont elle était le capitaine. Non, décidément, rien ne pouvait l'empêcher de m'emmener de force dans la Faëry. J'espérais au moins qu'il y ferait plus chaud, car mes vêtements étaient maintenant complètement trempés et je claquais des dents malgré mes bras serrés autour de moi.

La zone de stationnement que j'avais vue près du poste de garde la première fois était pratiquement vide ce soir. Trois véhicules garés l'un à côté de l'autre près de la barrière sécurisée de l'entrée officielle. Un quatrième, une berline insignifiante, parké sous un lampadaire cassé

près de la porte menant dans la Faëry.

Tandis que nous pénétrions dans le parking, Grâce parut s'apercevoir pour la première fois de la présence de cette voiture, et ralentit le pas. Elle me saisit le bras de sa main libre et me tira vers elle. Je sentis sa magie fourmiller sur ma peau.

Je ne compris pas ce qui l'avait alarmée, jusqu'à ce qu'un homme surgisse de l'ombre.

Il était grand et extrêmement mince, presque fluet. Il semblait avoir été tiré du lit, ses cheveux blonds hâtivement tressés, vêtu de vêtements froissés et dépareillés. Même dans la pénombre de la zone de stationnement, je distinguai une chemise bleu marine et un pantalon noir, comme s'il avait attrapé à tâtons ce qui lui tombait sous la main.

Je pensais ne pas le connaître jusqu'à ce qu'il s'avance dans une flaque de lumière et que je voie ses yeux. Des yeux de faë, évidemment, mais d'un bleu turquoise presque fluorescent, très inhabituel. La même couleur que ceux d'Ethan et de Kimber. Grâce confirma mes soupçons lorsqu'elle s'adressa à lui tout en battant en retraite, m'entraînant avec elle.

—Alistair, quelle agréable surprise, le salua-t-elle.

Il se passa une main sur le visage d'un air las. Je fus presque surprise que Grâce ne se jette pas carrément sur lui tant il semblait inoffensif. Mais je savais, bien sûr, qu'il ne fallait pas se fier aux apparences, surtout ici.

—Agréable n'est pas le mot que j'aurais choisi, répondit-il d'une voix tout aussi lasse.

Il fit un pas en avant, et Grâce, un pas en arrière. Peut-être Alistair serait-il capable de nous repousser pas à pas jusqu'à la relative sécurité d'Avalon, de l'autre côté du pont.

—Ne te mêle pas de ça, dit Grâce.

—Je crains de ne pas pouvoir t'autoriser à emmener cette jeune fille dans la Faëry.

—Et pourquoi ça ? demanda-t-elle, sincèrement surprise.

Alistair laissa échapper un rire bref.

—La nuit est trop avancée pour ces petits jeux. Si tu essaies de passer, je serai obligé de t'arrêter.

Tante Grâce avait l'air... contrariée. Sa main se resserra autour de mon bras jusqu'à ce que la douleur m'arrache un grognement. Elle ne relâcha pas sa prise pour autant.

—Tu peux peut-être convaincre notre ami Alistair de nous laisser passer, ma chère, suggéra-t-elle en brandissant son téléphone.

Ma gorge se noua de terreur, et je tournai des yeux implorants vers Alistair.

—Je vous en prie, le suppliai-je de ma voix la plus respectueuse. Elle tient ma mère en otage. Son homme de main la tuera si vous tentez de nous arrêter.

Je n'en revenais pas d'être réduite à implorer quelqu'un de laisser Grâce m'emmener avec elle dans la Faëry, mais je ne doutais pas une seconde qu'elle était assez machiavélique pour tuer ma mère si son grand projet venait à échouer.

Le regard d'Alistair se porta un quart de seconde au-delà de mon épaule, et je l'aurais sans doute manqué si je n'avais pas eu les yeux braqués sur lui à cet instant. Je pense qu'il s'était involontairement laissé distraire, et que ce n'était pas un signe pour m'inciter à me retourner, mais je ne pus m'en empêcher.

Je reconnus Ethan, trois mètres derrière nous, nous coupant toute possibilité de fuite. Je comprenais maintenant la raison de la présence « fortuite » d'Alistair dans ce parking. Ethan devait avoir vu tante Grâce pénétrer dans l'hôtel, ou en ressortir avec moi, et il avait appelé

les renforts. Mais ni lui ni Alistair ne pouvaient rien pour sauver ma mère.

—Je suis navré, me dit Alistair. Ce n'est pas de gaieté de cœur que je mets votre mère en péril, mais je ne peux pas autoriser Grâce à vous emmener dans la Faëry.

—Pourquoi pas ? demanda Grâce. Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu n'as aucune attache avec le royaume de la Faëry. Tu n'as prêté allégeance à personne, pas même à ta reine. Pourquoi sacrifier la vie de la mère de cette fille alors que tu te moques bien de la Faëry ?

Le camée chauffa contre ma peau d'une façon qui commençait à me devenir tristement familière. Pour une raison que je ne m'expliquais pas, j'étais intimement persuadée que cette énergie magique, ou quel que soit le nom qu'on lui donnait, provenait de Grâce et non pas d'Alistair ou d'Ethan. Peut-être parce qu'elle était tout près de moi. Je vis ses lèvres s'incurver pour former un sourire, et je sus que ça ne présageait rien de bon.

—Elle va jeter un sort ! criai-je, et j'étais sûre que le sortilège qu'elle s'apprêtait à lancer ne devait rien avoir de plaisant.

Je sentis plus que je ne vis la magie s'agglomérer autour de nous, puis se projeter en avant, fonçant tout droit vers Alistair. Je pense que mon avertissement lui était parvenu juste à temps, car il fit un pas de côté.

Je perçus un bruit sec, et la voiture d'Alistair, qui se trouvait derrière lui, implosa. C'est le seul mot qui me vint à l'esprit pour décrire ce qui venait de se produire. On aurait dit que des semi-remorques avaient embouti la berline de tous les côtés à la fois. Je ne voulais pas savoir à quoi Alistair aurait ressemblé si le sort de Grâce avait atteint sa cible.

Elle me toisa avec tant de fureur que j'eus l'impression que la force de sa colère allait me tuer sur place. J'étais sûre qu'elle allait me frapper. Au lieu de quoi elle fit quelque chose de bien pire.

—Tue-la ! ordonna-t-elle dans son portable.

—Non ! hurlai-je, mais elle referma le clapet avec un grondement féroce avant de jeter son téléphone pardessus le parapet dans les eaux sombres des douves.

Du coin de l'œil, je vis Alistair se relever, mais je ne pensais qu'à l'ordre fatal que venait de donner Grâce. Cette fois-ci, je n'essayai même pas de retenir mes larmes.

—Ce n'était pas ce qu'il y avait de plus intelligent à faire, entendis-je Alistair lui lancer d'une voix calme et impassible.

Son calme alors que ma mère venait de se faire assassiner parce qu'il nous avait barré la route me donnait envie de le massacrer.

—Même toi, tu n'es pas au-dessus d'une inculpation pour meurtre, poursuivit Alistair. Pas avec trois témoins.

—Tu m'as toujours sous-estimée, Alistair. Exactement comme mon frère.

Au point où j'en étais, submergée de chagrin et d'horreur, je me moquais très sincèrement de ce que Grâce pouvait encore avoir dans son sac. Jusqu'à ce que je découvre de quoi il s'agissait, s'entend.

Les faës, même les faës femelles minces et élancées comme tante Grâce, ont une force physique bien supérieure à celle des humains. Elle n'eut aucune difficulté à me saisir à bras-le-corps, à me soulever du sol et à me projeter par-dessus la rambarde.

J'étais trop choquée pour hurler, mais Alistair et Ethan poussèrent tous deux un cri d'horreur. Je battis des bras et des jambes, tentant en vain de corriger ma trajectoire.

La distance qui séparait le pont de l'eau des douves n'était pas excessive - la chute ne serait pas mortelle -, mais elle n'était pas non plus négligeable. La surface de l'eau entra brutalement en contact avec mon dos comme une plaque de béton. J'essayai d'amortir le choc en frappant l'eau de mes bras comme Keane me l'avait montré, mais ça ne servit pas à grand-chose. La respiration coupée, je fus

momentanément sonnée.

Ce qui fut suffisant pour que les eaux troubles et boueuses se referment sur moi et que je commence à couler.



## CHAPITRE 26

Je ne suis pas championne olympique de natation, mais je m'en sors généralement avec la nage du petit chien. Une fois remise du choc initial, j'entrepris donc d'agiter bras et jambes pour remonter à la surface. J'avais peur, mais je ne paniquais pas. Pas encore. Ce n'était quand même que de l'eau, après tout.

Pourtant, malgré mes efforts, je ne trouvais toujours pas la surface. Mon épais pull de laine semblait peser des tonnes, et mes pieds lestés de mes lourdes chaussures de marche ne déplaçaient pas suffisamment d'eau. Les poumons en feu, je me débarrassai de mes baskets et gagnai en efficacité.

J'aurais dû remonter à la surface en deux temps trois mouvements, et tout serait allé pour le mieux. Sauf que mon pied entra en contact avec quelque chose. Quelque chose de mou dans lequel il s'enfonça, comme de la chair. Quelque chose qui s'enroula autour de ma cheville et me retint.

Je me dégageai sans trop de mal, mais l'idée de me retrouver prisonnière d'une créature vivante au fond de l'eau, combinée au manque croissant d'oxygène, me fit hoqueter de terreur. De l'eau pénétra dans mes poumons, c'est là que j'ai commencé à paniquer.

Je devais à tout prix expulser ce liquide de mes poumons, mais je ne pouvais pas tousser sans aspirer d'air. Je mis une main sur ma bouche en me pinçant le nez, mais le besoin de tousser était trop fort. Il devint impérieux, bien qu'un petit coin de mon cerveau sache que j'allais mourir si je tentai de respirer.

Le réflexe ventilatoire prit le dessus et je retirai mes mains de mon nez et de ma bouche pour aspirer une autre goulée d'eau.

J'étais vaguement consciente que des mains m'attrapaient par les bras, mais j'étais à présent beaucoup trop paniquée pour éprouver le moindre soulagement ou même coopérer. J'étais de toute façon à

moitié convaincue qu'il s'agissait d'une hallucination de mort imminente.

Mais les mains qui me tenaient étaient bien réelles et, quelques instants plus tard, je retrouvai la surface et l'air magnifique, délicieux, indispensable à la vie. J'avais cependant trop d'eau dans les poumons pour pouvoir aspirer cet air, si proche, mais qui restait inaccessible.

Les mains qui m'avaient attrapée se déplacèrent pour s'enrouler autour de ma taille, et l'un des bras me serra brutalement. Ce n'était pas agréable, mais cette manœuvre me permit d'expulser une gerbe d'eau par la bouche et le nez. Beurk !

Je réussis à aspirer un filet d'air, et me mis aussitôt à tousser. J'évacuai ainsi le reste de l'eau contenue dans mes poumons, qui me brûla la trachée. J'inspirai encore un peu d'air, et fus presque capable de pousser un cri quand l'une de ces choses molles s'enroula encore une fois autour de ma cheville.

—Bon Dieu ! s'écria mon sauveur, et je reconnus la voix d'Ethan.

Je le sentis donner des coups de pied à ce qui s'agrippait à ma jambe, et la chose desserra son étreinte.

—Il faut sortir de l'eau, Dana ! me hurla Ethan.

J'étais tellement d'accord avec lui !

Je toussais encore trop pour nager seule, et Ethan dut me remorquer. Je chassai l'eau et les larmes de mes yeux en clignant des paupières, et vis qu'il m'entraînait sous le pont.

La créature des douves, quelle qu'elle soit, me saisit de nouveau, et je ressentis comme une vibration électrique tandis qu'Ethan la repoussait à l'aide d'une attaque magique.

—Frappe-la avec tes pieds pour lui faire lâcher prise ! m'ordonna-t-il.

Je fis de mon mieux tout en continuant de lutter pour respirer.

Nous parcourûmes la distance qui nous séparait du pont avec une lenteur terrifiante. Je sentais la présence du monstre des douves tapi sous l'eau boueuse. Il attendait qu'on montre des signes de faiblesse. Ou que l'effet de l'attaque magique d'Ethan se soit dissipé.

J'avais suffisamment recouvré mes facultés mentales pour comprendre que nous nous dirigions vers les fondations du pont, mais ce que je voyais n'était pas fait pour me rassurer. Une étroite corniche en béton s'avancait au-dessus de l'eau. Elle paraissait trop haute pour que je puisse l'attraper, et même si j'y parvenais, j'étais certaine de ne pas avoir la force de m'y hisser.

—On y est presque, dit Ethan.

Malgré son ton qui se voulait réconfortant, il avait l'air lui-même terrorisé, ce qui ne l'était pas du tout.

Quelques coups de pied frénétiques supplémentaires, et nous étions sous la saillie de béton.

—Je vais te soulever, expliqua Ethan, déjà essoufflé par tous les efforts qu'il venait de fournir. Attrape le rebord.

Je ne voyais toujours pas à quoi ça servirait, mais ce n'était pas le moment de discuter. Les mains d'Ethan glissèrent sur moi une nouvelle fois, et en d'autres circonstances je me serais offusquée de l'endroit où elles se sont arrêtées. Mais je ne crois absolument pas qu'il avait l'intention de me tripoter.

Il me souleva hors de l'eau, et je levai les mains au-dessus de ma tête. Elles rencontrèrent le bord de la corniche, mais j'étais toujours dans l'eau jusqu'à la taille. Je n'avais à supporter qu'une partie de mon poids, mais je manquais d'élan pour me hisser à la force des bras. Si je m'en sortais, je me promis d'aller m'entraîner dans une salle de sport.

A côté de moi, Ethan jaillit de l'eau pour attraper le rebord de la corniche. Sans aide. Ou avec celle du monstre, ce qui semblait très improbable.

—Tiens bon, m'ordonna-t-il avant de se rétablir sans la moindre difficulté.

Ses mains se refermèrent sur mes poignets au moment où le monstre s'emparait de nouveau de moi.

—Ethan ! hurlai-je en lançant des coups de pied paniques.

—Je te tiens, m'assura-t-il en commençant à me tirer. La créature avait lâché prise relativement facilement les fois précédentes, mais peut-être avait-elle décidé de tenter le tout pour le tout en voyant sa proie sur le point de lui échapper. Quoi qu'il en soit, elle refusa de me lâcher lorsque Ethan essaya de me remonter.

Je ne pus m'empêcher de regarder vers le bas pour voir à quoi ressemblait cette chose si désireuse de m'entraîner au fond. Mais l'eau était trop trouble et il faisait trop sombre sous le pont pour que je puisse rien distinguer.

Quelque chose s'enroula autour de mon autre jambe et je poussai un nouveau cri. Ethan jura mais il raffermi sa prise sur mes poignets pour entamer une partie de tir à la corde contre le monstre, dont j'étais malheureusement l'enjeu.

Une face fantomatique, couleur de poisson mort, émergea de l'eau à hauteur de mes jambes. Sa chevelure grisâtre semblable à une toile d'araignée gluante s'étalait autour de sa tête, se déplaçant sans subir l'influence des courants ou du vent. Mon estomac se noua lorsque je compris que c'étaient ces cheveux qui étaient enroulés autour de mes jambes.

Les yeux de la créature étaient aussi livides que sa peau, et semblaient aveugles, même si ce n'était sans doute pas le cas, car elle avait tout l'air de foudroyer Ethan d'un regard menaçant.

—À moi ! gargouilla la créature.

Comme elle ouvrait la bouche pour parler, je découvris une double rangée de dents acérées comme des rasoirs.

—Ethan, gémis-je.

J'aimais encore mieux me noyer que de tomber entre les pattes de ce monstre.

—Non, elle est à moi, lui répondit Ethan dans un grondement farouche et guttural qui paraissait à peine humain.

De toute façon, Ethan n'était pas humain.

La créature siffla entre ses dents, et raffermit la prise de sa chevelure autour de mon corps.

Les yeux d'Ethan luisaient presque dans l'obscurité, sa prise sur mes poignets n'avait pas faibli, et je commençais à avoir l'impression de subir le supplice du chevalet. Mes épaules protestaient de douleur, et mes muscles menaçaient de se déchirer d'un instant à l'autre.

Ethan prononça quelques mots dans une langue qui m'était étrangère. J'imagine que c'était du gaélique ou une langue de la Faëry. En même temps que les mots, il projeta une boule d'énergie qui palpita doucement en traversant mon corps pour atteindre la créature.

Celle-ci montra de nouveau les dents.

—Tu n'as pas intérêt à te faire un ennemi de moi ou de ma maison, menaça Ethan d'une voix sourde.

L'expression de son visage aurait fichu la frousse à toute personne - ou créature - dotée de deux neurones susceptibles d'établir une connexion.

Dans un dernier chuintement sinistre, la créature me libéra et regagna les profondeurs des douves. Dès qu'elle m'eut lâchée, Ethan me hissa hors de l'eau pour me déposer sur la corniche.

## CHAPITRE 27

À genoux sur l'étroite avancée de béton, pliée en deux par l'effort, je toussai à m'en arracher les poumons pendant ce qui me parut une éternité. Ethan me caressait le dos en murmurant des mots de réconfort, mais j'étais trop mal en point pour y être sensible.

Mes voies aériennes supérieures me brûlaient de toute l'eau que j'avais recrachée. Ma poitrine était douloureuse d'avoir contenu autant de liquide. Et toutes mes articulations me faisaient mal. J'étais aussi complètement trempée et frigorifiée jusqu'aux os, le corps agité de violents tremblements.

Quand mes quintes se furent apaisées, Ethan m'attira contre lui, m'entourant de ses bras pour me serrer contre la chaleur de son corps. C'est alors que je m'aperçus qu'il ne portait rien d'autre que son pantalon. Même ainsi, son corps était une fournaise à côté du mien, et je me roulai en boule pour me blottir contre lui.

—C'était quoi, ce truc ? demandai-je d'une voix rauque, en frissonnant au souvenir de l'horrible visage que j'avais vu dans l'eau.

—C'était une sorcière d'eau, m'informa Ethan. Elles sont originaires de la Faëry et appartiennent en théorie à la cour des Ténèbres, ce qui est sans doute pourquoi j'ai pu la persuader de te lâcher. Il y en a des dizaines qui vivent dans les douves, elles s'attaquent à tous ceux qui tombent à l'eau, faës ou humains. Si les douves ne contenaient que de l'eau, les gens - et les faës - pourraient entrer et sortir d'Avalon à leur guise et les Portes ne seraient pas d'une grande utilité.

Je frissonnai encore une fois en songeant à des dizaines de ces horribles créatures patrouillant dans les douves en espérant y trouver un repas. Rien ne prouvait que cette sorcière d'eau ait eu l'intention de me dévorer, mais, avec les rangées de dents qu'elle avait exhibées, c'était une possibilité qu'on ne pouvait exclure.

Je fondis en larmes, et pour une fois je me moquais bien de montrer

mes faiblesses. Je revoyais Grâce en train d'aboyer l'ordre fatal dans son portable juste avant de le balancer - et moi avec - dans l'eau des douves.

—Elle a tué ma mère, sanglotai-je contre le torse d'Ethan.

Il me serra plus fort en me berçant comme un bébé.

—Peut-être pas, murmura-t-il. J'ai appelé ton père tout de suite après le mien. Il a dit qu'il envoyait Finn au secours de ta mère. On ne peut qu'espérer qu'il soit arrivé à temps. J'aimerais avoir autre chose à t'offrir que des espoirs, mais j'ai bien peur que mon téléphone ne repose au fond des douves à l'heure qu'il est.

Je reniflai en tâchant de m'accrocher à cette idée. C'était le métier de Finn de faire ce genre de trucs. Si quelqu'un pouvait sauver ma mère des mains de Kirk, c'était bien lui. Mais tout était allé si vite, en dépit de mes efforts pour gagner du temps. Finn avait-il eu le temps d'arriver à l'hôtel avant que Grâce donne l'ordre à Kirk de tirer ?

—Je veux rentrer chez moi, dis-je, même si je ne savais plus trop où c'était.

—Je sais, répondit Ethan. Mais la raison d'être des douves est d'empêcher les gens d'entrer en Avalon, ce qui veut dire qu'il n'est pas facile d'en sortir. Il y a une trappe dans le pont au-dessus de nous, mais mon père va devoir aller chercher quelqu'un pour retirer les sortilèges qui la verrouillent, puis il faudra nous remonter d'une façon ou d'une autre. On est coincés ici pour un petit moment.

J'avais si froid que je croyais ne plus jamais pouvoir me réchauffer, même après un million d'années, et la différence de température entre le corps d'Ethan et le mien ne faisait qu'accentuer la sensation. Il recula pour prendre appui sur un des piliers de béton. Il avait dû me relâcher, mais il tapotait maintenant ses cuisses de ses mains.

—Viens sur mes genoux, m'invita-t-il. Je ferai de mon mieux pour te réchauffer.

Je songeai brièvement à ce qui s'était passé la dernière fois que je m'étais retrouvée sur les genoux d'Ethan, mais je repoussai cette pensée. Même Ethan n'était pas assez dragueur pour tenter une approche dans un moment pareil.

Je me glissai donc sur ses genoux et il m'enveloppa de tout son corps. Il avait refermé ses bras autour de moi et je pressai mon visage contre son torse nu, laissant sa chaleur se diffuser à travers mes vêtements mouillés.

—Tu ne sens pas le froid ? demandai-je. Il haussa les épaules.

—Pas vraiment. Nous ne sentons le froid qu'à des températures extrêmes. Et comme tu as dû t'en apercevoir, notre température corporelle est beaucoup plus élevée que celle des humains.

Oui, je m'en étais aperçu. Chaque centimètre de ma peau qui était en contact avec le sien était bien au chaud. Malheureusement, le reste de mon corps n'avait pas cette chance, et je tremblais sans discontinuer.

—Tu m'as sauvé la vie, chuchotai-je contre sa poitrine.

Il frotta son menton sur le sommet de mon crâne.

—C'était bien le moins que je puisse faire.

Je songeai à la sorcière d'eau, à ses yeux laiteux, à ses dents pointues, à ses cheveux gluants comme de la toile d'araignée. Ethan avait sauté dans l'eau des douves pour me secourir tout en sachant que des dizaines de créatures semblables en infestaient le fond. Ils avaient beau appartenir tous les deux à la cour des Ténèbres, ils ne semblaient pas pour autant dans les meilleurs termes.

Ethan m'avait menti. Il avait tenté d'utiliser sa magie contre moi. Il avait monté une attaque qui aurait pu me tuer. Mais il m'avait sauvé la vie au péril de la sienne, alors comment ne pas lui pardonner tout le mal qu'il avait fait ?

—On va dire qu'on est quittes et qu'on repart à zéro, proposai-je.



Ethan m'embrassa les cheveux sans répondre.

—Comment savais-tu que Grâce allait jeter un sort à mon père ? me demanda-t-il. Ton avertissement lui a sauvé la vie.

Cette pensée me fit me sentir un tout petit peu moins misérable. J'avais au moins fait quelque chose de bien. Et j'étais heureuse d'avoir pu aider quelqu'un.

—J'ai senti la magie s'accumuler, expliquai-je.

Ethan se figea. Je voulus relever la tête pour le regarder, mais il m'en empêcha.

—Quoi ? m'écriai-je. Qu'est-ce que j'ai dit ?

—Tu as senti la magie, répéta-t-il comme s'il n'y croyait qu'à moitié.

—Oui. Enfin, je crois. Le camée que m'a donné mon père se met à chauffer, et puis j'éprouve une sorte de fourmillement sur ma peau. Je suis certaine que ça n'arrive que lorsque quelqu'un concentre la magie près de moi.

Ethan me repoussa soudain pour me regarder dans les yeux. Je ne voyais pas grand-chose dans la semi-obscurité sous le pont, mais je distinguai la gravité de son expression.

—Je vais oublier que je t'ai posé cette question, dit-il. Et je vais m'empresseur d'oublier ta réponse. Si ton père ou le mien te le demandent, dis-leur que tu as entendu Grâce marmonner à mi-voix et que tu en as déduit ce qu'elle était en train de faire.

—Pourquoi ?

—Parce que, selon la tradition, la magie a toujours considéré les Passemondes comme des humains, bien qu'ils soient en réalité à moitié faës. Si tu as senti la magie s'accumuler, cela veut dire que tu es en résonance avec elle, et que tu pourrais apprendre à t'en servir. Tu constitues déjà une arme assez puissante et redoutable telle que tu

es. Si quelqu'un savait que tu es également capable d'employer la magie... (Il secoua la tête.) Tu serais trop dangereuse. Les deux reines ne seraient certainement plus les seules à vouloir t'éliminer.

—Mais c'est à cause du camée de mon père, protestai-je. Il suffit que je le retire...

Je cherchai le fermoir sur ma nuque, mais les mains d'Ethan se refermèrent sur mes poignets.

—Garde-le, m'arrêta-t-il. Je ne sais pas exactement ce qu'est ce médaillon, mais le fait qu'il réagisse à la magie indique qu'il s'agit d'un objet magique doté d'un pouvoir quelconque, qui pourra toujours se révéler utile. Tu n'en aurais pas ressenti les effets si tu n'avais pas une affinité pour la magie. Une humaine à ta place n'aurait rien senti du tout. Et donc, nous n'avons jamais eu cette conversation. Compris ?

Ouvrant des yeux que j'imaginai comme des soucoupes, j'acquiesçai. Pourquoi mon père m'aurait-il donné un « objet magique » s'il pensait que j'étais insensible à la magie ? Avait-il deviné d'une façon ou d'une autre que je serais différente des autres Passemondes ? Ou avait-il seulement pensé que le camée n'aurait aucun pouvoir entre mes mains, et ne serait rien d'autre qu'un symbole de mon affiliation à la cour des Lumières ? Ne pouvant lui en parler, mes chances étaient bien minces d'en avoir un jour le cœur net.

—Et toi non plus, tu ne diras rien à personne ? sondai-je Ethan. Même pas à ton père ?

—Dire quoi ? fit-il.

Et malgré ses efforts pour jouer les pince-sans-rire, c'est surtout sa nervosité que je perçus.

## CHAPITRE 28

Ma montre était fichue après mon séjour dans l'eau des douves, et Ethan ne portait pas la sienne. Je n'avais donc aucune idée du temps que nous avions passé blottis l'un contre l'autre sous le pont, sauf que c'était beaucoup trop long à mon goût. Pendant ce temps, mon corps avait découvert une nouvelle souffrance. Apparemment, ma peau faisait une réaction aux cheveux de la sorcière d'eau, et de grosses zébrures rouges et enflées apparurent sur mes jambes.

Les marques me brûlaient et me démangeaient, et lorsque Alistair eut enfin trouvé quelqu'un pour ouvrir la trappe d'accès sous le pont, la fièvre m'enflammait les joues. On dut me hisser dans une sorte de harnais. Normalement, j'aurais crevé de trouille, mais je me sentais si mal que j'étais au-delà de la peur. Peut-être que tout le monde ici - moi y compris - s'en trouverait beaucoup mieux si j'allais m'écraser sur le béton. Mais je ne tombai pas.

Alistair et mon père m'attendaient tous les deux sur le pont, et ils aidèrent les secouristes à me dégager du harnais. Je ne quittai pas mon père des yeux tandis qu'ils défaisaient les courroies de sécurité. Il était pâle et semblait contrarié, impatient de me sortir de là.

— Maman ? lui demandai-je dans un chuchotement terrifié, tâchant de retenir mes larmes.

Papa me répondit d'un hochement de tête rassurant.

—Elle va bien.

J'éclatai alors en sanglots. Je n'étais pas en état de me lever, et lorsque toutes les courroies furent débouclées, mon père me prit dans ses bras pour me porter vers sa voiture.

—Attends ! m'écriai-je en jetant un regard vers Alistair par-dessus son épaule.

Ce dernier regardait les sauveteurs redescendre le harnais par l'ouverture de la trappe, mais il dut sentir mon regard, car il se retourna.

—Tante Grâce, lui demandai-je. Que lui est-il arrivé ?

Les lèvres déjà minces d'Alistair semblèrent disparaître complètement comme il pinçait la bouche en secouant la tête.

—Elle a réussi à s'enfuir. (Il fit mine d'exprimer un amusement détaché, mais ses yeux restèrent graves.) J'ai bien peur d'avoir eu un instant de distraction quand elle t'a jetée dans les douves.

Mon regard se posa sur la porte menant dans la Faëry, et Alistair confirma d'un hochement de tête que c'était bien là que Grâce était allée. Mon petit doigt me dit qu'elle n'y restera pas pour toujours.

Je m'évanouis avant que mon père arrive à la voiture. Lorsque je repris connaissance, j'étais couchée dans un lit d'hôpital. Toutes les douleurs dont je me souvenais avaient disparu, mais une migraine battait violemment à mes tempes et je transpirais à grosses gouttes comme s'il faisait quarante degrés. Je me tournai sur le côté en grommelant.

Finn était assis dans un fauteuil près de mon lit - entre moi et la porte, évidemment. J'imagine qu'il avait repris ses fonctions de garde du corps, mais j'étais heureuse de voir quelqu'un à mon réveil. Il lisait un magazine, qu'il reposa dès qu'il s'aperçut que je ne dormais plus.

Mon estomac n'était pas en meilleur état que mon crâne, et l'espace d'un instant je crus que j'allais vomir, mais la nausée s'estompa.

— Pourquoi suis-je à l'hôpital ? demandai-je à Finn en décollant quelques mèches trempées de sueur de mon visage. Qu'est-ce que j'ai ?

—On dirait que vous avez fait connaissance avec une sorcière d'eau, répondit-il.

—Sans blague ?

Quel que soit mon problème, ce n'était pas l'amnésie. J'aurais pourtant aimé effacer cette face malfaisante de mon esprit.

Finn me lança un regard réprobateur avant de poursuivre comme si je n'avais rien dit.

—Le contact prolongé avec une sorcière d'eau est toxique pour les humains, expliqua-t-il en fronçant les sourcils. En réalité, le contact prolongé avec une sorcière d'eau est toxique et généralement mortel pour presque n'importe qui. Vous avez eu beaucoup de chance.

Je ne pus me retenir et éclatai de rire.

—Ouais, appelez-moi Dana la Chance.

Mon rire s'acheva dans une quinte de toux. Je m'attendais à ce que ça me déchire la poitrine, mais seule ma migraine était douloureuse.

—Depuis quand suis-je ici ?

J'avais complètement perdu la notion du temps. Ça pouvait faire quelques heures comme plusieurs jours.

—Environ quatre heures, répondit-il. (Je fus soulagée de ne pas avoir manqué plus de choses.) Les soigneurs se sont occupés localement de vos lésions physiques.

Oh. Voilà pourquoi mes poumons, mes voies aériennes supérieures et mes articulations ne me faisaient plus souffrir.

—Mais ils ne peuvent rien contre les infections ? devinai-je.

Finn secoua la tête.

—Les faës ne connaissent pas la maladie, et notre magie est impuissante, je le crains.

En un sens, je suppose que c'était plutôt une bonne chose. Dans le cas contraire, tous les malades du monde feraient le siège d'Avalon. Et j'étais même persuadée que si les soigneurs faës pouvaient réellement traiter les maladies, ils n'en feraient pas la publicité. J'imaginai le chaos si une poignée de gens d'une petite ville étaient capables, par exemple, de guérir le cancer.

Ce simple effort de concentration m'avait épuisée, mais je réussis à lui poser une dernière question avant de replonger dans le sommeil.

—Je vais rester ici combien de temps ?

Et ce n'était pas seulement parce que je détestais les hôpitaux - quelle personne saine d'esprit les aimerait ? Mais ici, même avec Finn pour me protéger, je n'étais pas certaine d'être en sécurité.

—Un jour ou deux, sans doute. Les médecins humains veulent vous garder en observation pour s'assurer que la fièvre ne monte pas trop.

J'acceptai mon destin avec un soupir fataliste, puis me tournai sur le côté et m'obligeai à me rendormir.

Je fus tirée du sommeil par une douce secousse de l'épaule.,

— Allons, Dana, entendis-je la voix de Finn. Ouvrez les yeux quelques instants.

La migraine battait toujours à mes tempes, et j'étais à la fois couverte de transpiration et complètement glacée. Je n'avais aucune envie de me réveiller, mais je réussis à faire l'effort d'ouvrir les yeux.

Finn était assis sur le bord de mon lit, mais c'est la montagne de chair qui se tenait sur le pas de la porte qui retint toute mon attention. Une montagne de chair nommée Lachlan.

J'aurais dû m'inquiéter de le voir ici. Il était le... « petit ami » de tante Grâce. Non, ce n'était pas le bon mot pour Lachlan. Mais « amant » me

paraissait obscène. Je détestais l'expression « quelqu'un qui compte », mais je décidai que c'était un bon compromis.

Quoi qu'il en soit, j'aurais dû m'alarmer, et ce n'était pas le cas. Soit les médicaments que m'avaient administrés les médecins de l'hôpital étaient puissants, soit je me disais inconsciemment que Finn ne l'aurait pas laissé entrer s'il avait représenté une menace, ou peut-être ne pouvais-je tout bonnement pas imaginer Lachlan dans le rôle du méchant. Il s'était toujours bien comporté avec moi, même quand j'étais sa prisonnière.

Finn me sourit, mais ce n'était manifestement pas un exercice auquel il était habitué. On aurait presque dit que ça lui faisait mal.

—Lachlan va me remplacer un moment, m'informa-t-il. Je voulais seulement vous assurer que vous ne risquez rien avec lui. Lachlan n'est pas un Chevalier, mais peu de gens seraient assez fous pour s'attaquer à un troll. Votre père a confiance en lui pour ne pas vous livrer à Grâce.

Je vis Lachlan faire la grimace.

—Merci, marmonnai-je.

Je voulais juste me rendormir. Je détestais être malade.

Finn prit congé avec l'un de ses hochements de tête très professionnels. Lachlan s'approcha du bord de mon lit, d'où il me surplombait. Il avait l'air... triste. Son regard était terni d'une ombre qui n'y était pas auparavant, et ses épaules crispées exprimaient sa tension et sa détresse.

Malgré mon épuisement, je parvins à lui sourire.

—Ne vous en faites pas, Lachlan, lui dis-je. Je sais que vous n'avez rien à voir avec ce que tante Grâce m'a fait subir.

C'était une vérité que je ressentais au plus profond de moi. Quelles que soient ses relations avec Grâce, il ne l'aurait jamais laissée tuer

personne. Ni jeter quelqu'un dans les douves.

Ses épaules se détendirent et il inclina la tête.

— Merci, répondit-il avec un gros soupir. Je ne sais pas ce qu'il lui a pris. (Ses yeux pleins de ferveur se firent implorants.) Elle n'est pas vraiment comme ça. C'est seulement...

Je pouvais pardonner à Lachlan son amour pour Grâce, mais je n'étais pas disposée à entendre tout ce qu'il pourrait me dire pour excuser le comportement de ma tante. Je pense qu'il s'en rendit compte, car il s'interrompit, se contentant de prendre place dans le siège que j'en étais venue à considérer comme le fauteuil de Finn.

Je n'en attendais pas plus pour retourner dans les bras de Morphée, auxquels je m'abandonnai avec délices.

Je passai le reste de la journée dans un demi-sommeil, n'ouvrant les yeux que lorsque les infirmières venaient prendre ma température, me donner des médicaments, ou insistaient pour me faire boire et manger. Je n'avais aucune envie d'absorber quoi que ce soit, et les plateaux-repas de l'hôpital contenaient de la nourriture d'hôpital, même en Avalon. Mais sous la menace des infirmières de me mettre sous perfusion si je refusais de m'alimenter, je me forçai un peu.

Lors d'un de mes épisodes de conscience, je découvris un énorme bouquet de roses jaunes sur ma table de nuit. J'appris qu'Ethtan était passé me rendre visite pendant que je dormais et n'avait pas voulu me réveiller. La seule vue de ces fleurs et de leur belle couleur ensoleillée m'arracha un sourire. Intéressant qu'il ait choisi des roses, même si elles n'étaient ni blanches ni rouges. Je soupçonnai que les roses avaient une signification très particulière pour les faës.

En fin d'après-midi, je commençai à avoir du mal à me rendormir, même si je ne me sentais vraiment pas bien quand j'étais éveillée. Pire, j'appréhendais le supplice du dîner qui approchait, sachant que les hôpitaux ont l'habitude de faire manger leurs patients très tôt. En tout



cas, les hôpitaux américains où avait échoué ma mère à deux ou trois reprises après des « accidents » de boisson.

Lachlan était toujours de garde, mais nous n'étions ni l'un ni l'autre d'humeur bavarder, et nous étions plongés dans un silence à moitié gêné quand je reçus ma seconde visite de la journée.

Je n'avais pas revu Kimber ni ne lui avais parlé depuis l'attaque dans la boutique. Je suppose que j'aurais pu l'appeler pour prendre de ses nouvelles - elle avait été blessée, après tout -, mais l'arrivée de ma mère en Avalon avait occupé toutes mes pensées. Kimber hésitait sur le pas de la porte en se mordillant les lèvres, montrant une nervosité très peu elfique. Elle dégageait une impression de vulnérabilité, dont la cause m'échappait.

—Entre, l'invitai-je en redressant mon lit.

Kimber me sourit timidement et entra dans la chambre.

—Je vais attendre dehors pour vous laisser un peu d'intimité, dit Lachlan, que je remerciai d'un sourire reconnaissant.

Une fois qu'il eut fermé la porte derrière lui, Kimber vint s'asseoir au bord du matelas. Elle avisa le bouquet de roses et haussa les sourcils.

—Je vois que mon frère est passé par là, dit-elle.

Je m'aperçus qu'on pouvait rougir même le visage empourpré de fièvre.

—Oui. Je dormais quand il est venu.

Les yeux pétillants de malice, elle fouilla dans la besace qu'elle portait à l'épaule.

—Je t'ai apporté quelque chose d'encore mieux, dit-elle en sortant un thermos qu'elle agita vigoureusement.

Il n'était pas bien difficile de deviner ce qu'il y avait à l'intérieur, et

mon nez confirma mes soupçons dès que Kimber dévissa le bouchon. Autant l'idée de devoir ingurgiter mon dîner m'était une torture, autant le parfum du lait de poule brûlant de Kimber me mit l'eau à la bouche. Elle m'en versa précautionneusement une rasade dans le bouchon du thermos, qu'elle me tendit.

Ça sentait tellement bon - et l'odeur du whisky n'était pas trop forte - que je me jetai dessus, avant de me raviser.

—Est-ce que j'ai le droit de boire ça ? m'interrogeai-je. Je ne sais pas quels médicaments ils m'ont donnés, et...

Kimber m'arrêta d'un rire condescendant.

—Un bon lait de poule bien chaud est le meilleur des remèdes.

—Peut-être, mais certains médicaments ne font pas bon ménage avec l'alcool.

Et j'imaginai les ennuis que nous aurions si les infirmières déboulaient dans la chambre et se rendaient compte que je sentais l'alcool.

Kimber gloussa.

—J'ai suivi la recette traditionnelle au lieu de l'arroser d'alcool comme je le fais d'habitude. Il n'y a qu'une cuillère à café de whisky en tout. Et maintenant, bois avant que le lait ne forme une peau à la surface.

Je bus une gorgée que j'accueillis d'un « miam » appréciateur. La boisson était aussi épaisse et crémeuse que dans mon souvenir, et Kimber avait mis plus de miel que d'habitude car elle était aussi délicieusement sucrée. Je suis sûre que c'était psychologique, mais je vous jure que mon mal de tête s'atténa au fur et à mesure que j'avalai mon lait de poule.

Je vidai le bouchon en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, et Kimber le remplit aussitôt. Elle arborait toujours cet air fragile, presque timide.

—Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demandai-je en absorbant une autre gorgée réconfortante.

Elle soupira profondément avant de me sourire.

—Je crois bien qu'Ethan avait raison et que je suis complètement parano. (Son sourire s'évanouit et elle contempla ses mains.) Je redoutais, après tout ce qui s'était passé, que tu ne penses que je t'avais menée tout droit dans un piège en allant dans cette boutique.

Je fus sincèrement choquée par cette idée. Je ne suis manifestement pas la plus confiante des filles, mais à aucun moment je n'avais soupçonné Kimber d'avoir un lien quelconque avec cette agression, et je le lui affirmai.

Je n'avais pas remarqué à quel point elle était crispée avant de voir tout son corps se détendre.

—Qu'est-ce qui te fait croire que j'aie pu penser que tu étais mêlée à ça ? m'étonnai-je.

Elle haussa les épaules.

—Je crois que je suis encore en train de régler mes comptes avec ma conscience pour... ce qui s'est passé avant.

—De l'eau a coulé sous les ponts, lui dis-je.

Je me rendis compte que toute la colère que j'avais éprouvée en apprenant sa trahison et celle d'Ethan s'était envolée. Je lui souris.

—Ethan s'est fait pardonner en me sauvant la vie. Toi, tu m'as apporté du lait de poule, ce qui veut dire que tu n'es pas foncièrement mauvaise.

Kimber me rendit mon sourire.

—Quand je te disais que le lait de poule est le meilleur des remèdes.

C'était peut-être l'effet placebo, mais je me trouvais beaucoup mieux après deux tasses de cette potion magique. Au point de me sentir d'attaque pour affronter le poulet caoutchouteux, la purée en sachet et les petits pois en bouillie du délicieux plateau-repas que l'on venait de m'apporter.

Lorsque je décidai que la nuit était venue et qu'il était temps pour moi de me rendormir, Finn avait pris la relève de Lachlan, et je commençais à me demander pourquoi ni ma mère ni mon père n'étaient venus me voir. Je supposai qu'il était toujours possible que ma mère soit trop saoule pour ça. Après tout, elle venait de traverser des moments éprouvants. Mais ça n'expliquait pas l'absence de Papa, et lorsque j'interrogeai Finn à ce sujet, il se contenta de me dire que mon père était un homme très occupé. Il ne fit même pas l'effort de rendre sa réponse crédible, mais toutes les questions que je pus lui poser furent vaines.

Mes parents ne vinrent pas non plus le jour suivant, mais Ethan et Kimber firent un saut. (Et, oui, Kimber apporta du lait de poule.) J'avais à moitié espéré la visite de Keane - même si sa compagnie n'était sans doute pas bonne pour ma santé -, mais il brilla par son absence. C'était stupide de ma part de m'être attendue à autre chose, bien sûr. Et encore plus de me sentir blessée. Après tout, Keane n'était pas mon ami, juste mon professeur d'autodéfense.

J'essayai bien de questionner Lachlan au sujet de l'absence de mes parents, mais il se montra aussi laconique que Finn. J'avais un très mauvais pressentiment mais, chaque fois que je posais la question tout le monde m'assurait que ma mère allait bien.

Mon père se montra enfin le matin de mon troisième jour à l'hôpital. J'étais encore un peu fiévreuse mais je me sentais beaucoup mieux, et l'infirmière qui était venue ce matin m'avait dit que je pourrais rentrer chez moi après la visite de contrôle du médecin.

C'est Finn qui était en service quand mon père arriva, mais il s'empressa de nous laisser seuls en refermant la porte derrière lui. Je

n'aimais pas l'expression du visage de mon père, si fermée et... presque sur ses gardes. J'en déduisis que nous allions avoir une petite conversation à laquelle je ne pourrais pas participer allongée, et je relevai la tête de mon lit pour pouvoir supporter confortablement la position assise.

Je m'étais tellement inquiétée à propos de ma mère - sans parler du traumatisme consécutif à ma petite balade dans les douves - que je n'avais pas pris le temps de considérer les sentiments que pouvait éprouver mon père. Comme je l'observai sans qu'il prononce un mot, je finis par identifier l'émotion que je lisais sur son visage et qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour ne pas laisser transparaître : il était blessé.

Je détournai les yeux en baissant la tête. Je n'avais pas passé beaucoup de temps avec lui, et cela faisait moins d'un mois qu'il connaissait mon existence, mais il méritait mieux qu'un départ en catimini au milieu de la nuit sans même un mot d'explication. Même si mon escapade s'était bien terminée, Papa aurait sans doute pensé qu'on m'avait enlevée ou assassinée sous son nez.

—Je suis désolée d'être partie comme une voleuse, lui dis-je en contemplant mes mains croisées sur mes genoux pour éviter son regard.

Il ne répondit rien. Incapable de supporter le silence plus longtemps, je relevai les yeux. Il secoua la tête et je dus prendre sur moi pour ne pas fuir encore une fois son regard, écrasée par la honte.

—Tu aurais pu te faire tuer, dit-il sourdement. Ce qui a bien failli arriver. Et si Grâce avait réussi à t'emmener dans la Faëry, les choses auraient été bien pires encore.

Je baissai de nouveau la tête.

—Je sais. Mais vous aviez décidé tous les trois de m'enfermer dans un abri sécurisé, et tu m'avais bien signifié que je n'aurais pas mon mot à dire. Ce n'est pas comme ça que je veux vivre.

—C'est toujours mieux que de devenir l'animal de compagnie de Grâce

au royaume de la Faëry ! répliqua-t-il avec brusquerie. Et toujours mieux que de mourir !

Je n'avais jamais vu mon père dans une telle rage, et c'était effrayant. Son visage était écarlate, ses yeux lançaient des éclairs et il serrait les poings à s'en faire blanchir les jointures. Je sentis même le fourmillement typique de la magie dans l'air, alors que mon camée se trouvait à l'abri dans un tiroir de ma table de nuit. Je suppose que je n'en avais plus besoin.

Je laissai passer l'orage dans un silence tendu, osant à peine respirer. Je ne pensais pas que mon père me frapperait, mais ce n'était visiblement pas l'envie qui lui en manquait.

Au bout du compte, il poussa un grand soupir rauque et desserra les poings. Le fourmillement s'estompa, et le rouge de la colère quitta son visage. Il n'était toujours pas content de moi, mais au moins n'avait-il plus l'air d'entrevoir la possibilité de me tuer de ses propres mains.

—Je me suis efforcé de te traiter en adulte responsable, dit-il sèchement. Je me suis montré honnête avec toi quand de jolis mensonges auraient sans doute mieux fait l'affaire. Mais on dirait que je me suis trompé à ton sujet.

Je grimaçai. Papa savait y faire pour ce qui était de susciter la culpabilité filiale. Au point que je me sentis obligée de me justifier.

—Je ne voulais pas seulement quitter Avalon, l'informai-je. Maman avait promis d'entamer une cure de désintoxication si je rentrais avec elle. (J'observai mes mains, tout en pinçant nerveusement les draps.) Tu ne sais pas ce que c'est de la regarder se détruire à petit feu. Elle refuse d'admettre qu'elle a un problème, sans parler de se faire soigner. J'avais une chance de la sauver, je ne pouvais pas la laisser passer.

Papa vint s'asseoir au bord de mon lit. Je ne voulais pas le regarder, lire la colère, la peine, et - peut-être pire encore - la déception dans ses yeux. Il avança le bras et me prit les mains, mais je gardai la tête baissée.

—Dana, mon enfant, je ne suis plus tout jeune. Je vis en Avalon parmi des humains depuis plusieurs siècles.

Et s'il y a bien une chose que j'ai apprise sur eux, c'est qu'il est inutile d'essayer de les arracher à leurs propres démons s'ils ne veulent pas être sauvés. Je peux comprendre que tu aies pensé que c'était une bonne idée de faire du chantage aux sentiments à ta mère pour qu'elle se fasse aider, mais tu dois savoir que même si vous aviez pu quitter Avalon et qu'elle ait tenu sa promesse, ça n'aurait pas résolu le problème.

» Tu ne peux pas la forcer à arrêter de boire, ou en tout cas pas pour longtemps. Elle s'abstiendra peut-être quelques semaines, voire plusieurs mois, mais elle finira par retomber dans l'alcool.

Je retirai mes mains de la sienne.

—Qu'est-ce que tu en sais ? En cessant de boire, elle verra à quel point l'alcool pourrit sa vie et ça l'incitera à ne pas replonger. Le plus souvent, elle est tellement saoule qu'elle ne se rend même pas compte des conséquences de ses actes.

Papa soupira.

—Je crois qu'au fond de ton cœur tu sais que j'ai raison. Si tu es venue vers moi, c'est que tu ne crois pas à la guérison de ta mère.

C'était mon tour de fulminer.

—Ne t'avise pas de me dire ce que je crois ou ce que je ressens.

Son expression affectueusement condescendante ne fit qu'amplifier ma fureur, mais il ne me laissa pas l'occasion de lui dire ce que je pensais.

— Nous sommes donc d'accord sur notre désaccord, déclara-t-il.

Il se redressa, me signifiant que cette conversation était terminée.

—D'après l'infirmière, le médecin fera sa visite de contrôle d'ici une heure, ensuite tu seras libre de rentrer à la maison. J'ai un rendez-vous à l'heure du déjeuner, mais Finn va te raccompagner. Il te tiendra compagnie jusqu'à mon retour. Dès que je serai rentré, nous te transférerons dans un endroit plus sûr.

Ah oui. Mon fameux « abri sécurisé ». Plus connu sous le nom de prison. Inutile de discuter - c'était perdu d'avance -, mais je croisai les bras sur ma poitrine en affichant mon air le plus buté.

Un coin de la bouche de Papa se releva en un demi-sourire.

—En guise de punition pour ton comportement stupide de l'autre nuit, tu es privée de sortie pendant une semaine. Tu seras confinée dans ton abri sécurisé sans aucune dérogation possible, et si tu as l'impression d'être en prison, ce ne sera pas tout à fait faux.

J'en restai bouche bée. Je n'avais jamais été privée de sortie de toute ma vie. Merde, ça paraissait presque normal. Mais ce truc de confinement était bien plus strict que les punitions humaines habituelles.

—A la fin de cette semaine, poursuivit Papa, nous t'accorderons autant de liberté que nous le jugerons prudent pour ta sécurité.

—Qui ça « nous » ?

—Alistair, moi-même... et ta mère. Mes yeux s'écarquillèrent.

—Maman ?

Il hocha la tête.

—Elle va rester en Avalon. Et elle m'a délégué son droit de garde et l'autorité parentale. (Il prit un air sévère.) Si tu avais dans l'idée de fuguer encore une fois, tu t'apercevrais que tu n'as nulle part où aller.

Je secouai la tête.



—Maman ne donnerait jamais son accord à un truc pareil !

Après toute la peine qu'elle s'était donnée pour me tenir à l'écart de mon père et d'Avalon, j'avais du mal à concevoir qu'elle puisse faire partie d'un complot pour m'empêcher de partir.

—Bien sûr que si. (Son expression s'adoucit.) Elle ne veut que ton bien, et elle a compris que tu es plus en sécurité ici que dans le monde des mortels.

Jusqu'ici, Papa ne m'avait jamais menti. Ce qui ne voulait pas dire qu'il ne pouvait pas décider de commencer. Je ne doutais pas qu'il ait su se montrer persuasif en tentant de convaincre Maman que j'étais plus en sécurité ici, mais je ne croyais toujours pas qu'elle se serait laissé gagner par de tels arguments.

—Si elle a donné son accord, alors je veux l'entendre de sa propre bouche.

—C'est impossible pour l'instant.

Mon cœur fit un raté fort déplaisant dans ma poitrine, et une poussée d'adrénaline se répandit dans mes veines.

—Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle a ? Tout le monde n'arrête pas de me dire qu'elle va bien, mais...

—Elle va bien, Dana. Mais elle est privée d'alcool depuis presque trois jours maintenant, et... elle n'est plus tout à fait elle-même.

J'en restai sans voix.

—Elle n'est pas en cure de désintoxication, précisa Papa. Elle a été déclarée juridiquement incapable, et placée sous ma tutelle, tout comme toi. Je ne lui fournirai pas d'alcool et elle ne pourra pas s'en procurer. Mais dès que je lui rendrai sa liberté, elle se remettra aussitôt à boire. L'alcoolisme ne se guérit pas par la force.

Je réfléchis quelques instants à ce qu'il venait de dire.

—Tu l'as fait déclarer juridiquement incapable et mettre sous ta tutelle, répétais-tu, et il acquiesça.

J'avais peur de comprendre ce que ça voulait dire.

—En d'autres termes, elle est ta prisonnière autant que moi.

—Oui.

Je fis la grimace. J'avais oublié combien il était brutalement honnête. En soulignant le « brutalement ».

—N'oublie pas qu'elle ne boira pas une goutte d'alcool tant qu'elle sera sous ma tutelle. Ce n'est peut-être pas une grande consolation pour toi - et je suis bien certain que ta mère me détestera -, mais c'est mieux que rien.

Pour dire les choses autrement, j'étais en train de vendre ma liberté et celle de ma mère, contre sa sobriété. Si j'avais eu mon mot à dire, je n'aurais pas été certaine de faire une mauvaise affaire. J'examinai la situation tout en me mordillant l'intérieur des lèvres.

— Dana, dit doucement Papa. Même moi, je ne pourrai pas te retenir contre ta volonté quand tu auras dix-huit ans, à moins que tu ne me facilites les choses en développant une dépendance aux drogues ou à l'alcool comme ta mère. Tu as beau trouver mes méthodes détestables, tu n'auras à les supporter qu'une année et trois mois. Et je vais employer ce temps à tenter de te persuader de rester sous ma protection après ta majorité. Je ne suis pas idiot. Ce n'est pas en vous maltraitant, toi ou ta mère, que je te gagnerai à ma cause. Ce ne sera pas aussi terrible que tu le penses.

Hum. Une année et trois mois dans une prison dorée avant la liberté conditionnelle. Ça me paraissait sacrement long quand je songeais à tout ce qui m'était arrivé en Avalon depuis mon arrivée. Mais c'était également une année et trois mois de sobriété forcée pour Maman.

Une partie de moi savait que Papa avait raison et qu'empêcher ma mère de boire ne résoudrait pas son problème. Mais ça laisserait au

moins le temps à son corps de récupérer des mauvais traitements qu'elle lui avait fait subir. Et pendant ce laps de temps, si court soit-il, j'aurais une mère que je ne mépriserais pas, dont je n'aurais pas honte, et sur qui je pourrais compter. J'aurais la mère dont j'avais eu un bref aperçu entre deux cuites, spirituelle, intelligente et... drôle.

Si mon destin ne m'appartenait pas, je pouvais en revanche choisir le comportement que j'allais adopter.

Je ravalai toutes mes protestations et respirai un grand coup. J'allais accepter mon sort avec dignité et regagner la confiance de mon père. Et lorsque j'aurais dix-huit ans - si je restais en vie jusqu'à cet âge avancé, bien sûr -, je serais à même de décider toute seule si je me trouvais mieux en Avalon ou dans le monde des mortels.

Je hochai brièvement la tête.

—Très bien, dis-je. Je promets d'être une bonne petite prisonnière.

Si mes mains avaient été sous les draps, je crois que j'aurais croisé les doigts. Après tout, souvent femme varie et je ne disais peut-être pas la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

Le sourire narquois de Papa sembla dire : « J'attends de le voir pour le croire », mais il ne formula pas cette pensée à haute voix et se contenta de me tapoter les mains, dans un autre de ses transports d'affection si typiquement elfique.

Il était presque à la porte lorsque je l'arrêtai.

—Papa ? appelai-je, et il se retourna en haussant les sourcils. Merci d'avoir envoyé Finn au secours de Maman.

Ma gorge se serra au souvenir de la terrible douleur qui avait étreint mon cœur lorsque Grâce avait ordonné à son sbire de tuer ma mère.

Il me regarda gravement.

—Tu n'as pas à me remercier. On peut même dire que je n'ai pas été

d'une grande utilité dans toute cette affaire. C'est Alistair qui a retenu Grâce, et c'est Finn qui a sauvé ta mère. Quand je suis arrivé, tout était terminé.

—Oui, mais tu habites à mi-hauteur de la montagne, fis-je remarquer, consciente qu'il vivait mal le fait de ne pas avoir volé lui-même à mon secours. Ethan a appelé son propre père avant de te prévenir, et j'imagine que tu as appelé Finn à la rescousse parce qu'il habite plus près de l'hôtel. Je me trompe ? (Il secoua la tête.) Et si tu étais venu toi-même, Maman aurait reçu une balle dans la tête avant que tu aies eu le temps d'arriver. Tu as fait le bon choix.

Il me sourit, mais ses yeux restèrent tristes.

— Je sais que j'ai fait le bon choix. Mais ça ne veut pas dire que c'est celui qui me plaît.

Ne sachant que répondre, je fus sauvée par le gong quand le médecin pénétra dans ma chambre pour la visite de sortie.

## ÉPILOGUE

Je ne fus pas surprise outre mesure de découvrir que mon « abri sécurisé » était caché à l'intérieur de la montagne, dans le gigantesque labyrinthe des souterrains d'Avalon. La bonne nouvelle, c'est qu'il y avait l'électricité, l'eau courante, le téléphone et Internet. La mauvaise nouvelle, c'était que je haïssais férocement les souterrains d'Avalon. Je détestais la lumière artificielle. Je détestais ce sentiment oppressant que le plafond pouvait s'écrouler sur ma tête à tout moment. (Même si je savais très bien que ça n'arriverait pas.) Et je détestais le souvenir de ce qui s'y était passé.

Après ma semaine de punition, je fus finalement autorisée à quitter ma suite, seulement de jour et accompagnée d'un garde du corps. Malgré ces restrictions, je goûtais avec plaisir à ma liberté retrouvée après une semaine de confinement. Tout est question de perspective. Je repris même mes entraînements avec Keane, qui ne mentionna pas une seule fois mes exploits. Je me demandai pourquoi.

Ma mère s'était installée dans la chambre que j'occupais chez Papa. On ne peut pas dire qu'elle était aux anges, même après que le delirium tremens consécutif au sevrage eut cessé. Mais, au moins, elle était abstinentes et à moitié rationnelle.

La situation de ma mère me rappela ce dont mon père était capable. Je rechignai à aborder le sujet avec elle, mais je finis par lui demander pourquoi elle avait signé les papiers déléguant son droit de garde et l'autorité parentale à mon père. J'avais le sentiment qu'elle n'aurait jamais fait ça, et j'étais toujours à moitié persuadée qu'il m'avait menti à ce propos.

—Je suis fatiguée, ma chérie, répondit-elle quand je lui posai la question. Je crois que je vais faire une petite sieste.

Je poussai un grognement. Si ce n'était pas l'excuse la plus minable pour éviter le sujet, je ne sais pas ce que c'était.

—J'ai le droit d'être au courant, tu ne crois pas ? insistai-je, même si je savais d'expérience combien il pouvait être difficile de lui extorquer une réponse quand elle avait décidé le contraire.

—J'ai seulement... pensé que ce serait mieux pour toi, répondit-elle en évitant mon regard.

Elle se tordait les mains, gigotait sur son siège et battait convulsivement le sol avec un de ses pieds. Tous ces symptômes exprimaient son besoin d'alcool, mais pas seulement.

—Je peux toujours poser la question à Papa, bluffai-je.

Je savais qu'il me dirait la vérité. J'avais bien compris que mon père n'avait aucun problème à assumer la brutalité qui allait avec l'honnêteté, mais je voulais l'entendre de la bouche de ma mère. Et si je devais pour ça revenir chaque jour à la charge, je le ferais.

Peut-être le manque d'alcool avait-il affaibli sa volonté, ou continuer à mentir lui coûtait davantage que ça n'en valait la peine. Toujours agitée de tics et de mouvements nerveux, elle me raconta tout, le regard perdu dans le vide.

—Il a demandé à Finn de m'amener ici après l'hôtel, dit-elle. Il... n'a rien voulu me donner.

Elle voulait dire qu'il ne lui avait pas donné à boire.

—Ça m'a rendue... dingue, poursuivit-elle, mais il n'a rien voulu savoir. Ensuite, il a apporté une liasse de documents qu'il m'a demandé de signer. Il ne m'a pas dit ce que c'était et ne m'a pas laissée les lire.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

—Tu veux dire que tu as signé des documents lui déléguant tes droits sans même chercher à savoir ce que tu signais ?

Ses épaules se voûtèrent, et elle baissa les yeux.

—Pas tout de suite, murmura-t-elle. J'ai d'abord refusé. Mais je me sentais de plus en plus mal et Seamus refusait de m'aider.

Et j'ai comme l'impression que je commençais à comprendre l'esprit machiavélique de mon père, car je devinai la suite.

—Il a dit qu'il te donnerait un verre si tu signais ces papiers, énonçai-je à voix basse, de peur qu'elle ne se brise.

Le visage de Maman était l'image même de la culpabilité.

—Je suis presque certaine que ça ne tiendrait pas devant une cour américaine, dit-elle. Je n'étais pas saine d'esprit quand j'ai signé ces documents. (Elle fit la grimace.) Et pour te dire la vérité, je ne m'en souviens pas vraiment, mais ma signature se trouve bel et bien en bas de ces pages et je ne vois aucune raison de ne pas croire que je les ai signées de la façon que Seamus m'a racontée.

Je serrai fort les dents et luttai contre la colère. Papa l'avait peut-être fait déclarer juridiquement incapable, mais il avait pris soin de tirer parti de sa capacité juridique juste avant. Oui, j'en voulais à ma mère - je ne pouvais pas m'empêcher de me sentir blessée qu'elle ne se soit pas battue pour moi. Mais mon père était le plus fautif.

De retour dans ma suite souterraine, je décidai qu'il était temps de renoncer une fois pour toutes à l'illusion que mon père ou ma mère s'occuperaient de moi uniquement dans mon intérêt. Cela faisait maintenant plusieurs années que je ne comptais que sur moi-même, et je devrais continuer, que je le veuille ou non.

Vivre en Avalon serait plus... délicat qu'à la maison, où l'alcoolisme de ma mère me laissait le champ libre pour faire à peu près tout ce que je voulais sans avoir à lui demander la permission. J'avais maintenant deux parents à rassurer - et à contourner si nécessaire.

Mais je possédais quelque chose dont je ne disposais pas avant de venir en Avalon. Une chose que je brûlais de tourner à mon avantage. La magie.

Non, je ne savais pas l'utiliser. Et oui, Ethan m'avait très clairement laissé entendre que ce serait une très, très mauvaise idée d'en parler à qui que ce soit. Mais si je pouvais apprendre à me servir de la magie, je détiendrais alors une arme secrète très puissante. Qui me permettrait peut-être de quitter Avalon et d'échapper aux reines de la Faëry.

Avec tout ça, je n'étais pas beaucoup plus avancée. Pendant la semaine de confinement où j'avais dû tromper l'ennui, je m'étais aperçue que la magie semblait « apprécier » ma voix quand je chantais, et je ne pouvais plus chanter un air entier sans éprouver le fourmillement familier sur ma peau.

Jusqu'ici, je n'avais pas été capable de donner forme à cette énergie magique.

Mais j'y arriverais. Je suis intelligente, déterminée, et j'ai toute confiance en ma capacité à trouver des solutions. Et quand j'y serai parvenue, j'emploierai mon arme secrète pour arracher ma destinée à tous ceux qui se la disputent et la remettre là où elle devrait être : entre mes propres mains.

FIN